EM. III

BIBLIOTECA
S.A.R.
DVCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE

S. C.
XIII
37

GIOVANNI PANZERI
Commissionario — Libraio
MILANO
VIA LARGA, 20

Sh6370

LES MÈRES RIVALES,

OU

LA CALOMNIE,

PAR

MADAME DE GENLIS.

Virtue and Patience have at length unravell'd the knots which Fortune ty'd. DRYDEN.

Depuis que je suis né, j'ai vu la calomnie,
Exhaler les venins de sa bouche impunie.

TANCRÈDE, *Trag. de Voltaire.*

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

BERLIN,

CHEZ F. T. DELAGARDE.

AN X.

LES MÈRES RIVALES, OU LA CALOMNIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du chevalier de Celtas à monsieur d'Orgeval.

Autun, le 13 août.

Comme tout se découvre, mon cher d'Orgeval ! Vous croyez bonnement que votre frère est aux eaux de Vichi; point du tout, il est à Paris, et voilà pourquoi il n'a pas voulu que sa femme fît le voyage, et voilà pourquoi il n'a emmené avec lui que le *fidèle Laurence*. Il a d'abord été en effet à Vichi; mais dès le lendemain

il s'est dit malade, et le vieux Laurence, qui est resté, prétend que son maître garde sa chambre. Cependant nul médecin n'est appelé, nulle visite n'est reçue, et Laurence ne sort que pour porter des lettres à la poste, qu'apparemment son maître a laissées, en les *postdatant*, pour être envoyées à la marquise, comme si elles étaient écrites de Vichi. Malheureusement pour le marquis, la petite C*** est à Vichi cette année. Vous n'ignorez *pas les tendres sentimens* qu'elle eut jadis pour votre frère : l'amour méprisé s'est tourné en rage ; la haine la rend curieuse et clairvoyante ; espionnant avec soin *le grand Albert*, elle a deviné et découvert ce que je viens de vous dire ; elle a écrit ce détail à Fl***, qui m'a montré sa lettre. Que dites-vous de cela ?

Je partirai d'ici dans quatre jours pour aller vous voir, et faire avec vous vos vendanges. Nous irons ensemble à Erneville. Je vous assure

qu'à présent votre pauvre petite belle-sœur me fait pitié ; une faiblesse passagère pour l'homme le plus séduisant est à son âge fort excusable, et rien de tout cela ne serait arrivé, si votre frère ne l'avait pas abandonnée pour aller faire à Paris les folies les plus honteuses. Quant à du Resnel, je crois maintenant *qu'il en est pour ses frais*, et que toute la dépense faite à Dijon, n'a servi qu'à montrer ses prétentions et sa fatuité ; car vous voyez que ses visites à Erneville ne sont pas plus fréquentes, et que même en l'absence du marquis il n'ose y aller, ce qui prouve bien que la marquise le lui a défendu ; ordre qui vient certainement d'elle, et non d'Albert, qui se montre plus entiché que jamais du prétendu mérite de du Resnel. Il faut être juste : Pauline, en tout ceci, se conduit avec sagesse et prudence.

Adieu, mon cher ; mes complimens à M. Dupui, et mes hommages à votre aimable compagne.

LETTRE II.

De la marquise à madame de Vordac.

Le 18 août.

Il y a dans le monde des gens d'une méchanceté bien atroce ! Figurez-vous, chère amie, que j'ai reçu une lettre anonyme contre Albert, dans laquelle on me mande qu'Albert est parti secrétement pour Paris, en faisant dire à Vichi qu'il est malade et renfermé dans sa chambre. Vous jugez bien que je n'ajoute pas la moindre foi à cette calomnie ; cependant elle me cause toujours une vive inquiétude sur la santé d'Albert. Si je m'en étais crue, je serais partie sur-le-champ ; mais le voyage malheureux que j'ai fait, il y a dix-huit mois, sur une crainte pareille, a dû me donner de la prudence ! Ainsi je me suis contentée de faire partir La France avec une lettre pour Albert, dans laquelle je le conjure, s'il est malade,

de me permettre de l'aller soigner. La France le verra, et me rendra un compte exact de sa santé. Il n'y a que vingt-sept lieues d'ici à Vichi ; il est vrai qu'il y a douze lieues de chemin de traverse ; La France est parti avant-hier ; je l'attends à toutes minutes. M. et madame d'Orgeval, et le chevalier de Celtas, sont arrivés ici aujourd'hui. Dans le trouble où je suis, je n'ai pu dissimuler ma tristesse ; et sans parler de la lettre anonyme, j'ai dit que j'étais inquiète de la santé d'Albert, que j'avais envoyé La France à Vichi, et que je l'attendais. Ils ont l'air de prendre part à ma peine, et le chevalier de Celtas m'a dit qu'en effet il avait vu une lettre de madame de C*** (qui est à Vichi), et qui mandait qu'Albert gardait sa chambre ; mais que son incommodité était si peu de chose, qu'il n'avait point appelé de médecin. J'ai dit que je donnerais toute chose au monde pour voir cette lettre. « C'est Fl*** qui l'a reçue, m'a répondu le chevalier, et

il ne tiendrait qu'à moi de l'avoir ; mais elle contient d'ailleurs des méchancetés absurdes, que je ne voudrais pas mettre sous vos yeux. » Ce mot a été pour moi un trait de lumière : vous connaissez le caractère de madame de C*** , et sa haine pour Albert et pour moi ; n'est-il pas clair que la lettre anonyme vient d'elle ? Mais que m'importe, pourvu qu'Albert ne soit pas sérieusement malade ? Je vous assure, chère amie, que dans cette occasion le chevalier de Celtas est aimable pour moi. Voyant l'excès de mon inquiétude, il m'a offert ce matin d'aller lui-même à Vichi. Enfin il s'est attendri ; il avait les larmes aux yeux ; on ne joue pas cela.

Adieu, chère amie ; je remets cette lettre à votre messager ; et aussi-tôt que j'aurai des nouvelles, je vous renverrai un exprès.

LETTRE III.

De la même à la même.

Le 20 août.

Oh ! que j'ai besoin d'ouvrir mon cœur et de parler à une amie ! J'affligerais mortellement ma mère en lui confiant ce triste secret ! . . . . Ah ! qu'elle l'ignore à jamais ! . . Et vous, ma chère amie, recevez-le comme un dépôt sacré, et qu'il demeure toujours enseveli dans votre sein.

Ce matin, à huit heures, le chevalier de Celtas, qui véritablement me montre un intérêt sincère, frappe à ma porte en me criant : *La France arrive* ! Je m'habillais ; je jette un manteau sur mes épaules, et je sors précipitamment. Le chevalier me donne le bras, nous descendons l'escalier ; et du vestibule j'apperçois, à travers la porte ouverte, La France qui descendait de cheval. Eh bien ! La France, me suis-je écriée, com-

ment se porte M. d'Erneville? — *Je dirai tout à madame*. L'air et le ton avec lesquels ces mots furent prononcés, m'ont fait tressaillir. J'ai cessé de questionner; et quittant le bras du chevalier, sans songer à lui faire le moindre compliment, je dis à La France de me suivre; je remonte dans ma chambre, et je m'y enferme avec lui. Ecoutez, mon amie, le récit qu'il m'a fait Ayant manqué de chevaux, il n'arriva à Vichi que le 17; il fut droit à la maison d'Albert, et n'y trouva dans ce moment qu'une petite fille de douze ans, qui gardait le rez-de-chaussée occupé par les hôtes sortis ce jour-là, qui était un dimanche. La France, naturellement très-mystérieux, demanda *Laurence*, sans dire de quelle part il venait. La petite fille répondit que le pauvre Laurence, tombé en apoplexie la surveille, était sans connaissance et à l'extrémité !... A cette triste nouvelle, La France voulut être conduit chez Albert. La petite fille répondit

en riant, que depuis la maladie de Laurence on avait découvert que M. le marquis n'était plus à Vichi ; mais que les hôtes n'avaient point d'inquiétude, parce qu'il avait laissé sa malle et beaucoup d'habits dans son appartement. La France, après cette information, a été chez le pauvre Laurence, qu'il a trouvé en paralysie et à la mort : il avait une garde. La France, très-prudemment cachant sa mission, s'est donné pour Dunel, neveu de Laurence, en condition à Moulins. La garde lui a remis un vieux porte-feuille de cuir, contenant quelques papiers qu'elle avait trouvés, dit-elle, sur sa table ; elle a ajouté qu'elle ignorait s'il avait de l'argent ; qu'ayant vu dans le tiroir de sa commode *deux lettres* cachetées à l'adresse de madame la marquise d'Erneville, elle les avait mises à la poste le jour même. La France a passé la nuit et le jour suivant auprès de ce malheureux, qui, sans avoir repris un moment de reconnaissance, est mort

dans la nuit du 19. La France a laissé de l'argent pour l'enterrer, et a repris aussitôt le chemin d'Erneville. Une demi-heure après avoir écouté ce récit, on m'a apporté à la fois deux lettres d'Albert, toutes deux datées *de Vichi*, l'une *du* 21 de ce mois, l'autre *du* 25, et nous ne sommes aujourd'hui *qu'au vingt*! Ce sont les lettres toutes faites, que la garde du pauvre Laurence a trouvées et mises à la poste le 17. La poste ne partant pas ce jour là de Vichi, je n'ai pu les recevoir que ce matin. Ce n'est pas tout ; j'ai trouvé dans le porte-feuille de Laurence un petit écrit de la main d'Albert, par lequel je vois qu'il lui a laissé cinq lettres pour moi, que chaque lettre avait à côté du cachet un petit numéro qui indiquait les jours où il fallait les envoyer. Les deux que j'ai reçues aujourd'hui ne devaient être mises à la poste que le 21 et le 25. J'ai donné dix louis de gratification à La France en louant sa prudente conduite, et en lui or-

donnant expressément de conter une histoire de mon invention, où je le fais manquer de chevaux, et puis s'égarer et perdre son argent, et enfin revenir à Erneville sans avoir été à Vichi. Comme le chevalier de Celtas l'avait entendu me répondre tristement et mystérieusement, je devais espérer qu'il croirait cette fable; cependant il est le seul qui n'en soit pas la dupe. Il m'a dit en particulier qu'il me donnait sa parole d'honneur d'accréditer, autant qu'il lui serait possible, ce que je desirais que l'on crût; que néanmoins, d'après de *certains bruits*, il ne lui était pas difficile de deviner la vérité, que je voulais *si généreusement cacher*. Je ne suis convenue de rien avec lui; mais je comprends que la lettre de madame de C*** qu'il a vue, ne le met que trop au fait. Au reste, je ne puis, je vous le répète, que me louer de la sensibilité qu'il me montre; j'avoue que je ne l'en aurais jamais cru capable. J'ai promis à La

France une gratification annuelle pour m'assurer de sa discrétion ; aussi ment-il avec une effronterie et un détail qui ont persuadé tout le monde, à l'exception du chevalier de Celtas. J'ai dit que j'étais tranquillisée, parce que j'avais reçu d'excellentes nouvelles d'Albert, et pour la première fois de ma vie, j'ai eu assez d'empire sur moi-même pour dissimuler le trouble affreux de mon ame. Albert n'a plus de confiance en moi ! Je ne veux point arracher ses secrets, et moins encore l'embarrasser et l'affliger ; je veux donc qu'il ignore ce que j'ai découvert. D'ailleurs, j'avoue qu'il me serait pénible que l'on sût avec certitude à quel point il est changé pour moi. Enfin

Le devoir d'une épouse est de paraître heureuse (1).

Il faut donc cacher de si tristes détails ; oui, mon amie, je n'en gémirai qu'avec vous !

Albert est à Paris ! Albert s'abaisse

(1) Destouches.

à feindre, et avec moi! Albert me trompe!...

J'ai beaucoup moins d'inquiétudes sur la nature du secret, que de douleur du mystère qu'il m'en fait. Au fond du cœur, je suis persuadée que ce secret n'a rien d'offensant pour moi; je croirais même qu'il s'agit d'une chose confiée et qui lui est absolument étrangère, si je n'avais pas remarqué en lui un fond de tristesse qu'il ne peut dissimuler. Mais j'imagine encore que des raisons de probité, ou du moins de délicatesse, le forcent à se taire. Tout cela ne l'excuse pas envers moi; il aurait du moins dû me dire qu'il était occupé d'une affaire dont il ne pouvait m'instruire, et qui le forçait à faire une course secrète à Paris; j'eusse été parfaitement contente. Mais me tromper! me ranger dans la classe des personnes qui lui sont le plus indifférentes, avoir en un domestique plus de confiance qu'en moi!... Ah! chère amie, méritais-je d'être traitée ainsi?...

Je suppose, puisqu'il n'a laissé des lettres que jusqu'au 25, qu'il sera de retour à Vichi le 27 ou le 28. Je lui écrirai tout comme à mon ordinaire; je lui conterai en plaisantant les prétendues aventures de La France; je dirai que les lettres que j'ai reçues, m'ont ôté mes inquiétudes; j'ajouterai que par distraction il a mal daté ses deux dernières lettres; enfin j'aurai le ton de la gaîté et de la sécurité. Je feindrai aussi.... ah! cette feinte sera bien innocente, elle sera même généreuse, et je sens que d'avance mon cœur se la reproche!... Qu'est devenu ce commerce rempli de tendresse, de candeur, de confiance sans réserve!... Grand Dieu! les plus doux souvenirs ne servent maintenant qu'à m'affliger!

Adieu, mon amie. M. d'Orgeval, sa femme et le chevalier de Celtas s'en vont demain; ce sera une consolation pour moi de me retrouver seule; mais si vous pouviez venir la semaine prochaine, comme je serais reconnaissante!

LETTRE IV.

De la même à la même.

Le 1er. septembre.

ALBERT est arrivé avant-hier. Il m'a dit que les eaux de Vichi lui avaient fait *du mal*, qu'il avait *gardé sa chambre plusieurs jours*, *etc.* Il m'a *appris* la mort subite du bon Laurence... Il a fallu écouter tout cela avec un visage serein !.... Au reste, il est maigri, il a souffert !... ah ! je lui pardonne tout ! Quel peut être ce secret ?.... ce n'est certainement pas un dérangement de fortune, je lui ai proposé plusieurs réformes économiques, et la manière dont il m'a répondu là-dessus me prouve qu'il n'y a nul dérangement dans ses affaires. Non, c'est un secret de cœur, et je n'y suis pour rien, et je l'ignore ! Une autre femme à ma place aurait d'étranges soupçons. Eh bien, il m'est impossible de croire qu'il ait à se re-

procher une *véritable infidélité*, et je n'appellerais point ainsi dans un homme, un égarement passager pour un de ces objets séduisants et méprisables qui font toutes les avances, et dont les charmes peuvent si facilement égarer un instant la raison.

L'attachement que nous avons l'un pour l'autre n'a jamais été, je crois, de l'amour, mais il doit préserver d'une grande passion. Comment Albert pourrait-il avoir pour une autre femme un sentiment exalté, un sentiment profond? Ah! s'il avait cessé d'aimer Pauline, son cœur serait usé! Mais j'ai la certitude de lui être toujours aussi chère; je trouve même depuis l'époque de mes malheurs et de ses injustices, quelque chose de plus vif dans sa tendresse. Comment expliquer une telle bisarrerie? Sa sensibilité a pris un caractère beaucoup plus animé; il est avec moi, sinon plus tendre, du moins plus empressé, plus démonstratif; et cependant il me refuse sa confiance, il se permet sans

scrupule, avec Pauline, des mensonges positifs, réfléchis et soutenus !... Je m'y perds !...

J'ai encore une confidence à vous faire, chère amie, et j'en suis un peu embarrassée, car j'ai eu à ce sujet une sotte obstination et une crédulité impardonnable.. Cet insolent chevalier de Celtas!... vous aviez raison... Grand Dieu ! je suis donc bien déchue ! qui eût osé me faire *une déclaration d'amour*, il y a dix-huit mois ? . . . et l'homme dont j'ai dédaigné l'hommage légitime, l'homme que j'ai refusé d'épouser, tente, aujourd'hui, de corrompre la femme d'Albert !... Dans quel abaissement suis-je tombée !... Hélas ! on sait qu'Albert a changé pour moi ! on sait qu'il m'a soupçonnée et que je n'ai plus sa confiance, et l'on me méprise, et l'on m'outrage !...

Cette lettre anonyme que j'ai reçue, ce fat insolent et subalterne en était vraisemblablement l'auteur ! Comme il va me haïr désormais ! Je l'ai traité

comme le plus plat et le plus vil de tous les hommes ; cette faible vengeance me soulageait un peu. Il était outré de rage; en vérité je crois qu'il m'a menacée, je n'ai pas bien entendu ses derniers discours, l'ayant quitté fort précipitamment. Ceci s'est passé dans le jardin où, malheureusement, je me suis trouvée seule avec lui environ une demi-heure, le lendemain du retour de La France, et le jour de son départ et de celui de M. d'Orgeval et de sa femme. Je revis cet impertinent personnage une heure après, mais en présence de témoins; il affecta un air très-dégagé, plus ironique que jamais. Il était fort rouge; son regard, toujours équivoque et faux, avait quelque chose de féroce et d'effrayant. Maintenant que je le connais, je vous avoue qu'il me fait peur, je le crois capable de tout. Moi qui n'envisageais qu'un si doux avenir, je n'y vois plus à présent que des méchancetés et des peines; venez, mon amie, venez le plutôt que vous pourrez.

Oh ! que j'ai besoin de parler à cœur ouvert ! Venez !

LETTRE V.

De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 8 janvier.

Rien de nouveau dans nos cantons, mon cher chevalier, sinon que la petite *bâtarde* a reçu *ses étrennes anonymes* tout comme l'année passée. C'est une drôle de comédie ; il sera curieux de voir combien de tems cela durera.

Nous comptons chasser le renard cet hiver. Il me manque des chiens ; mandez-moi s'il est vrai que Bel*** réforme sa meute, je pourrais, dans ce cas, acheter une partie de son équipage.

Je me renforce beaucoup au billard. Du Resnel ne veut plus me donner que deux points ; mon frère s'obstine toujours à m'en donner quatre, mais il perd toutes les parties.

Adieu, mon cher ; Denise vous salue, elle n'attend que le moment d'accoucher, et souffre beaucoup. Comme elle n'a pas *d'intérêt* à dissimuler sa rotondité, elle est monstrueuse. Je ne sais ma foi pas comment une femme peut cacher une grossesse de contrebande. Cela me paraît incompréhensible. C'est pourtant ce que nous avons vu jusqu'au *neuvième mois !*....

Le 9 janvier, à six heures du matin.

P. S. Je r'ouvre ma lettre pour vous dire que ma femme vient d'accoucher heureusement d'une petite fille. La mère et l'enfant se portent bien.

LETTRE

LETTRE VI.

Du vicomte de St. Méran à M. du Resnel.

Paris, le 2 avril.

Le pauvre Poligni me fait vraiment pitié ; il est toujours éperdûment amoureux de mademoiselle de Rosmond, mais sans aucune espérance. Cette jeune personne, recherchée par tout ce qu'il y a de plus distingué à la cour, montre un grand éloignement pour le mariage, et même pour le monde ; elle ne va ni aux spectacles, ni au bal, elle ne se trouve à aucun grand souper chez sa belle-sœur ; on dit qu'elle a beaucoup d'esprit, et que sa seule ambition est de s'instruire ; tout ceci ne lui est inspiré ni par son frère, ni par sa belle-sœur, qui n'ont nullement le goût de la retraite et de l'étude. Le duc, qui est son tuteur, lui laisse une entière liberté ; il est bien singulier, à dix-neuf ans, d'en faire

un tel usage, sur-tout avec une beauté si célèbre ! Voilà une femme qui n'a pas un caractère commun. En vérité, je suis charmé de ne la pas connaître; j'aurais peur d'éprouver le sort de Poligni. Au reste, la conduite de mademoiselle de Rosmond paraît si extraordinaire, que chacun veut y trouver des motifs particuliers ; car il est *impossible*, dit-on, de préférer à son âge la lecture au bal, et d'être aussi jolie sans avoir le desir de se montrer.

Une chose qui doit finir par rendre misanthrope, ou du moins tout-à-fait sauvage, c'est qu'avec une ame peu commune et un caractère original, on passe presque toujours dans le monde pour avoir de l'hypocrisie ou de l'affectation. Ayez un procédé héroïque, on vous suppose un intérêt secret ; montrez des sentimens sublimes, personne ne vous croit de bonne foi. Le grand monde est beaucoup moins pervers que ne l'imaginent ceux qui n'y ont

jamais vécu ; le *bon goût de la bonne compagnie* en raffinant toutes les bienséances, n'a pas été inutile à la vertu ; il a formé une espèce de code qui n'est pas assez complet, et auquel on peut reprocher d'importantes omissions, mais dont tous les principes me paraissent estimables, et dont les idées sont nobles et délicates ; ces lois sociales sont respectées, on ne peut les enfreindre ouvertement sans se déshonorer. Ainsi nul courtisan qui ne veut pas éprouver ce malheur, ne sollicitera la place que desire son ami intime, ou n'acceptera sa dépouille. Nul courtisan ne craindra de montrer de la reconnaissance au ministre disgracié qui aura été son bienfaiteur. (1) A la cour et dans le grand monde, on ne pardonne ni l'ingra-

(1) Tous les ministres disgraciés sous les deux derniers règnes, n'ont jamais reçu plus d'hommages que dans les lieux de leur exil. M. d'Argenson aux Ormes, M. de Choiseul à Chanteloup, M. Necker

titude, ni la bassesse; et si le crédit et la puissance ont forcé quelquefois de tolérer ces vices, il faut convenir que ces exemples sont très-rares, et qu'un mépris tacite et universel en est même encore alors la punition. Mais le monde ne croit qu'aux vertus qu'il prescrit lui-même. Tout ce qui passe cette mesure, n'est à ses yeux qu'extravagance et fausseté. On sent que l'estime est nécessaire à l'agrément ainsi qu'à la sûreté de la société; l'amour-propre même en fait un besoin, puisqu'on s'avilit en vivant avec ceux qu'on méprise, et voilà

à St.-Ouen, etc. C'était même un bon air et une véritable mode d'afficher pour eux un grand attachement, et de montrer de l'admiration. Une multitude de gens, dont ils n'avaient jamais été les bienfaiteurs, s'empressaient de se faire présenter chez eux; il est vrai que souvent alors, on n'agissait que pour flatter l'opinion publique, depuis long-tems contraire à la cour. Braver la cour était devenu un moyen d'acquérir de la considération personnelle. N'était-ce pas là un funeste présage pour ceux qui gouvernaient? (Note de l'Éditeur.)

ce qui constitue ce qu'on appèle justement *la mauvaise compagnie*, un cercle nombreux où l'on admet sans choix, et dont rien ne fait rejeter. Ainsi donc les gens du grand monde veulent estimer, et ils se refusent à l'admiration ; car, pour se livrer à ce doux sentiment, il faut avoir l'ame pure ou très-élevée. Un honnête homme peut se plaire dans le monde ; mais, pour en être toujours charmé, il faut avoir une ame commune ; avec de grands sentimens, avec une sensibilité profonde, on n'y trouve qu'une injurieuse incrédulité, qui finit par en dégoûter entièrement.

Vous ne serez guère satisfait des brochures que je vous envoie : ce sont quatre *Eloges* bien froids. Pour les deux discours de d'Alembert, ils sont, comme toutes les productions littéraires de cet auteur, dépourvus de naturel et d'intérêt ; cet écrivain, mauvais imitateur de Fontenelle, ne passera certainement à la postérité

que par ses ouvrages de géométrie. La manie d'écrire des éloges est universelle aujourd'hui ; il est vrai qu'on ne loue que les morts, et qu'on se dédommage en déchirant les vivans. Il ne faut que de l'esprit pour faire une critique, mais il faut de l'ame pour faire un bon éloge, et tous nos panégyristes manquent de sensibilité. Jugez-en par la seule date de l'éloge de madame de Géoffrin, que d'Alembert, son ami intime, a eu *le courage* de *composer* quelques jours après sa mort. Au reste, tous ces éloges ne peuvent servir qu'à préparer de faux matériaux pour l'histoire de notre littérature; tout mauvais qu'ils sont, on les consultera un jour pour en tirer des traits, et les faussetés dont ils sont remplis, seront citées comme des faits certains.

Adieu, mon ami; je ferai l'impossible pour aller passer avec vous le mois de juillet; et si je suis obligé de faire le voyage de ***, je m'en dédommagerai sûrement cet automne.

On dit que madame du Resnel a la poitrine mortellement attaquée. Elle doit aller à Nice.

LETTRE VII.

Du marquis d'Erneville à M. du Resnel.

J'AI passé hier une si agréable soirée, que je trouve un grand plaisir à me la retracer avec détail. Pauline m'a lu un petit roman de sa composition, que sans partialité j'ai trouvé l'une des plus jolies choses dans ce genre que j'aie jamais entendues. Comme vous devez venir avec le baron et la baronne dans les premiers jours du mois prochain, j'ai fait promettre à Pauline qu'elle vous lirait ce petit ouvrage ; mais elle vous craint beaucoup, et elle veut savoir avant tout ce que vous pensez des *femmes auteurs*. Ecrivez-moi là-dessus avec détail, et le plutôt qu'il vous sera possible. Pour moi, je

trouve que, si le goût d'écrire ne donne pas de pédanterie et ne fait pas dédaigner les devoirs domestiques, il ne peut qu'être utile, et de toutes manières ; outre qu'il doit former l'esprit, il inspire nécessairement de l'éloignement pour un genre de vie dissipé et désœuvré, et presque toutes les femmes seraient raisonnables, si elles devenaient sédentaires, et si elles se plaisaient dans leur intérieur. Pourvu que les femmes ne jouent pas gros jeu, et que leur passion pour cet amusement soit *pure*, c'est-à-dire, pourvu qu'elles aiment le jeu pour le jeu même, on ne leur fait point un crime de passer quatre ou cinq heures de la journée à mêler et à distribuer des cartes. Il faut pourtant convenir que cette occupation dans une mère de famille n'est ni utile ni d'un bon exemple, et que le même tems consacré à réfléchir, à méditer et à écrire, serait mieux employé.

Pauline veut que je vous annonce

qu'il n'y a point d'amour dans son roman, et je puis vous assurer qu'il n'en est pas moins intéressant. On croit trop que l'amour est absolument nécessaire dans les productions de ce genre ; on reviendra de cette idée, et alors les romans seront moins monotones et plus instructifs. Si l'on peut dans les ouvrages dramatiques, et même dans les poëmes épiques, exciter sans amour un si vif intérêt, pourquoi n'obtiendrait-on pas le même succès dans un roman ? La sensibilité peut, sans doute, donner des traits sublimes à l'amour, mais l'amour peint médiocrement peut plaire encore, parce que, s'il ne touche pas le cœur, il amuse l'imagination. Il n'en est pas ainsi des autres sentimens ; si l'expression n'en est pas de la plus parfaite vérité, ils n'ont plus rien d'attachant. Il y a une espèce de langage consacré à l'amour, et tout usé qu'il est, il charme toujours un grand nombre de lecteurs ; mais, pour faire parler l'amour maternel, l'amour fi-

lial et l'amitié, il n'existe qu'un seul langage, c'est celui de la nature; on ne l'apprend point; l'esprit n'a jamais su l'imiter; le cœur l'inspire, et nul lecteur ne peut le méconnaître. Voilà pourquoi presque tous les auteurs préfèrent, en général, les sujets dont l'amour fournit le fond et les détails.

Adieu, mon ami; si vous n'avez pas le tems de nous répondre avant le 14, ne m'écrivez que le 22, parce que je suis obligé de faire une petite course à Dijon; mais je n'y resterai que trois ou quatre jours.

LETTRE VIII.

Réponse de Monsieur du Resnel.

De Gilly, le 9 juillet.

Pauline me craint!... Savez-vous que rien ne me paraît plus offensant; car elle ne peut craindre que les sots et les méchans. Les sots, parce qu'ils désapprouvent tout ce qui n'est pas

commun, tout ce qui s'éloigne de la routine ordinaire ; et les méchans, parce qu'ils sont tous corrompus par l'orgueil, et conséquemment envieux. Mais enfin Pauline veut connaître mon opinion sur les *femmes auteurs*, et malgré toute *ma rancune*, il faut m'expliquer franchement ; je dois lui obéir.

Je pense qu'il existe, entre les hommes et les femmes, une parfaite égalité d'organisation et de facultés intellectuelles ; ainsi je pense qu'elles peuvent cultiver les lettres et les sciences avec tout autant de succès que nous. Chaque créature devant remplir sa destination, n'a pas le droit de disposer du tems suivant sa fantaisie, et ne peut se livrer à ses goûts particuliers que lorsqu'elle a rempli les devoirs de son état. Mais puisqu'il faut constamment préférer les occupations prescrites par le devoir à celles qui ne sont que d'inclination, il faut donc prendre garde que ces dernières ne deviennent *des passions*.

C'est une témérité et une grande erreur, de croire que l'on puisse, dans tous les momens, maîtriser les passions. Elles ne deviennent telles que par notre faute ; et lorsque nous les avons laissées se fortifier et s'enraciner, il n'est plus possible de composer avec elles. On ne saurait les modérer ; il faut y renoncer subitement et sans retour, ou bien en devenir l'esclave. C'est en ceci que j'admire particulièrement la sagesse suprême de l'arbitre souverain de nos destinées, qui nous donne tant de force contre les passions naissantes, et qui donne tant de pouvoir contre nous aux passions formées. Notre faiblesse devient alors une juste punition de notre imprudence ; cependant il nous reste encore, dans cette extrémité, la ressource d'un puissant effort qui peut nous affranchir ; mais ce n'est qu'en faisant le plus douloureux sacrifice. Il faut tout perdre : nous l'avons dit, on ne réduit point une passion violente à un goût modéré ;

pour s'en débarrasser, il faut faire avec elle un divorce absolu. Si l'homme pouvait opposer aux grandes passions une force morale capable de les modifier, sa vie serait mille fois plus orageuse ; il cesserait de craindre les passions, il n'aurait jamais le projet d'y renoncer, il voudrait même les conserver toujours, et la faculté de les maîtriser, rarement employée, ne servirait qu'à le rendre plus coupable, à le priver d'un effroi salutaire, et à prolonger jusqu'au tombeau ses folies et ses erreurs.

Mais revenons aux femmes auteurs. D'après tout ce que je viens de dire, il me semble que le goût d'écrire a un grand inconvénient pour elles tant qu'elles sont dans la première jeunesse; les soins assidus que demandent de petits enfans et les devoirs sacrés de nourrice, joints aux devoirs domestiques, ne peuvent s'allier que bien difficilement avec les travaux d'un auteur. Cependant cela n'est pas impossible lorsqu'on a, comme Pau-

line, une extrême activité, beaucoup d'ordre, un plan de journée que rien ne dérange, et une incroyable facilité pour écrire. Mais, à ne parler qu'en général, on peut dire que ce genre d'occupation ne convient point aux jeunes mères ; ce sont elles que la nature a chargées des soins si nécessaires à la première enfance ; ce sont elles seules qui sont responsables de tous les accidens qui peuvent arriver à ces êtres si faibles confiés à leur garde. Par la suite, des instituteurs et des maîtres pourront les seconder et les remplacer ; mais qui peut suppléer une mère auprès d'un enfant au maillot, ou qui commence à marcher? Qui peut avoir sa vigilance, sa prévoyance, son coup-d'œil, sa constante assiduité ? Pauline ne prendra point ceci pour une critique. Quelle mère est plus attentive et plus tendre qu'elle ? Je sais qu'elle n'a jamais écrit qu'à côté du berceau de son enfant, lorsqu'il est endormi ; cependant elle prend alors sur son sommeil, et si

elle nourrissait, ce travail n'aurait-il pas physiquement quelque inconvénient ? Quand les enfans ont atteint l'âge où les idées commencent à se développer, c'est alors que les mères peuvent avec utilité cultiver la littérature ; il me semble que leurs premiers travaux doivent être consacrés à l'éducation de leurs enfans ; elles connaissent leurs caractères, leurs défauts ; et les ouvrages qu'elles composeraient pour eux, seraient toujours, par cette raison, infiniment plus utiles à leur famille qu'aucun autre du même genre. Une femme auteur et mère est inexcusable, si elle n'a pas ecrit sur l'éducation et pour l'éducation, d'autant plus que l'on peut présenter la morale sous tant de formes différentes, que les institutrices ont toute liberté de préférer le genre d'écrire qui leur plaît le mieux. On trouvera toujours dans les réflexions et dans les observations particulières d'une mère quelque chose de neuf et d'ingénieux ; et même avec

des talens médiocres, ses ouvrages, à beaucoup d'égards, seront supérieurs à ceux des auteurs les plus célèbres qui n'auront point élevé des enfans. Ces derniers présentent des systêmes impraticables dans l'exécution ; et des mères éclairées et tendres ne proposeront que des choses dont l'expérience leur a prouvé l'utilité.

J'ai toujours pensé qu'une jeune femme ne peut faire imprimer ses ouvrages sans manquer, en quelque sorte, aux bienséances les plus respectables, qui lui font un devoir de la plus austère modestie. Une femme, tant qu'elle est jeune, doit être timide et réservée ; elle doit craindre de *faire scène*, de s'exposer aux regards du public ; cette pudeur est en elle, sinon la preuve, du moins l'annonce de la vertu, et c'est aussi la plus touchante de ses graces :

Quanto si mostra men, tanto è più bella (1).

(1) Le Tasse.

Une jeune femme serait ridicule dans la société, si elle y avait un ton décidé, si elle y montrait des opinions tranchantes et des prétentions à l'esprit; et beaucoup plus encore, si elle se permettait d'y disserter sur les passions et sur l'amour. Que sera-ce donc de se déclarer publiquement *auteur*? D'ailleurs, les hommes même devraient n'écrire pour le public que dans l'âge mûr; car, tant que l'éducation ne sera pas meilleure, l'esprit humain ne sera véritablement formé qu'entre trente et quarante ans.

Puisque l'honneur des femmes consiste particuliérement dans la pureté des mœurs, leurs écrits doivent toujours offrir la plus parfaite morale. Une femme ne saurait, sans se déshonorer, afficher l'irréligion. On peut, sans religion, avoir de la probité; mais on n'a point encore vu d'impie, avec des passions vives, avoir des mœurs. Tout le monde connaît le mot du maréchal de R***, qui, dégoûté tout-à-coup d'une femme

dont il était amoureux, et dans le moment même où elle paraissait prête à lui tout accorder, répondit à ceux qui lui demandaient raison de ce caprice : J'ai découvert qu'elle est athée, ainsi que me sacrifierait-elle ? . .

Un ouvrage écrit par une femme, et contenant des principes irréligieux, m'inspire pour l'auteur autant d'éloignement que de mépris. Le seul bon goût devrait préserver une femme d'une telle effronterie.

Je me ressouviens que dans un de mes voyages, traversant avec St. Méran les landes de Bordeaux, nous vîmes des femmes sur d'énormes échasses, qui marchaient ainsi dans ces vastes bruyères. Ce spectacle scandalisa St. Méran, qui appelant l'une de ces femmes, lui dit d'un ton moqueur : *Mais, madame, vos jupes ne vous gênent-elles pas beaucoup pour ce que vous faites là* ? Ce mot m'est resté dans la tête, et je n'ai jamais rencontré depuis une femme *esprit-fort*, sans être tenté de lui faire

la question que St. Méran adressait à ces femmes *hommasses* et sans pudeur des landes de Bordeaux.

La douceur étant l'un des attributs des femmes, toutes celles qui écrivent, doivent se distinguer dans un genre qui demande sur-tout de la modération, du goût, de la finesse et de la délicatesse, la critique. Il me semble qu'à talent égal, une femme dans ce genre d'écrire, doit toujours l'emporter sur un homme; car pour peu qu'elle se respecte elle-même, elle ne se permettra jamais les injures grossières, le ton de la satyre et les odieuses personnalités; et celle qui joindra les principes au bon goût, fût-elle l'objet des plus noires calomnies, n'attaquera jamais les personnes, et ne critiquera les ouvrages d'une manière piquante, que lorsqu'ils seront contre la morale et les mœurs. Tourner le vice en ridicule, et fronder avec énergie des erreurs dangereuses, est le plus utile emploi que les écri-

vains des deux sexes puissent faire de leurs talens. Mais je veux toujours, dans les critiques les mieux fondées d'une femme auteur, reconnaître la main délicate des Graces; j'y veux trouver des traits de sensibilité; je veux sentir que l'auteur ne combat ni par malignité, ni pour satisfaire des ressentimens personnels, et qu'elle n'est animée que par l'amour de l'ordre et de la vertu. Je veux que même en défendant la cause sacrée de la religion et de la morale, on démêle, à travers sa plus vive indignation, la douceur et la délicatesse qui doivent caractériser une femme. Sa noble et vertueuse hardiesse en aura plus de prix. Le courage, dans une femme, ne peut intéresser que par son motif, et lorsqu'il est un effort. C'est ce qu'a senti et exprimé d'une manière sublime Paul Véronèse, dans son fameux tableau de Judith; au lieu de la peindre sous la figure d'une fière amazone, il l'a représentée sous les

traits d'une beauté naïve et touchante (1). Ainsi, loin d'attribuer à son caractère l'action qu'elle vient de commettre, on sent tout ce qu'une telle entreprise a dû lui coûter. Il faut que tout lecteur impartial puisse éprouver un sentiment de ce genre en lisant les écrits polémiques d'une femme, et toutes les critiques sorties d'une plume que souilleraient à jamais la haine et le desir de la vengeance.

Les hommes, en présentant dans leurs ouvrages la peinture des passions, peuvent en parler comme les ayant éprouvées. On nous sait gré d'avoir aimé passionnément ; une grande passion nous préserve toujours des excès honteux de la débauche ; et loin de nous déshonorer dans l'opinion générale, elle fait présumer que nos mœurs n'ont pu être licencieuses. Mais, au contraire, une passion violente que le devoir n'autorise pas,

(1) J'ai vu ce tableau à Gênes dans le palais Brignolet.

est, dans une femme, la preuve presque certaine d'un égarement coupable. Ainsi elle manque de pudeur, de raison et de goût, lorsqu'elle fait entendre qu'elle a connu l'amour, ou qu'elle nourrit en secret une passion malheureuse, ou qu'elle déplore l'infidélité d'un amant parjure, etc. Je connais des écrits de femmes dans lesquels on trouve ces étranges *confidences* très-clairement exprimées, et je puis assurer qu'au jugement des hommes même, elles ont paru aussi ridicules qu'indécentes. Mais, dira-t-on peut-être, on ne peint bien que ce qu'on a senti ; les femmes ne doivent donc jamais peindre l'amour, puisque ce serait un aveu tacite d'avoir éprouvé cette passion ? Point du tout! je ne leur interdis, à cet égard, que les *allusions* sur elles-mêmes, parce qu'il suffit d'avoir une profonde sensibilité, et de bien connaître le cœur humain, pour être en état de peindre supérieurement toutes les affections de l'ame.

Nell' anime innocenti
Varie non son fra loro,
Le limpide sorgenti
D'amore e d'amistà (1).

Tout écrivain décrira bien l'amour, lorsqu'il saura nous émouvoir en parlant de la tendresse maternelle et de l'amitié ; et l'auteur qui n'exprimera que froidement ces deux sentimens sublimes, n'offrira jamais de l'amour que des tableaux communs, dangereux et fantastiques.

Mais je veux encore que les femmes ne se permettent de peindre l'amour que pour l'intérêt de la morale et des mœurs ; elles doivent le représenter tel qu'il est, toujours dangereux et fragile, et toujours incompatible avec la sagesse et le bonheur.

Voilà mes principales idées sur *les femmes auteurs*. J'ose me flatter qu'elles s'accorderont avec les vôtres,

---

(1) Les sources pures de l'amour et de l'amitié sont les mêmes dans les ames innocentes.

METASTASE.

et je brûle d'impatience d'être au mois prochain, afin d'entendre l'intéressant ouvrage de la jeune *institutrice*, qui possède assurément toutes les qualités que je desire dans une femme auteur, réunies à des talens que je n'ai jamais vus à son âge. Je sais déjà, par madame de Vordac, le titre de son dernier ouvrage, et qu'il est composé *pour servir à l'éducation de Maurice et de Léocadie*. Heureux enfans ! dont on ne pourra comparer l'éducation qu'à celle qu'ont reçue *Albert et Pauline* !

Adieu, mon ami ; écrivez-moi aussitôt que vous serez revenu de Dijon.

LETTRE

LETTRE IX.

Du vicomte de St. Méran à monsieur du Resnel.

De l'Isle-Adam, le 29 octobre.

Me voici, jusqu'au 10 du mois prochain, dans la plus agréable de toutes les maisons de princes. On n'y voit point ce faste qu'on admire à St. Cloud et à Chantilli, et qui ne procure aucune jouissance véritable; mais on y trouve une magnificence réelle et *solide*, celle qui peut contribuer à l'agrément de la société. Une délicieuse musique, des spectacles charmans, une excellente chère, une grande liberté, et des voitures et des chevaux dont chacun peut disposer à son gré. Ajoutez à cela un vaste château d'une vénérable antiquité et dans une situation ravissante. Mais le plus rare ornement de ce charmant séjour est, selon moi, le prince qui l'ha-

bite (1). Ce prince, instruit sans pédanterie, rempli d'esprit, de graces et de dignité, est sans exception (à l'époque où j'écris) le seul de nos princes qui n'ait aucune timidité, et qui sache parler et représenter en public; aussi jouit-il d'une considération personnelle tout-à-fait indépendante de son rang, et qui lui est bien justement acquise; il est fidèle en amitié, il sait choisir et servir ses amis, il aime les lettres, les talens et les arts, il en est le protecteur le plus ardent et le plus éclairé; enfin, la nature joignant à tant de dons celui d'une figure charmante, aussi noble que douce et régulière, semblait avoir formé ce prince pour le trône et pour régner sur des Français; car avec quelques défauts de Henri IV, il a le courage, l'esprit et l'affabilité de ce grand roi, réunis au bon goût et à la majestueuse représentation de Louis XIV.

(1) Le feu prince de Conti, mort plusieurs années avant la révolution.

Il y a beaucoup de monde ici ; entr'autres madame de N***, plus métaphysicienne et plus ennuyeuse que jamais. Elle fait, dit-on, un livre sur les femmes, et quelqu'un disant l'autre jour devant Poligni, que madame de N*** ayant passé toute sa jeunesse dans le plus grand monde, n'avait besoin que de mémoire pour offrir dans cet ouvrage des peintures fidelles : Point du tout, reprit Poligini, car une femme qui n'a été ni naïve, ni timide, ni jolie, n'a jamais été jeune.

Je m'attache de plus en plus à Poligni ; c'est une aimable créature : il était né pour aimer la vertu, et sans sa liaison avec le duc de Rosmond, on ne l'aurait jamais vu sur la liste méprisable des *hommes à bonnes fortunes*. Mais il est sincèrement revenu de ses erreurs ; il est toujours passionnément amoureux de mademoiselle de Rosmond, et il m'assure que de tous les sentimens dont il a *essayé* jusqu'ici, celui qui occupe

le plus l'imagination et qui remplit le mieux le cœur, c'est une passion malheureuse. Qu'en pensez-vous, mon vertueux ami ?. . . . Répondrez-vous à cette question ?

LETTRE X.

De la marquise à madame de Vordac.

D'Erneville, le 10 janvier.

Eh bien, chère amie, cette paix intérieure que j'avais à-peu-près recouvrée, ce bonheur dont je retrouvais une partie, tout cela vient de s'évanouir comme un songe ! Le croirez-vous, je suis plus malheureuse que jamais ! Au bout *de trois ans* tous les soupçons injurieux renaissent ; que dis-je, des *soupçons* ? non, on m'accuse formellement, et l'on me refuse toute explication. Ecoutez le récit de cette révolution inconcevable.

Je n'ai reçu qu'avant-hier les

étrennes accoutumées de ma Léocadie. Albert venait de me quitter pour aller voir la pêche du grand étang; il rencontre dans l'avenue l'homme qui m'apportait la petite caisse; il l'arrête, le questionne, regarde la caisse, la prend et se charge de me la remettre; il revient sur ses pas et rentre dans mon cabinet en me disant: Voilà sûrement *les étrennes de Léocadie*..... Il avait l'air embarrassé. Je le remis à son aise, en paraissant ne voir dans ce prompt retour qu'une attention aimable, et en le priant d'assister au déballage. Mais j'ai toujours remarqué que ces envois lui donnent de l'humeur, et excitent en lui une curiosité qui ne peut venir que d'un fond de défiance. Il ouvre la boîte; nous n'y voyons d'abord que des joujoux d'enfans; Albert, comme de coutume, touche, retourne, examine chaque pièce avec une attention scrupuleuse; et tout à coup nous découvrons une petite boîte de maroquin rouge. Oh,

oh ! dit Albert, voici sans doute quelque bijou précieux ! En effet, c'était une petite montre avec une chaîne et un cachet. Le cachet est très-remarquable ; c'est une cornaline sur laquelle est gravée un double *R*. Le cachet est monté en petits rubis d'une manière charmante. Jugez de mon étonnement, lorsqu'au moment où Albert jette les yeux sur ce cachet, je le vois pâlir..... Je le regarde fixement..... Il prend le cachet d'une main tremblante, et après l'avoir attentivement considéré, il se lève brusquement, et fait un mouvement pour sortir ; mais il retombe sur sa chaise..... L'infortuné ne pouvait se soutenir..... il respirait à peine, sa pâleur était effrayante..... Grand Dieu ! m'écriai-je, Albert, qu'avez-vous ?..... Oh ! puissé-je mourir !..... répond-il d'une voix étouffée..... Je me jette dans ses bras : Laissez-moi, me dit-il, laisse-moi, tout est éclairci..... je te pardonne..... mais laisse-moi !..... Je ne pensais

guère à l'injustice de cette nouvelle accusation ; je ne voyais que sa pâleur, sa défaillance, sa suffocation. L'effroi que j'éprouvais, m'ôtait jusqu'à la surprise de cet étrange incident !..... Je dénoue le col de sa chemise, je lui fais respirer des sels, et debout devant lui, soutenant sa tête sur mon sein, je baigne son visage d'un ruisseau de larmes !..... Enfin il se ranime, ses joues se recolorent, il lève les yeux vers moi, il me regarde avec une expression de douleur, de reproche et de tendresse si pathétique que j'en fus pénétrée et troublée comme si j'eusse été coupable. O Pauline, dit-il, inconcevable créature !..... et ses pleurs lui coupent la parole..... Dans ce moment nous entendons du bruit ; il me conjure de me calmer, il se lève, et me quitte précipitamment en apercevant mademoiselle du Rocher. Je reste immobile et pétrifiée. Au bout de quelques minutes je sors du cabinet pour l'aller chercher ; je vais d'abord

dans sa chambre, et ne l'y trouvant pas, j'interroge les domestiques. On me dit qu'il est sorti du château, et je prends aussitôt le chemin de l'avenue. Il était onze heures du matin. J'ai parcouru vainement les bords de l'étang et les allées du petit bois. Durant cette recherche inutile, j'étais dans une agitation violente que le mouvement et l'impatience semblaient accroître à chaque pas. Je courais, je l'appelais, et l'émotion physique excitée par la fatigue, jointe à l'inquiétude et à la plus étrange confusion d'idées, me causait une sorte d'égarement inexprimable, état le plus douloureux que j'aie éprouvé de ma vie. Je n'avais pour tout vêtement qu'une simple robe de linon; je marchais sur la glace et dans la neige, et loin de m'appercevoir du froid, j'étais brûlante!..... J'avais toujours devant les yeux la figure pâle et défaillante d'Albert; cette image m'inspirait une pensée vague, mais aussi funeste qu'extravagante,

qui devenait plus distincte à mesure que le tems s'écoulait. En passant la barrière qui conduit à l'enceinte fermée du bois, ma robe s'accroche à l'un des pieux. Comme je courais toujours, il me sembla que l'on m'arrêtait par derrière, ce qui dans le trouble où j'étais, me causa une frayeur impossible à dépeindre. Je m'élance en avant, en déchirant par cet effort ma robe du haut en bas ; je glisse sur la glace, et je vais tomber à dix pas sur une souche d'arbre qui m'a fait deux blessures assez considérables, l'une au menton (car je suis tombée sur le visage,) et l'autre à la main droite que les pointes de bois m'ont cruellement écorchée ; mon sang a coulé, et j'ai été plusieurs minutes sans pouvoir me relever. Enfin je me suis traînée vers *mon arbre*, afin de m'asseoir un moment sur le banc, car j'étais épuisée de fatigue. Je m'établis sans réflexion sur ce banc couvert de neige, je n'avais presque plus ma tête, je me sentais

transie, un frisson universel semblait avoir calmé l'effervescence de mes idées; mon imagination ne me présentait plus rien. Cependant la vue de *mon arbre* me causa une sensation désagréable; je ne pensais plus, mais je sentais encore, et je souffrais toujours. J'étais dans cet état, qui serait devenu mortel, s'il se fût prolongé, lorsque j'entendis des cris prolongés retentir de toutes parts; ce bruit ne m'inspira nulle idée, j'étais totalement engourdie, mes yeux se fermaient, et je n'avais presque plus de connaissance !.....

C'était Albert qui, suivi de plusieurs domestiques, me cherchait à son tour. Vous pouvez juger de sa surprise et de son effroi lorsqu'il m'aperçut dans l'état que je viens de décrire, assise et immobile, la tête appuyée contre le tronc de *mon arbre*, le visage pâle et défiguré, les yeux fermés, les cheveux en désordres, et avec des habits déchirés et ensanglantés..... Il fait un cri perçant, et

vole auprès de moi ; je le reconnais et j'éprouve un mouvement de joie machinal, mais si vif, que la palpitation de mon cœur ranima dans l'instant la circulation arrêtée de mon sang. Il ôta sa redingote afin de m'en couvrir, et après m'avoir bien enveloppée, il me prit dans ses bras pour me porter au château, qui, comme vous savez, n'est qu'à cinq cents pas de là. Il ne voulut pas souffrir que ses gens l'aidassent à me porter, et malgré le fardeau dont il était chargé, il les devança tous, car il marchait avec une inconcevable rapidité. Durant ce court trajet je repris toute ma connaissance, mais non ma mémoire ; j'avais la tête si pesante et si étonnée, que je ne pouvais me rappeler ce qui s'était passé dans cette cruelle matinée ; la seule idée que j'en conservasse, c'est que j'avais été inquiète d'Albert ; mais j'étais dans ses bras, je le regardais fixement avec délices, et loin de souffrir j'étais heureuse. En traversant le grand vestibule

du château, nous rencontrâmes Léocadie qui, en me voyant, jeta des cris douloureux qui retentirent jusqu'au fond de mon ame. Albert donna l'ordre de l'emporter, et elle disparut, quoique je la demandasse instamment....

Arrivée dans ma chambre, on me coucha; on me fit boire du vin, on me fit des frictions avec des linges chauds; on pansa mes deux blessures, et au bout d'une heure je me trouvai si parfaitement, qu'ayant recouvré toute ma tête, et malheureusement ma mémoire, je fus en état de conter ce qui m'était arrivé dans le bois. Ensuite je voulus me lever; Albert s'y opposa formellement; il me conjura de passer au lit le reste du jour. J'y consentis, mais en même tems je renvoyai mes femmes, afin de me retrouver seule avec lui; il craignait mortellement ce tête-à-tête, se doutant bien que je demanderais une explication; en effet, dès que nous fûmes seuls, je parlai du cachet fatal

qui avait causé tout ce désordre. Albert fit un sourire forcé, et me prenant la main qu'il serra affectueusement dans les siennes : Ma bien-aimée Pauline, me dit-il, oublie cette scène extravagante, et n'en parlons jamais... Moi, l'oublier ? interrompis-je ; oublier ces paroles prononcées par Albert : *Oh! puissé-je mourir ! tout est éclairci, je te pardonne....* Eh bien ! reprit-il, j'étais insensé ; je reconnais ma folie, que veux-tu de plus ? — La vérité. — Je te la dis ; je confesse que je n'avais pas le sens commun. — Non, je vous connais, vous pouvez être abusé, je ne le sais que trop, mais vous n'êtes point visionnaire ; vous voulez me cacher une opinion injurieuse, et moi je veux me justifier... — Je ne t'accuse point. — Vous me soupçonnez toujours. — Je t'aime plus que jamais. — Et cependant vous ne m'estimez plus !... Nous en étions là de ce dialogue, lorsque la petite porte de la ruelle de mon lit s'ouvrit ;

j'entends, à travers mes rideaux fermés, quelque chose qui se glisse doucement le long de mon lit, c'était Léocadie échappée des mains de Mlle. du Rocher; elle s'avance au milieu de la chambre, et en appercevant Albert, elle se jette à genoux en disant : Pardon, papa !... je veux voir maman !.... Cette charmante enfant fondait en larmes; elle avait ses petites mains jointes et un air suppliant qui aurait attendri le cœur le plus barbare.... Albert très-ému se lève, la prend dans ses bras et la pose sur mon lit; ensuite il nous considère alternativement l'une et l'autre, comme s'il eût voulu comparer nos deux visages. Albert, lui dis-je avec un peu d'amertume, ne trouvez-vous pas du rapport entre nos deux figures ? Non, répondit-il, ce n'est pas *à vous qu'elle ressemble.* A ces mots j'ai senti que je rougissais, ce qui m'a fait rougir davantage, et j'ai été totalement déconcertée.... C'est ainsi que tout se tourne contre

moi ! . . . Cependant, reprenant la parole : Je vois, lui dis-je, qu'on vous a parlé d'une ressemblance que je ne nierai point... — Vous convenez donc vous-même qu'elle *lui* ressemble ? — Oui, elle ressemble au duc de Rosmond.... (ce nom l'a fait tressaillir). Au reste, poursuivis-je, toutes ces figures grecques se ressemblent comme toutes les statues antiques qui ont ce genre de beauté; n'a-t-on pas trouvé à Autun que le duc de Rosmond ressemblait à Mme. d'El***, dont le visage a tant de rapport avec les têtes de Niobé, et Léocadie, ayant le même caractère de figure, ressemble à madame d'El*** et au duc de Rosmond. Sans doute, ma chère Pauline, reprit Albert. Il prononça ce *sans doute* du ton dont on parle aux enfans qu'on ne veut pas contrarier. Je me sentis à la fois humiliée, révoltée, et aussi en colère que je puisse l'être contre lui, et je ne pus retenir mes larmes. Léocadie alors se remit à pleurer ; je la serrai

avec un transport contre mon sein, en disant : O mon enfant, ne pleure pas, toi qui dois me consoler ! si tu t'affliges aussi, quelle main essuiera mes larmes? . . . Ah ! toujours la mienne, s'écria Albert, toujours ! quelle que soit ta douleur, mon cœur y compatira ; je souffrirai toujours avec toi et plus que toi ! . . . En prononçant ces paroles avec le sentiment le plus tendre et le plus touchant, il prit Léocadie dans ses bras : O toi, dit-il, qu'elle aime si passionnément, pourrais-tu ne pas m'être chère !.... oui, je t'aime aussi, oui ; ma vie entière le prouvera....

Il parlait avec cet enthousiasme qui vient du cœur, et dans cet instant, pénétrée de la plus profonde reconnaissance, je n'avais point d'expressions pour peindre ce que j'éprouvais, j'aurais voulu être à ses pieds... Il a repris de nouveaux soupçons, ou pour mieux dire, il croit avoir la certitude de mon infidélité, et cependant quels ménagemens pour une

femme qu'il croit si coupable ! quelle tendresse ! quelle générosité !... Il se dit, sans doute, que trois années écoulées ont expié ce crime... Il ne se permet pas l'apparence d'un reproche ! .... Il est défiant, il est injuste ; mais quelle sensibilité ! quelle grandeur d'ame !... Ainsi donc, en m'outrageant ! il a trouvé le secret de m'attendrir et de m'attacher plus étroitement à lui par son injustice même !...

Vous imaginez bien que j'ai tout employé pour obtenir une explication, mais en vain ; il me proteste que c'est le chiffre du cachet, ce double *R* qui, dans le premier moment, l'a frappé follement, ajoute-t-il, parce que le duc de Rosmond s'appelle *Romuald Rosmond*, ce qu'il a, dit-il, appris *par hasard* à Autun, et ce que j'ignorais. Et voilà encore un singulier rapport ; mais je ne crois nullement que cette petite circonstance ait causé l'état où je l'ai vu, d'autant plus que ce fut avant d'avoir examiné l'em-

preinte et au seul aspect du cachet, qu'il s'est troublé et qu'il a pâli ? . . . Mais comment ce cachet peut-il paraître une preuve si formelle, si positive !... Cela est inconcevable !... Je ne me lasserai point de le questionner, de le persécuter, jusqu'à ce qu'il m'ait découvert ce mystère incompréhensible ; mais s'il est persuadé qu'en me le révélant je serais confondue et dans l'impossibilité de me justifier, il s'obstinera à se taire, et alors quelle situation bisarre et désespérante que la mienne ! Innocente, et jugée coupable sans pouvoir obtenir une explication, et forcée cependant de trouver dans cette injustice une bonté sublime et une générosité digne d'admiration !...

Je vais écrire tout ce détail à ma mère, afin qu'elle joigne ses instances aux miennes ; peut-être obtiendra-t-elle ce qu'il me refuse....

Adieu, mon amie. Ma santé est bonne aujourd'hui, ce qui est surprenant après tout ce que j'ai souffert.

Mon menton est presque guéri, la blessure de ma main était plus considérable ; mais elle ne m'empêche pas d'écrire, quoique je ne le puisse pourtant qu'avec difficulté. Je ne sais même si vous pourrez lire cet affreux griffonnage. Adieu donc, chère amie ; mandez-moi ce que vous pensez de tout ceci.

LETTRE XI.

De la même à la même.

D'Erneville, le 15 février.

ALBERT est toujours à Dijon, chère amie, et ne reviendra que lundi prochain. Il a parfaitement persuadé à ma mère que l'histoire du cachet n'était rien autre chose que la surprise que lui avait causée ce *rapport de chiffres*. Ma mère là-dessus me gronde, et me dit que je me compose des chimères pour m'affliger. Mais je suis sûre, comme de mon existence, qu'il y a quelque chose de fort extraor-

dinaire qu'Albert veut absolument cacher : il est vrai pourtant, comme vous le dites, que ces deux *R* sont en effet très-singuliers. Nous étions déjà si étonnées du premier *R* qui se trouvait sur le médaillon, et puis à présent en voilà deux : et il faut que ce *vilain homme* s'appèle *Romuald* ! un nom de baptême si peu commun ! et il faut qu'Albert sache cela ! Voyez comme il s'est informé de ce qui le regarde ! il n'ignorait pas non plus la ressemblance.

J'ai appris une jolie histoire qu'on a faite sur moi, et que j'ai sue par madame Regnard. Imaginez qu'on a conté à Luzi, qu'il y avait dans les dernières étrennes de Léocadie un écrin entier pour moi, des girandoles de diamans, une aigrette, des bracelets, etc., ce qu'Albert a trouvé un *peu fort*, comme dit madame Regnard; il m'a défendu de porter cette parure, je me suis fâchée, Albert s'est emporté, et la dispute est devenue si violente, qu'Albert m'a jeté l'écrin à

la tête, et c'est pourquoi j'ai eu cette blessure au visage.

Il semble que cette histoire soit inventée par un laquais, mais je suis à-peu-près certaine qu'elle est de la composition du chevalier Celtas ; car il était à Luzi dans le moment où l'on a débité ce conte qui, au reste, passe pour la chose du monde la plus vraie à Luzi, parmi toutes les dames dont j'ai négligé la société, et que j'ai eu le mauvais goût de ne point attirer à Erneville. La bonne madame Regnard me défend de son mieux, sinon avec éloquence, du moins avec un zèle sincère. Elle dit que le déchaînement qu'elle voit contre moi *lui tourne le sang*, et elle est bien étonnée de ma philosophie à cet égard.

Les calomnies les plus absurdes ont un succès merveilleux lorsqu'elles sont contre une personne que l'on enviait en secret. Oh ! je devais en effet exciter l'envie de ceux qui sont susceptibles de cet affreux sentiment. J'étais si parfaitement heureuse !.... et main-

tenant !..... ah ! que je suis à plaindre !..... Cependant, vous le dirai-je, ce caractère si grand, si généreux que développe Albert, est une consolation pour moi ! J'ai tout perdu dans son opinion ; mais malgré sa cruelle erreur, je puis l'admirer toujours !.... Enfin, un pressentiment secret m'assure qu'avec le tems je parviendrai à me justifier pleinement. L'innocence a le privilège heureux de ne perdre jamais l'espérance. Oh ! si la mienne est réalisée !.... comme je jouirai d'un tel bonheur pour Albert et pour vous, mon amie ! . . . . . Je ne dirai pas *pour ma mère*, elle n'a jamais soupçonné sa Pauline.

LETTRE XII.

Du chevalier de Celtas à M. d'Orgeval.

Le 12 avril.

VOTRE frère est parti hier pour l'Auvergne. A propos de quoi, direz-vous? Pour aller *herboriser* sur le *Mont-d'or*. Le pauvre homme ne peut plus rester en place. *Le ménage* est plus brouillé que jamais. Il y eut une violente scène deux jours avant le départ du grand Albert. La du Rocher et Jacinthe se chantèrent pouille en présence du marquis et de la marquise. La dernière donnant raison à la du Rocher, et voulant imposer silence à Jacinthe, la chambrière irritée lui dit en propres termes : *Ma foi, madame, après tout ce que je sais et tout ce que j'ai vu, vous ne devriez pas me pousser à bout.* A ces mots, Pauline furieuse lui a sur-le-champ donné son congé. Jacinthe est partie gaillardement pour

Bourbon-Lancy, où elle compte, dit-elle, vivre de *ses rentes*. Je savais déjà qu'elle avait placé de l'argent à Luzi, chez *Beaudot*; j'ai appris cela par hasard, et je n'en ai parlé qu'à vous. Mais tout se découvre à la longue, et vous imaginez bien qu'on devinera facilement par *quels moyens* mademoiselle Jacinthe a fait cette fortune.

Je suis arrivé avant-hier chez le bonhomme Dupui, que je trouve en meilleure santé. Votre petite Zephirine est étonnante pour un enfant de quinze mois. Elle n'a pas la beauté *grecque* de la merveilleuse Léocadie, mais elle est charmante.

Adieu, mon cher; si vous revenez avant le 2 du mois prochain, vous me trouverez encore ici; je serais désolé d'en partir sans vous avoir vu.

LETTRE

LETTRE XIII.

De monsieur Beaudot au marquis d'Erneville.

De Luzi, le 2 avril.

MONSIEUR LE MARQUIS,

DES personnes de considération et de jugement m'ont conseillé de vous instruire de deux faits qui paraissent suspects, et que vous seul pouvez éclaircir. La nommée Jacinthe Hébert, fille de chambre de madame la marquise, a placé chez nous, il y a environ trois ans, la somme de trente-sept louis d'or, et quelques mois après elle nous apporta encore cinq cents livres.

En outre, le nommé Pinault, dit la France, domestique de madame la marquise, plaça chez nous aussi, il y a quinze mois, la somme de cent écus; et il est revenu placer encore, il y a six semaines, vingt-deux pistoles. Cela me surprit, je lui deman-

dai comment il pouvait épargner de telles sommes sur des gages de province ? Il parut embarrassé et me répondit que cet argent venait d'une pension secrète que lui faisait madame la marquise à votre insu, et qu'il n'en fallait pas parler. Mais comme on m'a fait faire la réflexion que ces gens-là pouvaient fort bien avoir acquis ces fonds par des vols domestiques, je crois qu'il est de mon devoir de vous informer de ces particularités.

Je suis avec respect, M. le marquis, votre, etc.

LETTRE XIV.

Réponse du Marquis.

De Clermont, le 24 avril.

Je connaissais à Jacinthe la somme de trente-sept louis dont vous me parlez, monsieur, ainsi que les cinq cents francs. A l'égard de la France, celui de mes domestiques que j'aime le mieux, je sais de même d'où lui vient l'argent qu'il a très-légitimement déposé chez vous. Je n'en suis pas moins sensible à l'honnêteté qui vous a porté à m'écrire dans cette occasion. Je sais apprécier le motif de cette obligeante démarche.

Je suis, monsieur, etc.

LETTRE XV.

Du même à monsieur du Resnel.

Le 6 mai.

RASSUREZ-VOUS, mon ami, mon voyage est la chose du monde la plus simple. Ne vous inquiétez point des fables qui se débitent à Luzi, à Bourbon-Lancy, etc. Je ne m'étonne pas que l'accident arrivé dans le bois à Pauline, et ensuite le renvoi d'une femme de chambre insolente, aient produit tant de fausses conjectures et tant d'histoires calomnieuses. On en fait tous les jours sur de moindres fondemens. Laissez parler les sots, les désœuvrés et les envieux, et croyez que rien ne peut m'empêcher de rendre une parfaite justice à l'ange que le ciel m'a donné pour femme.

Comme amateur passionné de l'histoire naturelle, et sur-tout de la botanique, j'avais déjà depuis longtems le desir de faire le voyage d'Au-

vergne. J'ai fait ceux de Hollande et de Suisse, et je ne connaissais pas l'Auvergne, qui touche à la province que j'habite ; ce qui est d'autant plus impardonnable, que je puis vous assurer, avec vérité, que les lieux que je parcours, offrent les phénomènes les plus curieux et des spectacles ravissans dans tous les genres. Les paysans de la Suisse sont heureux, mais farouches et grossiers ; ceux de la Hollande sont prodigieusement riches. La véritable gloire des gouvernemens est dans l'opulence du peuple. La richesse des gens de cette classe offre un tableau que l'on contemple toujours avec plaisir, parce qu'il prouve de bonnes lois, et que d'ailleurs ces fortunes toujours légitimement acquises, sont les fruits honorables d'une conduite vertueuse, ainsi que de l'industrie et du travail. Les paysans de Sardam et de Brouk (1) ont des habitations éblouissantes

(1) Villages de Hollande.

par leur propreté recherchée et par le luxe extraordinaire qui les embellit ; mais au vrai, ce faste est puéril et de mauvais goût. Ces paysans dépensent des sommes prodigieuses en colifichets, et vivent d'ailleurs avec une frugalité qui va jusqu'à la parcimonie : tant il est vrai que la manie du luxe, dans quelqu'état que ce puisse être, s'allie toujours avec l'avarice, et par conséquent exclut la bienfaisance !

Nos paysans d'Auvergne vivent dans l'abondance, et n'ont aucune espèce de faste ; on trouve dans cette province plusieurs communautés de paysans d'une richesse extrême, entr'autres, près de la ville de *Thiers*, les Pinon, ancienne famille de laboureurs, établie depuis plus de quatre cents ans sur le sommet d'une montagne. Cette famille, excessivement nombreuse, est composée (en comptant les enfans et les domestiques) de plus de deux cents individus. Ces respectables laboureurs

ont une habitation spacieuse dans une situation admirable, mais d'une simplicité patriarchale. Ils n'ont que le luxe de la nature, de nombreux troupeaux, du laitage délicieux, des fleurs, des fruits, et avec abondance toutes les productions de la terre la plus féconde. Ces paysans sont d'une urbanité remarquable; leur simplicité n'a rien de grossier, c'est celle de la vertu; leur hospitalité rappèle les premiers âges du monde. J'ai passé une journée entière chez eux. Le soir, avant de m'en aller, je comptai dans une de leurs granges quatorze pauvres qui devaient y passer la nuit; on leur avait donné à souper, et l'on avait rempli de pain leurs havresacs. Ces sentimens de bonté et de charité se retrouvent dans toutes les chaumières de cette province; ce peuple, le plus humain de la terre, en est aussi le plus religieux. Toutes les maisons des paysans, sans exception, sont surmontées d'une croix, et ce signe révéré de la religion se

retrouve dans toutes les chambres qu'ils habitent. Par-tout la prière se fait en commun deux fois par jour avec recueillement et une ferveur touchante. L'aspect des villages n'est pas ici brillant comme en Hollande, mais il me plaît beaucoup plus. Toutes les chaumières, bâties en briques, ont des toîts plats et une élégance extraordinaire. Il y a un goût général de proportion et de formes que je n'ai vu nulle part parmi les paysans. Leurs charrettes ressemblent aux chars antiques, on y pose des tapis blancs ou couleur de feu, qui retombent en draperies, car l'on y est assis de côté, ce qui a une grace infinie. Le sang est ici de la plus grande beauté, et le costume des paysannes est si agréable et si élégant, que j'ai acheté un habillement complet que je veux donner à Pauline. Ajoutez à tout cela un climat délicieux, une nature admirable, et les paysages les plus variés et les plus pittoresques. La terre est si fertile, sur-tout aux environs

de Clermont, que l'on n'y a nul égard à l'exposition du soleil; on peut planter au hasard, tout vient à maturité; aussi voit-on des abricotiers en plein vent croître et mûrir sous l'ombrage d'arbres élevés qui les dominent et qui les couvrent. J'ai passé aujourd'hui toute ma matinée sur la montagne de Royat. Quelle réputation aurait parmi nous cette montagne, si elle était en Suisse ou en Angleterre! et nos voyageurs français ne la connaissent même pas de nom. Cette montagne, excessivement haute, est couronnée par une grotte majestueuse, couverte de rochers, de fleurs, de verdure et d'arbustes; car ici les arbres croissent et s'élèvent à travers les fentes des rochers. L'ouverture énorme de la caverne en laisse voir tout l'intérieur; elle est remplie d'un nombre infini de belles cascades, dont l'eau pure et limpide se précipitant des côtés qui sont en pente, se réunit dans le milieu creusé pour la recevoir, et forme

un prodigieux ruisseau qui, sortant avec impétuosité de la grotte, va rouler dans toute l'étendue de la montagne, tantôt serpentant doucement sur le gazon, tantôt se brisant sur les rochers et retombant en cascades. Enfin, ce torrent, au bas de la montagne, se divise en un millier de petits canaux, qui vont fertiliser les champs et les prairies qui entourent la ville de Clermont.

Quant aux curiosités naturelles, nulle province n'en offre autant que l'Auvergne. Ce voyage est charmant; mais j'ai beaucoup de regret de l'avoir fait seul; une admiration solitaire est un plaisir bien imparfait!

C'est une illusion de l'orgueil, ou du moins une grande erreur, de croire que l'on puisse se suffire à soi-même; à moins d'une extrême piété, l'homme sera toujours malheureux dans une solitude absolue. Des sentimens religieux, très-exaltés, doivent donner le goût d'une profonde retraite; ainsi un chartreux bien fervent et

qui se trouve heureux, n'a rien qui m'étonne; mais la seule philosophie n'inspirera jamais ce parfait détachement. Il est facile de ne pas regretter le monde, quand on l'a bien connu ; il est impossible de se passer de toute société. On ne jouit bien que de ce qu'on partage ; le plus grand de nos plaisirs est de confier nos pensées, nos opinions, nos sensations. Ce plaisir, qui vient principalement du desir d'être approuvé, est le seul sentiment utile produit par l'amour-propre. L'homme a moins besoin d'un appui que d'un compagnon ; ainsi, alors même que, trahi par l'amour ou par l'amitié, il est forcé de renoncer à toutes ses affections, un lien puissant l'attache encore aux hommes; son cœur n'a plus de secrets à leur révéler, mais il trouve toujours un charme consolateur à leur communiquer ses idées, et enfin à se plaindre d'eux à eux-mêmes. Pour moi qui, loin d'avoir *à me plaindre* de mon sort, ne puis

que m'en louer, j'irai vous rejoindre dans six semaines, avec cette joie vive et pure que j'éprouve toujours en me retrouvant à Gilly et à Erneville.

Adieu, mon ami ; mes complimens au baron et à son aimable compagne.

LETTRE XVI.

De la Marquise au Marquis.

Le 20 mai.

Monsieur du Resnel a été si enchanté de votre lettre, qu'il l'a communiquée au baron qui l'a gardée plusieurs jours, et ensuite la baronne me l'a renvoyée, pensant que j'y trouverais tout ce qui peut dissiper mes inquiétudes. Mais cette lecture n'a rien changé à mon opinion. Je vous connais, Albert ; vous avez écrit cette lettre pour persuader à nos amis que vous êtes parfaitement heureux. Vous ne vous plaindrez jamais de moi, je le sais ; vous n'ac-

cuserez jamais Pauline. Vous êtes généreux, mais vous êtes abusé, vous nourrissez en secret une funeste erreur, vous me croyez coupable, et je suis innocente !..... Ce voyage si brusquement entrepris, ce départ précipité, (et le lendemain du *renvoi de Jacinthe*) ce séjour de deux mois en Auvergne, sont-ce là des choses simples ? Pouvez-vous espérer de me le persuader ? Non, l'insolente calomnie d'une femme de chambre que la colère dominait, ce discours odieux vous fit la plus forte impression, quoiqu'ensuite elle ait avoué qu'en parlant ainsi elle avait perdu la tête. Vous avez vu son repentir, vous avez entendu sa rétractation, vous m'avez vu, inflexible, la chasser malgré ses larmes et ses prières ; mais votre esprit malade était frappé, rien n'a pu effacer la première impression, et vous êtes parti le lendemain !.....

Ne vous flattez pas de me dissuader ; Albert, au nom de votre affec-

tion pour moi, (hélas ! je n'ose pas dire au nom de la mienne, vous n'y comptez plus) au nom de tout ce qui vous est cher, expliquez-vous franchement ! Dévoilez-moi le mystère de ce cachet fatal !..... Juste ciel ! vous pensez toujours que Léocadie.... Je ne puis achever !..... cette idée est mille fois plus outrageante qu'elle ne le fut dans les premiers momens. Ces envois anonymes ne seraient donc que des artifices concertés avec moi !..... Mais, quelles que soient les apparences, quels que soient les jeux funestes du hasard, pouvez-vous me croire capable d'une telle duplicité, d'une effronterie si monstrueuse !..... et pouvez-vous avoir tant de ménagemens pour une femme si criminelle ? Non, si j'étais ce que vous me supposez, votre plan d'indulgence et de bonté ne serait qu'une faiblesse avilissante. On peut pardonner un égarement expié par le repentir ; mais cette persévérante fourberie ne mériterait que la plus

profonde indignation d'un cœur vertueux. Mais tu ne crois pas, tu ne peux croire que Pauline soit la plus vile des femmes! Des rapports singuliers, un concours inoui de circonstances étonnent, confondent ta raison sans persuader ton cœur. Ce cœur, toujours à moi, désavoue les doutes de ton esprit; une affreuse perplexité te ravit tout ton repos; quand tu me vois, quand tu m'écoutes, tu me crois innocente; tu te reproches alors tes soupçons injurieux, qui renaissent quand tu réfléchis aux apparences réunies qui déposent contre moi. Ainsi tourmenté, déchiré par mille sentimens contraires, affligé tour-à-tour par la défiance et par les remords, tu passes ta vie à m'accuser et à m'absoudre. Il est tems que cet état finisse! Crois-tu souffrir seul? non, puisque tu ne peux me cacher tes souffrances. Parle donc, ton silence et ta dissimulation me tuent..... Cette réserve cruelle ne saurait m'en imposer,

elle ne peut servir qu'à me désespérer. Albert, je t'en conjure à genoux, explique-moi l'énigme du cachet, et songe que je ne me lasserai point de te persécuter à cet égard.

LETTRE XVII.

Réponse du Marquis.

Du moulin de la montagne de Royat, le 29 mai.

Oh ! qui pourrait te résister ! Tu le veux, eh bien ! je vais t'ouvrir ce cœur agité dans lequel tu sais si bien lire, alors même qu'il veut être impénétrable. Pauline !... ô premier et cher objet des plus tendres affections de mon cœur, j'ai plus d'un mystère à te révéler !... Depuis longtems *un secret particulier* me pèse !... Il me semble que je t'en dois l'aveu, en t'apprenant un fait qui paraît t'accuser.... Cependant cette confidence répugne à mes principes ; mais parle, la veux-tu ? je t'obéirai.

Quant à ce cachet, puisque tu l'exiges avec tant de constance, je vais donc t'expliquer la véritable cause du trouble où tu m'as vu.

Peu de jours après mon arrivée à Paris, je fus chez un joaillier pour y faire l'emplette de quelques bijoux pour toi. Je vis dans cette boutique ce même cachet ; j'eus envie de l'acheter : le marchand me dit qu'il ne pouvait le vendre, parce qu'il appartenait *au duc de Rosmond*, qui le lui avait apporté pour y faire remettre deux petits rubis qui s'en étaient détachés. Alors je commandai un cachet exactement semblable, à l'exception de l'empreinte ; car je fis graver sur la pierre ton chiffre et le mien. On fit ce cachet monté de même, mais non absolument pareil à l'autre ; il était au moins une fois plus grand. Je trouvai qu'il ne pouvait pas convenir à une femme, et je le gardai pour moi. Six semaines après, étant dans une grande foule en sortant d'un spectacle, on me vola ma montre,

et je perdis ainsi ce cachet qui s'y trouvait attaché. Mais, l'ayant porté près de deux mois, j'ai conservé une idée si distincte de sa monture et de l'arrangement des pierres, qu'il est impossible que je puisse me tromper sur le cachet qui lui servit de modèle, et qui d'ailleurs portait cette même empreinte, qui est en effet le chiffre du duc de Rosmond.

Voilà l'entière vérité; tu peux maintenant concevoir l'impression que dut me faire dans le premier moment cet incident singulier ajouté à tant d'autres aussi étranges !.... Crois-moi, chère Pauline, on ne peut être plus ingénieux que je le suis à chercher tout ce qui peut simplifier ces fâcheux effets du hasard. Il me paraît hors de doute que le duc de Rosmond est père de Léocadie; la ressemblance parfaite et l'envoi du cachet sont des preuves positives et certaines. Mais quelle est la mère de cette enfant? ce n'est pas une *Parisienne*.... J'ai bien calculé le tems et les époques. Au moment

de la séduction dont Léocadie est le fruit, le duc était caché dans les environs d'*Erneville*!.... Cependant on ne saurait calculer avec précision le tems d'une grossesse, parce que le terme en peut être avancé par quelque accident. Le duc, en quittant ces environs, se rendit à Autun. J'ai pensé qu'il serait possible que la mère de Léocadie fût dans cette ville. Mais aucune des femmes qu'on a données au duc n'a été à Paris, et n'a voyagé!.. Croira-t-on qu'une femme de Paris soit venue à cette époque en Bourgogne, et qu'elle ait vu le duc en secret? Cette supposition n'est guère vraisemblable; le duc est si fat, si indiscret, qu'il s'en serait vanté: d'ailleurs il est presqu'impossible qu'une dame de Paris puisse être *incognito* dans une petite ville de province. Enfin le duc logeait à Autun chez M. de*** ; tous les yeux étaient ouverts sur lui, toutes ses démarches étaient connues. Imaginerons-nous que la mère de l'enfant n'était qu'une

fille du peuple de la ville d'Autun, que son obscurité déroba à tous les regards ? On aurait encore su cette intrigue subalterne ; mais, en supposant qu'on l'eût ignorée, le duc aurait-il attaché tant d'importance à l'éducation et à l'existence d'une enfant née d'une telle personne ? Comment expliquer encore la subornation de le Maire et sa disparition ? Il m'était attaché ; il aura fallu bien de l'argent pour le corrompre !... Jacinthe était sa maîtresse et lui écrivait sans cesse... Ce fut après avoir reçu une lettre de Jacinthe, qu'il me demanda la permission de rester à Paris !... Comment expliquer tout cela ? Jacinthe a été séduite aussi ; elle a reçu de l'argent, d'autres encore en ont reçu... Tout ceci, sans compter la dépense considérable faite pour Léocadie, a dû coûter énormément. On assure que le duc, quoique très-fastueux, est naturellement avare et qu'il est fort dérangé ; il faut donc qu'il ait eu des motifs bien puissans pour prodiguer

tant d'argent et pour combiner des intrigues si compliquées.... Et pourquoi tant de soins, tant de peines, tant de dépenses ? pour que sa fille soit élevée dans le château d'Erneville, et pour se priver d'elle à jamais ! . . .

Il m'est venu à ce sujet une pensée bisarre ; je me suis dit que, par fatuité et par ressentiment, le duc avait chargé Pauline de son enfant, afin qu'on l'en crût la mère et afin de se venger de ses rigueurs. Mais, de bonne foi, peut-on s'arrêter à une idée si extravagante ? Je ne crois pas qu'il ait attaché sa gloire d'homme à bonnes fortunes à l'opinion des habitans d'Autun et de Luzi ; il lui faut un plus grand théâtre, et d'ailleurs la seule fatuité pourrait-elle inspirer de telles combinaisons et un plan si suivi?... Je te l'avoue, dans ce dédale dont je ne puis sortir, las de chercher vainement le fil qui peut m'en tirer, je suis tenté quelquefois d'admettre la seule supposition qui puisse tout expliquer ; mais, alors même, je ne

t'accuse point d'une fourberie *persévérante*. Ces envois anonymes, je les crois faits sans ta participation, sans ton consentement et même contre ta volonté : quels moyens aurais-tu de les empêcher ?... Je crois que ton desir eût été de rompre tout commerce, même indirect, avec un séducteur, mais que c'est lui qui s'obstine à conserver avec toi cette espèce de lien, cette correspondance forcée.... Voilà ce que je pense, quand ma raison succombe à l'illusion de tant de preuves apparentes....

Je te proteste que, dans mes plus grands accès de défiance, je n'ai jamais éprouvé un instant de colère contre toi ; on ne peut connaître la pureté naturelle de ton ame, et te soupçonner d'une faiblesse sans te plaindre : dans cette supposition, tu me paraîs si malheureuse, je trouve ta faute si bien expiée, que je ne puis que m'attendrir. Mais, grand Dieu, qu'il m'a fallu d'empire sur moi-même, pour réprimer mon trop

juste ressentiment contre l'auteur abhorré de nos peines !... combien de fois j'ai été tenté de l'aller chercher, pour lui percer le sein !.... Rassure-toi, je ne pourrais me venger sans te déshonorer, sans confirmer moi-même et pour toujours les calomnies qui te noircissent. Ah! sois tranquille : la haine pourrait-elle l'emporter dans mon cœur sur ma tendresse pour toi ? . . . Enfin, pour achever de t'ouvrir mon ame, je dois te faire encore un étrange aveu....

Le croiras-tu, Pauline ! le doute, la défiance et la jalousie ont donné à mes sentimens pour toi tous les caractères de la passion : je ne t'aime pas mieux, mais je t'aime avec plus de violence, je te vois tour-à-tour sous tant de formes différentes ! . . . tantôt victime d'une passion malheureuse, que le devoir réprouve et que combattent les remords ; intéressante par tes regrets, piquante par la réunion d'un caractère timide et plein de candeur, avec une conduite auda-

cieuse et les artifices les plus ingénieux ; et tantôt sous ta véritable forme, sous les traits célestes d'un ange d'innocence et de pureté ; alors tu me paraîs aussi sublime que touchante, je t'adore en gémissant de mes injustices, je me trouve indigne de toi, je sens que je mérite ta haine, et sur-tout ton mépris ; je n'attribue qu'à ta vertu les témoignages de ton affection, et je tombe dans le désespoir. Connais toutes les bisarreries dont je suis capable ! Dans tous les momens je donnerais ma vie pour acquérir la certitude complète de ton innocence, et cependant je suis moins profondément malheureux quand je te crois coupable !... Alors du moins je puis me flatter de te paraître indulgent et généreux ; il me semble que j'acquiers de nouveaux droits sur ton cœur..... Ah ! sois-en sûre, l'orgueil n'entre pour rien dans cette espèce de jouissance. Etre aimé de toi, voilà mon unique desir. Pouvoir t'admirer sans mesure, pouvoir te

placer

placer dans mon imagination au-dessus de toutes les femmes, de tous les êtres créés ; voilà pour moi la gloire suprême ! . . . Maintenant je ne puis concilier ces deux sentimens ! Je me dis, je me répète sans cesse : Si Pauline eut un moment d'égarement, elle est presque une femme ordinaire ; si elle est innocente, je suis un barbare, un ingrat, j'ai méconnu, j'ai calomnié ce que j'aime ! . . O Pauline ! tu vois avec quelle franchise je te découvre les plus secrets replis de mon cœur ; ah ! si tu pouvais imiter cet exemple ! . . . Dis-moi avec sincérité si du moins tu m'aimes autant qu'avant l'époque de nos malheurs ? . . . Non, je ne puis le croire, tu ne m'estimes plus ! . . . Et cependant tu ne connais pas tous mes torts ! . . . N'importe, j'acheverai, si tu veux, cette pénible confidence ; mon ame agitée, déchirée, ne peut retrouver une ombre de repos qu'en s'épanchant sans réserve dans la tienne. Ah ! si tu m'aimais comme je

t'aime, qu'il t'en coûterait peu de me pardonner ! . . . Mon tourment le plus insupportable est de me persuader souvent que j'ai presque entiérement perdu ta tendresse. Du moins je suis certain de n'être plus le premier objet de ton affection. Maurice, Léocadie et ta mère, voilà les êtres que tu chéris véritablement... Je te l'avoue, je ne suis plus satisfait de ton amitié.... ou pour mieux dire, elle ne me suffit plus ! . . . Insensé que je suis ! je voudrais de l'amour, et tu n'en auras jamais pour moi ! . . . Quoi, Pauline ! nos ames, si intimement unies dès le berceau, ne correspondent plus, ne s'entendent plus ! . . . tu n'éprouveras jamais ce que tu m'inspires ! désormais l'expression de mes vrais sentimens ne pourra que t'étonner, et peut-être te déplaire, tu ne les partages point! ... J'aimerai seul (car l'amitié peut-elle payer l'amour !) j'aimerai seul et sans espérance ! . . . . . Et comment me guérir ! Je ne puis ni ne veux te fuir ;

nous sommes enchaînés l'un à l'autre par des liens que nous ne devons ni rompre, ni même relâcher!.... Oh! que je le regrette, ce sentiment tranquille et pur qui fit si long-tems mon bonheur!.... Cependant ma tendresse pour toi fut toujours plus vive et plus inquiète que la tienne; que dis-je! ah! je t'ai toujours passionnément aimée, et toi, tu n'as jamais eu pour moi que les sentimens d'une sœur!....

Je ne le nierai plus, chère Pauline, j'avais la tête tournée, quand je partis d'Erneville... mais depuis quelques jours je suis plus calme. J'ai quitté la ville de Clermont, je me suis établi dans un moulin situé au bas de la montagne de Royat. Cette profonde solitude, le murmure des eaux, la beauté ravissante des paysages qui m'entourent, tout m'attache à ce séjour, le seul qui me convienne en ce moment. J'ai besoin de me recueillir.... Erneville, toujours si cher à mon cœur, ne m'offre que des sou-

venirs dont le charme est perdu pour moi ; je ne me retrace qu'avec un attendrissement douloureux les jours paisibles de notre enfance et de notre première jeunesse. Quel contraste avec le trouble qui m'agite ! . . J'aurais dû rester *ton frère*. . . . . Ah ! qu'as-tu fait en me confiant ta destinée ? J'ai détruit ton repos et ton bonheur ! . . . .

Je suis tenté de demeurer ici jusqu'à l'automne, il me semble que tu ne dois être tranquille que lorsque je suis absent. Entre Maurice et Léocadie, tes jours s'écouleront toujours doucement..... Dès le point du jour j'erre tristement sur cette montagne, j'y pense à toi, et toujours à toi, je n'ose t'y desirer, je ne t'y appèle point, tu ne m'entends plus, tu ne me répondrais pas ! . . . . .

Je dessine, j'écris, je lis. Tu ne devinerais jamais quel est le livre que je relis dans ce moment : *Les Causes célèbres*, et uniquement pour y relire les histoires de Lebrun et de Langlade,

ces infortunés que tant de fausses apparences firent paraître coupables. J'aime à remettre sous mes yeux ces étonnans jeux du hasard ! . . . .

Et toi, que fais-tu ? . . . . . De la musique, et des romans dans lesquels tu ne dépeins que la piété filiale, l'amour maternel et l'amitié.... Ecris-moi du moins, réponds avec détail à cette étrange lettre que je devrais déchirer, peut-être, au lieu de te l'envoyer. Mais quand j'aurais cette prudence aujourd'hui, je céderais toujours, une autre fois, au desir et au besoin de te parler sans aucun déguisement.....

Adieu, ma Pauline, adieu ; sois indulgente pour ton ami, il est bien à plaindre !

LETTRE XVIII.

Réponse de la Marquise.

Le 2 juin.

AVANT tout je dois te remercier, et ce sera du fond de mon ame. Tu me rends ta confiance, c'est me rendre tout mon bonheur. La confiance est la seule preuve réelle d'une véritable amitié, on ne maîtrise pas toujours son imagination; on peut repousser des idées que le cœur désavoue, et l'on ne saurait les empêcher de naître; mais la franchise et la confiance dépendent uniquement de notre volonté; elles réparent tout, et qui n'en manque point avec son ami, n'a jamais de tort inexcusable.

Je veux, cher Albert, te répondre par ordre. Parlons d'abord du cachet. Cet article de ta lettre m'a fait frissonner !... Grand Dieu ! ce cachet appartenait au duc de Rosmond !... Hélas ! je ne puis que te répéter :

Je suis innocente ! Je ne trouve même pas un seul raisonnement que je puisse opposer aux tiens ; je crois à présent comme toi que le duc de Rosmond est père de cet enfant, et comme toi je ne conçois pas les motifs et le but de toute cette intrigue. Par le *calcul* des tems, je ne conçois pas davantage quelle peut être *la mère* ; le duc, à cette époque, était en effet caché *dans les environs d'Erneville*.... Mais je suis innocente, je te le jure par tout ce qu'il y a de sacré, je suis parfaitement innocente !..... Oh ! qui m'eût dit que je serais forcée d'avoir recours aux sermens pour te persuader que je ne suis point *adultère* ! .... L'infortune peut donc avilir !...

Comme je l'ai dit, on doit à l'amitié une confiance entière, à moins que la confidence ne fût pour celui qui la recevrait un opprobre et un malheur sans remède. La révélation du secret, loin d'être alors une preuve touchante de confiance, ne serait plus qu'une indiscrétion insensée et cruelle.

Ainsi donc, si j'étais coupable, je ne t'en ferais point l'aveu ; je ne te ravirais point cette espèce de doute que te laisserait toujours mon silence à cet égard ; je n'achevrais point de profaner les saints nœuds du mariage, en me déshonorant sans retour à tes yeux ; j'aurais l'espoir que ma faute, douteuse dans ma jeunesse, le deviendrait davantage avec le tems, et que je pourrais un jour recouvrer ton estime. Mais, dans cette odieuse supposition, je te le répète, je ne joindrais point l'effronterie à l'infidélité. Je me contenterais de me taire, j'éluderais tes questions, j'affecterais, pour n'y point répondre, la fierté qui dédaigne de se justifier, et par conséquent je ne te presserais pas de m'ouvrir ton cœur ; je ne solliciterais pas sans cesse des explications. Voilà ce qui doit te prouver mon innocence, si tu réfléchis à mon caractère. Eh ! sans l'espoir de te convaincre par la seule force de la vérité, quel plaisir pourrais-je avoir à m'entendre ac-

cuser d'un crime, à m'imposer continuellement et sans nécessité l'obligation de feindre, de mentir, de composer mon visage et le ton de ma voix !... Tu me crois, dis-tu, quand tu m'écoutes, et surtout quand tu me regardes. Ah ! contente-toi de cette preuve ; l'imposture peut séduire par des raisonnemens préparés avec art, mais la physionomie, le regard, l'expression des traits, l'accent de la voix ne trompent pas ; lorsque toutes ces choses réunies persuadent constamment, c'est la nature même qui parle et qui justifie l'innocence.

Tu penses que Jacinthe a été corrompue par des présens ; cela peut être, et j'exige que tu ailles à Bourbon pour l'interroger. Tu ajoutes : *D'autres encore ont reçu de l'argent.* Qui soupçonnes-tu ? je te prie de m'expliquer cette phrase.

Quant *au secret particulier* qui *te pèse*, je ne veux point le savoir. S'il est offensant pour moi, tu dois à ta femme le respect de taire ce qu'elle

ne pourrait entendre avec dignité ; s'il m'est étranger, il intéresse sans doute d'autres personnes, et la probité te défend de me le révéler : il me suffit que tu m'aies dit tout ce que tu pouvais me confier, tu m'affligerais mortellement en employant avec moi les détours et le mensonge. On peut allier la franchise avec la discrétion ; cache-moi ce que je dois ignorer, mais ne me trompe pas.

Que répondrai-je à l'article de ta lettre où tu me déclares que depuis l'époque de nos dissentions, tes sentimens pour moi ont pris *tous les caractères de la passion* ?... Oh! combien tu me fais mépriser l'amour, puisqu'il peut naître du mépris !... Quoi ! depuis que tu doutes de moi, tu m'aimes avec *plus de violence* ? quand tu me soupçonnes d'être la femme la plus audacieuse et la plus hypocrite, tu me trouves plus *piquante !* voilà ce qui t'inspire de la *passion* ! Ah ! tu as raison de regretter ton ancien sentiment : il était digne

de toi... Il m'honorait, il faisait ma félicité, et celui que tu me dépeins ne peut être inspiré que par une courtisane : aussi n'est-il fondé que sur ton erreur..... Je le vois, ce que les hommes appellent *amour* n'est qu'un égarement de l'imagination.... En effet, l'amour légitime mutuel et parfaitement heureux n'a jamais été durable ; il faut à ce sentiment ou des contrariétés et des obstacles, ou le charme du mystère, ou l'attrait honteux de la licence et du vice.

O mon frère, ô mon ami, redeviens Albert pour ta Pauline qui n'a point changé!.... Nous avons devant nous un long avenir, il est entre tes mains, toi seul en es l'arbitre ; tu es sur la terre *ma providence visible* (1); je ne puis que former des vœux, et toi tu disposes de notre sort, qui ne dépend que de tes sentimens. Erneville ne te cause plus qu'un

(1) Expression de Massillon appliquée aux grands pour le peuple.

attendrissement douloureux ! . . . . . Hélas ! depuis trois ans et demi, je n'ai que trop éprouvé moi-même ces pénibles sensations ! Mais rends-moi ton estime, et ces lieux chéris reprendront pour nous tous leurs charmes.

Reviens, mon ami, quitte cette montagne, cette grotte et ces rochers; quitte une solitude où ton imagination s'égare et s'exalte ! L'absence m'a déjà tant coûté ! . . . Ah ! si tu ne m'avais jamais quittée, que nous serions heureux ! Reviens, ou permets-moi de t'aller chercher : *je t'entendrai* toujours quand tu m'appelleras.

LETTRE XIX.

Réponse du marquis.

De la montagne de Royat,
le 8 juin.

Il est vrai, chère Pauline, rien n'aurait troublé notre bonheur, si moins imprudent et moins insensé, je n'eusse pas prolongé mon séjour dans ces lieux dangereux où l'imagination s'enflamme, où les principes s'altèrent, où l'exemple familiarise avec le vice! . . . Mon cœur n'a pu s'y corrompre, puisqu'il fut toujours à toi; mais combien mon caractère et mes goûts ont changé! . . .

Tu te refuses à la confidence que je consentais à te faire: je t'admire, ma Pauline! . . . que j'aime ton esprit qui ne te sert qu'à embellir et qu'à fortifier la raison! . . . . Je me tairai, mais je te dois un aveu. C'est que je fus absolument forcé de faire

un voyage secret à Paris dans le tems où j'allai à Vichi ; je te confesse même que je ne fus à Vichi que pour te cacher cette démarche. Pardonne-moi, Pauline, je me suis si vivement reproché depuis ce mensonge et cette dissimulation ! . . .

Tout ce que tu dis sur l'amour est bien sévère ; je ne te répondrai qu'une seule chose : c'est que l'amour n'exclut point l'amitié ; j'ai de plus un sentiment que tu n'éprouves pas. Du moins n'en parle pas, Pauline, puisque tu ne le connais point.

Tu me rappèles, et je vais partir ; je serai à Erneville deux ou trois jours après ma lettre.

Adieu, mon amie, ne parlons plus du passé, et sois certaine que le desir dominant, ou pour mieux dire, le seul desir de mon cœur, est de te voir heureuse.

P. S. Je n'irai point à Bourbon pour interroger Jacinthe. Quant à ce que j'ai dit que d'autres encore avaient reçu de l'argent, c'est une conjecture

vague. Mais ne songeons plus qu'au présent et à l'avenir. Nos explications ont été franches et entières ; n'y revenons plus.

LETTRE XX.

De la marquise à la baronne de Vordac.

Le 1er. juillet.

ALBERT est arrivé hier soir ; je l'ai trouvé maigri. Il a souffert sur cette montagne ! . . . il est plus que jamais bon, sensible et généreux. Il a dans le regard je ne sais quoi de triste et de touchant qui me pénètre ! . . . Il a également caressé Maurice et Léocadie ; cette petite l'aime extrêmement, et en même tems elle le craint beaucoup : je ne sais pas pourquoi, car il ne l'a jamais grondée.

Croirez-vous que je ne puis voir sans une sorte de peine cette enfant dans ses bras ! J'imagine toujours qu'au fond de l'ame les caresses de

ce pauvre petit ange ne lui sont pas agréables ! Il a une si étrange façon de la regarder, sur-tout lorsqu'il croit que je ne l'examine pas ! . . . Quand nous sommes seuls et qu'elle est sur ses genoux, un mal-aise invincible, mêlé de je ne sais quel attendrissement pénible, excite en moi mille mouvemens confus de reconnaissance, de tristesse, de tendresse et de pitié ; et quand nous sommes avec du monde je me sens embarrassée. Je puis facilement pour moi dédaigner l'opinion des autres, quand elle est injuste ; mais comment la braver pour Albert ! Dans le tems du plus grand déchaînement contre moi, je trouvais un plaisir particulier à dire toujours *ma fille*, en parlant de Léocadie devant les calomniateurs ; et lorsque devant ces mêmes personnes elle appèle Albert *papa*, j'éprouve un sentiment indéfinissable qui ressemble à la honte et au remords ! . . . Oh ! qui pourrait expliquer tout ce qui se passe dans un cœur véritablement sensible et dé-

licat ! . . . . Il est bien aisé de connaître les hommes en général ; il ne faut pour cela qu'avoir combiné tous les résultats de la vanité, de la frivolité et de l'intérêt personnel. Alors on a l'explication de toutes leurs actions, de tous leurs égaremens ; mais les ames privilégiées, ces ames généreuses et profondément sensibles, on ne saurait les *étudier* ; il est impossible de prévoir leurs mouvemens, variés à l'infini, et souvent même d'en comprendre les causes.

J'avais le projet, pour me défaire du fatal cachet, d'en faire présent à M. Remi ; car le chiffre se trouve être le sien, et celui de M. du Resnel et de *mademoiselle du Rocher*. Mais Albert ne le veut absolument pas. Il dit que je n'ai pas le droit de disposer de ce cachet, qui appartient à Léocadie et qui doit lui être précieux. Il exige même positivement qu'elle le porte, *quand elle est parée*.

Dans le premier mouvement d'une vive douleur, je vous confiai l'année

passée, chère amie, qu'Albert avait fait un voyage secret à Paris, et maintenant je dois vous dire, pour sa justification, qu'ignorant entiérement que j'eusse découvert ce mystère, il a eu la bonne foi de m'en instruire. Cette preuve de candeur, de tendresse et de confiance m'a touchée au-delà de toute expression. Pour lui laisser à ses propres yeux tout le mérite de cette confidence, je n'ai pas voulu qu'il sût qu'il ne m'apprenait rien de nouveau, d'autant plus qu'il ne verrait peut-être que de l'insouciance dans la délicatesse qui m'a fait me taire à cet égard. Hélas ! il ne compte plus sur mes sentimens comme autrefois ! . . . . La France dont je paie la discrétion par une petite pension, a parfaitement gardé ce secret, et ne le révélera sûrement jamais.

Simon, qui ne veut pas partir à la nuit, me presse de rendre ma réponse.

Adieu donc, mon aimable amie. Nous irons lundi dîner à Gilly, et si

le baron a toujours la goutte, et que par conséquent vous ne puissiez pas le quitter, nous irons coucher chez vous, et nous ne reviendrons ici que mardi au soir.

LETTRE XXI.

De madame d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 3 septembre.

Il y eut hier un grand bal champêtre à Erneville. La maîtresse de la maison n'y dansa point, parce qu'elle est grosse de trois mois. Pour *cette fois* elle a déclaré sa grossesse. Elle était habillée en paysanne *auvergnate*, ce qui fit dire bien des fadeurs; mais cet habillement est ridicule, et ne lui sied pas du tout.

Avant le dîner, nous eûmes une scène étonnante qui est encore une énigme pour moi. Nous étions tous dans le salon, la grande compagnie ordinaire; M. du Resnel, le baron,

la baronne, M.me de Regnard et plusieurs étrangers, deux buveurs d'eau de Bourbon-Lancy, et trois personnes de Moulins. L'heure du dîner était passée, et suivant la coutume, *madame la marquise* se faisait attendre; enfin la porte s'ouvre, et on la voit paraître tenant d'une main Maurice, et de l'autre *la petite fille*, ce groupe disposé de manière *à faire tableau*, comme vous l'avez fort bien observé. La petite fille était excessivement parée, elle avait tous les joyaux *anonymes*, entr'autres une charmante petite montre que je ne connaissais pas. M. du Resnel, pour *faire sa cour*, s'est avancé vers elle, et l'a prise dans ses bras. J'étais à côté de lui, je me suis mise à regarder la montre nouvelle et un cachet superbe qui tient à une chaîne émaillée. J'ai fait remarquer ce cachet à M. du Resnel qui, en l'appercevant, a fait de premier mouvement une grande exclamation qui a fixé sur nous l'attention générale. M. du Resnel en complète dis-

traction, ne voyant que le cachet, le tenait et l'examinait de l'air du monde le plus attentif et le plus étonné. J'ai très-bien remarqué que pendant ce tems Pauline a pâli, et que le *grand Albert* s'est troublé..... Pauline a rappelé Léocadie. Dans ce moment on est venu dire que le dîner était servi. M. du Resnel n'a ni mangé, ni parlé ; et tout de suite, en sortant de table, il a emmené les deux époux dans un cabinet, dans lequel ils sont restés enfermés tous les trois plus de de deux heures. Ensuite ils sont revenus dans le salon avec des mines très-pensives, mais assez satisfaites. Tout le reste du jour il y a eu beaucoup de chuchotages ; d'ailleurs je n'ai rien pu découvrir. Eh bien, mon chevalier, vous qui avez tant de pénétration, devinez-vous ce dessous de cartes?

J'ai à vous conter une scène d'un tout autre genre, et qui sûrement vous divertira : jeudi dernier mon beau-frère et sa femme vinrent chez mon oncle ; ils y couchèrent et amenèrent

la du Rocher. Nous avions aussi M. du Resnel et *le benêt secrétaire* Remi. Je m'amusai à loger ce dernier et la du Rocher dans les petites chambres du second, qui ont une porte de communication cachée par un pan de tapisserie, ce dont je fis adroitement instruire l'amoureux Remi. Je me gardai bien de confier cette espiéglerie à *l'austère Pauline* et au *moraliste Albert*, mais je la contai à la petite Verrier qui était chez nous. Quand tout le monde fut couché, nous montâmes tout doucement dans le corridor pour écouter aux portes. J'avais fait un trou à celle de Remi, de sorte que nous pouvions très-bien voir tout ce qu'il faisait dans sa chambre. Il écrivait, et puis il se promenait avec agitation, et de tems en tems il allait coller son oreille contre la porte de communication. Cela nous amusait tellement que nous restâmes là plus d'une heure et demie. Enfin tout d'un coup nous sentîmes une odeur très-forte de fumée et de brûlé, et nous

vîmes à travers les fentes de la porte de la du Rocher une clarté extraordinaire dans la chambre. J'avais sur moi mon passe-partout, je le mis dans la serrure, j'ouvris la porte, et nous voilà dans la chambre. Imaginez quel coup de théâtre ! Précisément au moment où nous entrions, l'amoureux Remi ouvrait de son côté la porte de communication, et nous nous trouvons face à face !..... Mais un autre spectacle inattendu fixa toute notre attention : la du Rocher s'étant endormie en lisant dans son lit *les Galanteries grenadines* (1), n'avait pas éteint sa lumière, le feu avait pris à ses rideaux qui étaient tout en flammes..... Remi s'élance vers le lit, et arrache avec intrépidité les deux seuls lambeaux d'indienne qui restassent suspendus sur la tête de sa belle. Comme il y avait encore sur la couverture du lit des flammèches qui brûlaient, la petite Verrier prend une

(1) Roman de madame de Villedieu.

cuvette pleine d'une eau rouge (formée par du savon rosat pour les mains) et la jette sur le lit ; moi je me saisis d'un pot à l'eau que je verse aussi sur les draps, et à mon grand étonnement je m'apperçois que cette eau est encore *un cosmétique* ; c'étaient des œufs battus dans du lait. Tout ceci se fit en un clin-d'œil. La du Rocher ne se réveilla qu'à la dernière aspersion. Le feu éteint et notre frayeur dissipée, nous ne nous occupâmes plus que de l'héroïne de cette scène romanesque ; mais nous cherchions en vain ce visage blafard et luisant, qui complètement épuisé depuis vingt-cinq ans toutes les recettes de beauté. Nous ne voyons dans ce lit qu'une figure informe, épouvantable ; la belle avait sur le front un bandeau enduit de cire et d'huile, préservatif de rides ; deux petites rouelles de veau cru couvraient ses joues, et ses bras et ses mains étaient cachés dans ce qu'on appèle *des gants gras*. Ajoutez à cela l'eau rouge et l'omelette que

nous

nous avions répandues sur ses draps, et imaginez, si vous pouvez, ce qu'un *amant* dut éprouver à cet aspect ! La confusion de la pauvre créature fut inexprimable ; le passionné Remi recula d'effroi, et s'enfuit précipitamment : je ne crois pas qu'il y revienne. Il nous jura le lendemain qu'il n'était entré dans la chambre que parce qu'il avait senti la fumée : il faut le croire.

Adieu, mon cher chevalier. J'ignore où cette lettre vous trouvera, car je ne sais si vous êtes à Autun, ou à Dijon, ou à Moulins. Ne vous lasserez-vous point enfin d'une vie si errante ! Eh quoi donc ! ne vous *fixerez-vous* jamais ?

LETTRE XXII.

De la Marquise à la Comtesse.

D'Erneville, le 9 septembre.

Eh bien, ma chère maman, ce fatal cachet a produit encore une nouvelle aventure !...., M. du Resnel,

en le voyant, l'a reconnu pour un cachet qu'il fit faire il y a treize ou quatorze ans, et qu'il donna à sa femme, dont le nom de baptême est *Reine* ; et voilà pourquoi le chiffre est composé de deux *R*. Il est bien prouvé que M. du Resnel fit faire ce cachet, car il nous apprit ce que nous n'avions pas apperçu, c'est que ce cachet s'ouvre. M. du Resnel nous en montra le secret, nous l'ouvrîmes, et nous y trouvâmes une petite mèche de cheveux d'un beau noir foncé (le duc de Rosmond est extrêmement blond.) Cette découverte fit naître sur-le-champ dans l'esprit de M. du Resnel la pensée que madame du Resnel est la mère de Léocadie. Cette idée lui parut si lumineuse, qu'il nous en fit part au moment même. Lorsque nous lui apprîmes que ce cachet avait passé entre les mains du duc de Rosmond, il prétendit que ce dernier l'avait rendu à madame du Resnel, afin qu'elle l'envoyât à sa fille ; que les cheveux

noirs renfermés dans le cachet et qu'il reconnaissait pour être ceux de madame du Resnel, prouvaient que le cachet lui avait été remis, parce qu'il n'était pas vraisemblable que le duc eût gardé si précieusement les cheveux d'une personne qu'il n'aimait plus depuis long-tems. Nous objectâmes à ces conjectures la brouillerie connue du duc et de madame du Resnel avant la naissance de Léocadie, et le voyage du duc en Bourgogne, tandis que madame du Resnel était à Paris. M. du Resnel répondit que Léocadie pouvait être le fruit d'un raccommodement passager; que madame du Resnel, qui n'avait jamais cessé d'aimer le duc, avait fort bien pu faire un voyage secret en Bourgogne, ce qui était d'autant vraisemblable, que le duc à son retour à Paris s'était empressé d'aller chez elle et de lui rendre des soins très-marqués; qu'à cette époque madame du Resnel se disant malade, avait gardé sa cham-

bre pendant près d'un an, ce qui avait fait dire assez généralement que cette prétendue maladie n'était qu'un artifice pour cacher une grossesse. En effet, M. du Resnel nous a montré des lettres du vicomte de St. Méran, écrites dans ce tems, et dans lesquelles se trouvent tous ces détails: de sorte que rien n'est plus vraisemblable. Albert est persuadé que M. du Resnel a parfaitement deviné. Si nous ne nous trompons point, quelle joie ceci vous causera, chère maman! Mais je n'ose encore me livrer entièrement à cette espérance! Cependant, dans cette supposition même, bien des choses troubleront mon bonheur. Je vous avoue que j'aurais desiré à ma Léocadie une autre mère; je me représentais la sienne sous des traits si touchans! Je suis effrayée quand je pense que cette innocente créature doit la vie au duc *de Rosmond* et à madame *du Resnel*!.... D'ailleurs, cette femme si capricieuse, si effrontée,

pourra bien me reprendre un jour son enfant!.. Avec quelle douleur je m'en séparerais, et pour la remettre en de telles mains!..... cette idée me désole.

M. du Resnel écrira à madame du Resnel, qu'il est certain que Léocadie est sa fille, qu'il lui en demande l'aveu, et que si elle le lui déclare, il assurera douze mille livres de rente à cette enfant. Comme madame du Resnel n'a aucune fortune personnelle, et que le duc de Rosmond ne fera sûrement rien de semblable, il n'est pas douteux que si madame du Resnel est mère de ma Léocadie, elle n'hésitera pas pour l'intérêt de son enfant à en convenir, d'autant mieux que sa *pudeur* ne doit pas lui rendre cet aveu fort pénible. D'ailleurs, comme vous l'imaginez bien, nous ne déclarerons jamais publiquement ce mystère. Madame du Resnel porte le nom de notre généreux ami, ainsi nous serions inexcusables, si nous avions assez

peu de délicatesse pour divulguer sa honte.

Adieu, ma mère, mon agitation est inexprimable. Aussitôt que nous aurons une réponse, je vous le manderai, et si nos conjectures sont fondées, si nous recevons l'aveu desiré, je vous enverrai un courier.

LETTRE XXIII.

De M. du Resnel au vicomte de St. Méran.

De Gilly, le 12 septembre.

Il s'agit, mon ami, de me rendre le plus grand de tous les services. Je vous envoie la lettre que j'écris à madame du Resnel, lisez-la, elle vous expliquera tout. Je crois véritablement que la petite Léocadie est fille du duc de Rosmond et de madame du Resnel. Je vous prie d'aller vous-même chez cette dernière, de lui porter ma lettre, de la lui lire, et dans le cas où elle s'obstinerait à

nier, de lui promettre de ma part *mille louis* argent comptant pour l'aveu que je sollicite. Cette promesse doit rester à jamais secrète entre nous ; vous sentez toutes les raisons qui peuvent me le faire desirer..... Je voudrais bien que ce moyen ne fût pas nécessaire, non pour épargner *mille louis*, mais pour ma propre satisfaction intérieure ! . . . .

Madame du Resnel est si fausse et si menteuse, qu'elle commencera sûrement par nier. Ne vous rebutez point, mon cher vicomte ; songez que je vous confie l'intérêt le plus cher. . . . Oh ! quel serait mon bonheur, si je voyais la plus parfaite de toutes les femmes complétement justifiée ! . . .

Adieu, mon ami ; je compte sur votre zèle, sur votre activité et sur une prompte réponse.

Si *mille louis* ne suffisaient pas, promettez tout ce qu'il faudra pour la décider à dire la vérité. Brûlez cette lettre.

LETTRE XXIV.

Réponse du Vicomte.

Paris, 14 novembre.

Je n'ai reçu votre lettre qu'avant-hier, jour où je suis revenu de Normandie. On a oublié de faire partir cette lettre que j'ai heureusement trouvée sur ma cheminée. J'ai déjà envoyé chez madame du Resnel ; elle n'est point à Paris. Elle est dans une maison de campagne aux environs de Senlis, mais on l'attend tous les jours, ce qui m'empêche de l'aller chercher ; je la verrai sûrement cette semaine. Je ne vous écris ce billet que pour vous tranquilliser sur votre commission.

Adieu, mon ami, vous aurez bientôt de mes nouvelles.

LETTRE XXV.

Du même au même.

De Paris, 19 novembr.

Après avoir inutilement attendu madame du Resnel pendant huit jours, j'ai pris le parti d'aller à Senlis ; mais jugez de mon humeur quand j'ai appris là, que madame du Resnel depuis quatre jours était partie pour Lyon, où elle passera tout l'hiver. Je suis revenu à Paris ; j'ai demandé et obtenu un congé, et je pars après-demain pour Lyon. Prenez donc patience, mon ami. J'espère pouvoir vous envoyer la semaine prochaine une réponse définitive.

LETTRE XXVI.

Du même au même.

De Lyon, le 12 décembre.

Je vous envoie, mon ami, dans ce même paquet une lettre faite pour être *montrée à vos amis*; celle-ci est pour vous *seul*. Je compte en retournant à Paris aller vous voir, et passer deux jours avec vous; mais pour finir entièrement votre affaire, je resterai encore ici trois semaines, et comme j'imagine que vous serez curieux de savoir les *vrais* détails, je ne veux pas vous les faire attendre.

Quand j'arrivai ici, madame du Resnel était à Alix, chapitre de chanoinesses, où son *conducteur* l'a menée. Ce conducteur est un nommé M. de Bel***, un Dijonnois, parent du chevalier de Celtas, et qui ayant fait quelques voyages à Paris, y a connu madame du Resnel dont il est

l'amant actuel. Ce M. de Bel*** a une sœur chanoinesse à Alix, chez laquelle madame du Resnel a passé quinze jours.

Je n'ai pu obtenir mon audience que le surlendemain de son établissement ici. Je lui donnai votre lettre, elle montra la plus grande surprise en la lisant, et nia formellement le fait. Je la retournai de toutes les manières; elle persista, et même avec aigreur et moquerie.... Alors il fallut bien parler des *mille louis*; elle se radoucit visiblement, et tomba dans la rêverie. Je continuais toujours à la presser; elle me répondit que cette affaire demandait une mûre réflexion; je pressentis qu'elle voulait consulter, et je pris sur moi de lui dire que vous exigiez un secret absolu; qu'en conséquence vous ne donneriez d'abord que cinq cents louis, avec promesse de payer les cinq cents autres au bout de dix-huit mois, si elle se conduisait avec une parfaite discrétion. Ses affaires sont dans le plus

grand désordre : elle n'a quitté Paris qu'à cause de ses dettes, ainsi j'étais bien sûr qu'elle accepterait la proposition, même de cette manière..

Il me fut impossible cependant d'obtenir ce jour-là une réponse. Mais trois jours après elle m'avoua positivement que Léocadie est sa fille, et que le duc de Rosmond est le père de cette enfant. Elle m'a dit même des choses que je ne demandais pas; elle m'a conté qu'elle avait fait le voyage de Bourgogne déguisée en homme, et plusieurs autres particularités. Je vous avoue qu'à ma première entrevue j'étais persuadé qu'elle ne ferait que par *complaisance* la déclaration desirée, et maintenant je crois de bonne foi qu'elle est en effet la mère de cette enfant.

Cette femme que j'ai vue si brillante et de si bon air, n'est plus reconnaissable; sa figure est tout-à-fait détruite, et le blanc qu'elle met ne la répare pas. Le voyage de Nice a un peu rétabli sa santé, mais elle est tou-

jours d'une maigreur effrayante. Depuis deux ans sur-tout elle est tombée dans un étrange avilissement ; elle s'est livrée à la mauvaise compagnie, et l'on croirait à ses manières qu'elle y a toujours vécu. Rien ne *rouille* promptement comme le vice, lorsqu'on s'y abandonne sans réserve.

Je vous envoie le brouillon de *sa déclaration par écrit*. Voyez s'il vous convient, et faites-y les changemens que vous jugerez nécessaires. Ecrivez à M. D***, banquier, place Bellecour, de me payer les cinq cents louis.

Adieu, mon ami. Je sens et je partage la joie que vous causera cette lettre.

LETTRE XXVII.

Du marquis d'Erneville à la Comtesse.

Le 22 décembre.

PAULINE est innocente !... elle est justifiée, complètement justifiée !.... Pauline est un ange, un être véritablement céleste ! .... Et moi, que suis-je, grand Dieu !... un monstre d'injustice et d'ingratitude !... Mme. du Resnel est mère de Léocadie. Je vous envoie une copie de sa déclaration, et la lettre même du vicomte de St. Méran à notre excellent ami. Vous y verrez que cette aventurière qui nous a causé tant de peines, se déguisa en homme, et sous cet habit passa douze jours avec le *duc caché dans un village aux environs d'Erneville*. C'était à Malta. Je vous avoue que mon inquiétude qui m'a fait faire tant de perquisitions secrètes, m'a conduit aussi à *Malta*. J'ai su là que

le duc y fut tout seul pendant deux jours, et qu'ensuite un jeune jockey d'une figure charmante y vint et y resta *douze jours* avec lui ; on ajoute que tout le monde fut persuadé que ce joli jockey était une femme déguisée. Voilà ce qui me fut dit dans le tems, et cela se rapporte bien parfaitement avec les aveux de Mme. du Resnel.

Quand je me rappelle à présent les lettres de Pauline à Mme. de Vordac écrites en ce même tems, et que j'ai toutes lues, et quand je songe à son caractère, je ne conçois plus que j'aie pu la soupçonner. Toutes ces circonstances qui me semblaient si frappantes, ne me paraissent plus que des puérilités.... Cependant bien des choses qui ont contribué à m'abuser ne vous sont pas connues, il y en a même encore quelques-unes que je ne puis comprendre ; mais que m'importe? Tout l'essentiel est éclairci et parfaitement expliqué.

Ah, ma mère! je n'étais pas digne du trésor que vous m'avez confié !...

ma vie ne saurait être assez longue pour réparer mes torts.... J'ose pourtant vous l'assurer, je n'ai jamais cru positivement pendant douze heures de suite qu'elle fût coupable... Mais je ne veux point chercher à m'excuser ; ah ! pénétré du repentir le plus amer, j'éprouve un sentiment bien opposé !... Vous ne savez pas à quel point je suis criminel..., et quand Pauline est justifiée, je sens plus que jamais le besoin de vous ouvrir mon cœur.... Elle a repoussé cette confidence, mais je vous la dois ; puisse-t-elle être à vos yeux l'expiation d'un égarement inexcusable !... Ce détail demande presque un volume ; il me faut du tems pour l'écrire, mais vous l'aurez sous trois semaines.

Je ne veux pas retarder le courier que je vous envoie. Adieu, ma respectable et généreuse amie ; ô combien j'ai besoin de votre indulgence maternelle !...

LETTRE XXVIII.

Réponse de la Comtesse.

De Dijon, le 25 décembre.

Oh! quel bonheur de la voir justifiée à vos yeux !... Intéressante et chère enfant, avec quelle douceur et quelle dignité elle a supporté le poids affreux de la calomnie ! avec quelle patience et quelle sensibilité elle a souffert vos préventions !.... quels dédommagemens vous devez !.... Mais elle trouvera dans votre ame reconnaissante et généreuse tout ce que ma tendresse pour elle et pour vous peut desirer.

Cher Albert, vous avez à vous reprocher un égarement secret !.... Je serai moins surprise que vous ne le pensez. Je n'ai pas la candeur de Pauline, et ce voyage de Paris si prolongé m'a donné plus d'un soupçon inquiétant. Mais vous vous re-

pentez, et vous aimez Pauline ; tout est expié. C'est tout ce que les femmes ont droit d'attendre et d'exiger de l'amant ou du mari le plus parfait. Ah! que nous sommes insensées quand nous aimons passionnément, puisqu'il est impossible que nous puissions obtenir un retour sincère ! . . . Entre nous, en amour nulle réciprocité. Combien peu d'hommes peuvent être comparés à Albert, et cependant Albert fut infidèle au bout de dix-huit mois de mariage ! . . .

Je vous blâmerai, mon Albert, je ne vous concevrai pas en songeant à ma Pauline ; mais je vous excuserai. Non, je ne me repens point de vous avoir donné ma fille. Je vous aimais autant qu'elle ; vous étiez mon fils, et vous l'auriez toujours été, quand vous n'auriez pas reçu sa main. Savez-vous ce qui m'a décidée à vous choisir pour son mari ? Ce ne fut point l'espoir que vous ne manqueriez jamais aux principes que je vous ai donnés ; ce fut la certitude que

vous mettriez tous vos soins à conserver ceux de Pauline. Il y a longtems que j'ai remarqué qu'en général les égaremens des femmes ne doivent être attribués qu'à l'inconséquence de leurs maris.

L'homme qui épouse une jeune personne, parce qu'elle a été parfaitement bien élevée, qu'elle a des talens, des principes, des vertus, devrait desirer de lui conserver ces fruits précieux d'une bonne éducation; et c'est ce qu'on ne voit jamais. La première chose que fait un mari, sur-tout s'il est jeune et amoureux, c'est d'engager sa femme à négliger toute occupation sérieuse et utile, et de tourner presque en ridicule les conseils et les principes qu'elle a reçus de ses parens. Il ne songe pas que la morale qui peut suffire à la réputation d'un homme, serait excessivement relâchée pour une femme, et l'on croirait que son projet est de corrompre la sienne, si l'on jugeait ses intentions par ses discours et par sa conduite.

Voilà ce qu'il est, tant qu'il aime ; c'est-à-dire, six mois ou un an; et après avoir ainsi ébranlé les principes d'une jeune personne sur laquelle l'amour lui donnait tant d'ascendant, il la néglige; il devient, s'il le peut, *homme à bonnes fortunes*, ou se ruine avec des courtisanes. Que peut-il résulter de tout cela? Hélas! ce que nous voyons si fréquemment!....

J'étais sûre, cher Albert, que vous ne détruiriez point mon ouvrage, que vous ne rendriez point votre femme *athée* ou *déiste*, que vous l'engageriez à cultiver son esprit, que vous ne lui laisseriez pas lire de mauvais livres, que vous ne m'ôteriez pas sa confiance, et que vous la confirmeriez dans toutes les opinions morales qu'elle tient de moi. J'étais sûre, enfin, que vous ne souffririez jamais qu'elle formât des liaisons dangereuses, et que vous auriez, à cet égard, autant de délicatesse et de sévérité que j'en pourrais avoir moi-même.

Je n'ai donc rien à vous reprocher, comme votre belle-mère ; au contraire, je vous dois la plus tendre reconnaissance. Comme votre mère, je recevrai avec indulgence et sensibilité les aveux que je ne devrai qu'à votre amitié. Rassurez-vous donc, mon cher Albert. Ah ! vous devez connaître ce cœur maternel ! Vous pourriez plutôt le soupçonner de faiblesse que de rigidité pour vous ; mais vous avez si bien justifié cette affection passionnée que vous m'inspirâtes dès le berceau, qu'elle n'est plus aujourd'hui que de la justice.

Adieu, mon Albert. Puisque *malheureusement* nous avons un secret que Pauline ne sait pas, je vais vous écrire une autre lettre que vous puissiez lui montrer.

LETTRE XXIX.

De la Marquise à la Baronne de Vordac.

D'Erneville, le 4 janvier.

Oui, chère amie, *les étrennes* de Léocadie sont arrivées comme à l'ordinaire. Ce sont des joujoux, trois charmantes petites robes et un collier à deux rangs de très-jolies perles fines. Nous nous attendions à recevoir ce présent de *Lyon*; mais, comme de coutume, la caisse vient de Paris, ce qui m'étonne de toutes manières, car il semble que ces envois soient imaginés et arrangés par une femme et par une main maternelle. Je ne conçois pas qu'un homme si léger soit capable de tels soins et avec une si grande persévérance. Nous imaginons que *la mère* a du moins le mérite de l'invention, et qu'elle commande ce qu'on doit acheter. Peut-être, lorsqu'elle était à Paris, a-t-elle fait les envois précédens.

Assurément, chère amie, je suis *redevenue* parfaitement heureuse. Albert est adorable. Il a une sensibilité trop profonde et trop vraie pour être embarrassé d'avoir eu tort. Rien n'égale sa bonté naturelle et la générosité de son caractère. Oh ! si vous saviez comme il caresse à présent ma Léocadie, comme il l'aime, et avec quel doux regard il la contemple ! La petite s'attache à lui au point de me donner de la jalousie ; elle lui dit hier : *N'est-ce pas que tu es mon papa tout de bon* ? . . .

Elle voit très-bien, à sa physionomie, qu'elle ne doit plus le craindre ; aussi joue-t elle avec lui tout aussi familiérement qu'avec moi. Que j'aime cette enfant ! elle annonce tant d'esprit et de sensibilité ! Hélas ! à présent elle m'appartient moins ! . . . Un jour elle connaîtra sa mère, elle ignorera toujours à quel point elle est méprisable, elle ne saura d'elle que l'égarement qui lui a donné la vie ; et quel enfant n'excuserait pas celui-

là ! . . . . . Aussitôt que la raison de Léocadie commencera à se développer, il faudra lui apprendre le secret de sa naissance, et lui donner tous les présens de sa mère, ce qui, à cet âge, lui inspirera peut-être plus de reconnaissance que tous mes soins. Je ne serai plus l'objet du premier sentiment de son jeune cœur ! . . . . Elle aura pour sa mère une tendresse passionnée, j'en suis certaine. Cette femme artificieuse est si belle, si séduisante ! . . .

Expliquez-moi pourquoi, n'ayant jamais été jalouse d'Albert, je sens que je le serai de Léocadie ! . .

Adieu, mon amie; nous allons passer quinze jours à Dijon, afin de jouir du bonheur de notre heureuse mère. Nous partons samedi ou lundi; ne viendrez-vous pas me faire vos adieux ?

Ma belle-sœur est ici avec sa petite Zéphirine, qui est une jolie enfant, même à côté de Léocadie.

LETTRE

LETTRE XXX.

De M. du Resnel à la baronne de Vordac.

Dijon, le 20 janvier.

Je prends la liberté, madame, de vous écrire, pour vous confier quelques inquiétudes que vous partagerez. Je crois qu'on trame contre nos amis de nouvelles méchancetés.

On m'assure que le chevalier de Celtas est tout-à-coup parti pour *Lyon*. Il est très-lié avec son cousin, M. de Bel***. Ce dernier est l'*ami intime* de madame du Resnel ; ainsi vous concevez bien que le voyage du chevalier de Celtas n'a d'autre but que de satisfaire sa curiosité, afin d'inventer ensuite quelque noirceur. Vous pourriez peut être, madame, savoir, par madame Regnard, si en effet le chevalier de Celtas est à Lyon. J'aurais bien desiré que *la mère de Léocadie* eût quitté cette

ville (trop près de nous) pour retourner à Paris. Je vous avoue même que je lui ai écrit pour l'y engager, mais elle m'a répondu que les médecins lui ordonnaient expressément de passer l'hyver à Lyon.

J'ai été fort empressé de confier ce secret au baron ; il m'était doux de justifier complètement Pauline aux yeux d'un honnête homme ; mais j'aurais bien voulu qu'on n'eût pas fait cette confidence à M. d'Orgeval. Cependant quand le marquis m'en parla, je n'osai lui dire ce que je pensais là-dessus ; quoiqu'il n'estime pas son frère, il est très-loin de le connaître, et il a certainement beaucoup d'amitié pour lui. Je sais que madame d'Orgeval s'est déjà permis sur notre secret des plaisanteries et des moqueries. Cette femme si ignorante, si bornée et si insipide, paraît presque avoir de l'esprit quand il s'agit de donner un ridicule ; ce qui seul prouverait combien ce genre est aisé.

Si je m'en croyais, j'irais à Lyon, voir par moi-même ce qui s'y passe. J'imagine que ma présence contiendrait un peu le chevalier de Celtas. Qu'en pensez-vous, madame ? Ce voyage ne paraîtrait-il pas singulier? Je suis inquiet; quel parti faut-il prendre? Conseillez-moi; on ne peut faire une chose imprudente ou déplacée, en se laissant guider par vous.

LETTRE XXXI.

Réponse de la Baronne.

Le 21 janvier.

Non, monsieur, n'allez point à Lyon; ce voyage servirait de matière à mille nouvelles fables. Laissons dire les méchans, la justification de notre amie est complète; rien désormais ne saurait altérer l'estime, la confiance et la juste admiration de son mari; son bonheur est assuré, que nous importe le reste ?

Il est certain que le chevalier de Celtas, le plus orgueilleux et le plus dissimulé de tous les hommes, est un ennemi implacable. Il a mille raisons de haïr Pauline, et il la déteste. Mais que peut-il faire à présent ?....

Il faut que vous sachiez que M. et madame d'Orgeval, qui voient de loin quand il s'agit de leurs intérêts, ont déjà pour Zéphirine des vues sur le petit Maurice ; voilà pourquoi ils montrent pour cet enfant une si vive tendresse, et pourquoi on recommence à *cajoler* Pauline. Je suis charmée de ce projet, parce que certainement il modérera ou du moins contiendra la méchanceté. Rassurez-vous donc, monsieur ; j'ose dire que vous le devez, puisque je suis tranquille.

J'ai reçu hier une lettre de Pauline, elle reviendra sous peu de jours.

LETTRE XXXII.

Du Chevalier de Celtas à madame d'Orgeval.

Lyon, le 1.er février.

SUIVANT les ordres de *ma souveraine*, j'ai voulu me bien *mettre au fait* avant de lui écrire : maintenant *je sais tout*. Nous avions parfaitement bien deviné, mais à dire vrai, cela n'était pas fort difficile. Bel*** m'a conté toute l'histoire, qui pourra faire un épisode très-neuf dans un *certain roman*. Un mari qui donne *trois mille louis* à sa femme pour en obtenir la déclaration d'une faiblesse qu'elle n'a pas eue, voilà un incident tout nouveau. J'ai vu cette *fameuse beauté*, il ne lui reste que de la tournure et une conversation très-piquante. J'ai passé une journée avec elle au chapitre d'Alix, chez la sœur de Bel*** qui est son amie. Nous avons parlé *du philosophe* de Gilly; il a bien, a-t-elle dit, quelques ri-

dicules ; cependant, on peut dire, sans le flatter, que *c'est un mari comme il n'y en a point.* J'ai cru pouvoir hasarder quelques plaisanteries sur le duc de Rosmond ; elle m'a juré qu'elle ne l'avait *pas apperçu*, depuis 17** ; elle pouvait ajouter :

. . . . Et le cœur tout gonflé d'amertume,
Trois ans encore après j'accouchai d'un posthume.

St. Méran, comme nous l'avions aussi deviné, fut *l'ambassadeur* chargé de cette honorable négociation, et pour ce grand service, le philosophe a payé les dettes de cet ami noble et fidèle. Je suis sûr de ce dernier fait. Tout cela fait mal au cœur !

Je garde pour nos soirées *du petit comité* des anecdotes, véritablement plaisantes, qui feront faire à ma souveraine ces éclats de rire qui lui vont si bien. Je la supplie de réserver pour mon retour cette aimable gaîté que je partage si naturellement quand je suis auprès d'elle.

LETTRE XXXIII.

De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 2 mars.

Ma belle-sœur est heureusement accouchée hier d'un garçon, et le même jour le vieux Vordac a pensé mourir d'une goutte remontée. Il n'aurait pas laissé, je crois, une veuve inconsolable ; Denise prétend que la baronne a une *grande passion* pour le philosophe, et j'en suis persuadé. Ceci pourrait bien brouiller *les deux amies* ; car il est impossible que la baronne ne voie pas qu'il a la tête absolument tournée pour une autre. Concevez-vous que mon frère n'ait pas assez de tact pour s'apercevoir d'une chose qui saute aux yeux de tout le monde, et pour être la dupe de la dernière fable ?...

Adieu, mon cher ; quand vous écrirez à Bel***, n'oubliez pas de lui faire mes complimens.

LETTRE XXXIV

Et anonyme, adressée au marquis d'Erneville.

De Lyon, le 28 juin.

MONSIEUR,

UNE personne qui aime la vérité veut vous éclairer sur la fourberie la plus infâme, et dont vous seul êtes la dupe.

L'enfant trouvé élevé chez vous, n'est point fille de madame du Resnel; cette dernière dit à qui veut l'entendre qu'il y a sept ans qu'elle *n'a apperçu* le duc de Rosmond. Mais voici des faits positifs, et que vous pouvez vérifier.

Madame du Resnel est venue à Lyon, à cause du dérangement de ses affaires; elle y loua en arrivant un petit appartement au troisième sur les quais, et elle emprunta *cent louis* de M. F***. Quinze jours après *les visites* du vicomte de St. Méran,

Madame du Resnel quitta son humble logement pour en prendre un très-beau à la place des Terraux, et elle remboursa les cent louis qu'elle avait empruntés pour un an. Elle fait une fort grande dépense, elle donne à souper, elle a une voiture, etc.

En outre, le commis de M. D*** a dit à plusieurs personnes que son maître avait remis, pour le compte de monsieur du Resnel, *mille louis au vicomte de St. Méran* au mois de décembre dernier.

Réfléchissez à tout cela, monsieur, et cessez de donner votre confiance à un fourbe sans principes et sans mœurs, qui n'a d'autre projet que celui de vous tromper et de corrompre *entièrement* votre femme.

LETTRE XXXV.

Du Marquis à la comtesse d'Erneville.

Le 9 août.

ENFIN, ma mère, voilà ce manuscrit promis depuis si long-tems. Je n'ai pu l'écrire qu'en secret; c'était une chose fort difficile pour moi, et presque impossible à Erneville. Aussi ne l'ai-je écrit que dans mes différentes courses particulières à Bourbon, à Moulins, et je l'ai fini à Decise.

O mon amie, c'est en tremblant que je mets sous vos yeux les détails d'une faiblesse impardonnable à tous égards! Vous daignerez l'excuser, j'en suis sûr; mais moi je ne me la pardonnerai jamais!...

Je ne vis dans les premiers tems de mon séjour à Paris, que vos respectables parens pour lesquels vous m'aviez donné des lettres, le marquis d'Olbreuse et sa femme. Leurs fils étaient absens; j'avais connu l'aîné

dans ma première jeunesse ; nous montions à cheval ensemble à l'académie de Duguast, et nous avions pris dès-lors l'un pour l'autre une vive amitié. Il était en Angleterre, et n'en revint qu'au bout de quelques mois. Nous nous revîmes avec une joie extrême ; je lui fis part de mon bonheur, et il me confia ses espérances. Il aimait depuis quatre ans madame de S***, mariée à un vieillard très-infirme attaqué d'une maladie mortelle. Les médecins, ayant déclaré qu'il était impossible qu'il pût vivre plus de deux ou trois mois, le chevalier d'Olbreuse avait la certitude de s'unir enfin à l'objet de son attachement. Il ne me mena point chez elle, parce que l'état de son mari ne lui permettait pas de recevoir des visites.

Je ne formai point d'autres liaisons jusqu'à l'époque de la fête donnée par l'ambassadeur d'Espagne, à l'occasion de la naissance du duc de ***. Deux jours avant cette fête, je fus invité

avec d'Olbreuse à un souper chez cet ambassadeur. Il n'y avait que peu de monde, et seulement sa société particulière, composée d'une douzaine de personnes de la cour fort jeunes et fort brillantes, qui devaient le lendemain danser un quadrille à son bal. D'Olbreuse était l'un des danseurs. J'éprouvai d'abord une sorte d'embarras, en me trouvant dans ce petit cercle auquel j'étais tout-à-fait étranger. D'Olbreuse m'avait mené là sans me prévenir de cette particularité. J'avais compté sur un grand souper, et je craignis de paraître déplacé, mais je fus bientôt à mon aise. D'Olbreuse me présenta à tout le monde avec tant de grace, que je fus reçu avec la plus favorable prévention.

On déclara que l'on ferait après le souper une répétition du quadrille. Le comte de ***, l'un des danseurs, manquait. Un billet d'excuse apprit à dix heures qu'il ne viendrait point. Les femmes se désolèrent de ne point répéter la danse. D'Olbreuse prétendit

que je pourrais remplacer le comte de ***, que j'apprendrais la figure *en une minute*. Il ajouta que personne de la société ne dansait comme moi. J'eus beau protester que je m'étais rouillé en province, il fut décidé que je danserais toute la soirée ; et l'on se mit à table fort gaîment. La plus jolie femme de l'assemblée, madame de C***, me fit placer à côté d'elle. Ses manières en général m'avaient d'abord déplu, j'y avais trouvé une coquetterie révoltante ; mais quand elle eut l'air de ne plus s'occuper que de moi, mon amour-propre me rendit plus indulgent. Elle a de l'esprit, de la gaîté, beaucoup de finesse ; bientôt elle me parut charmante ; j'éprouvai le desir de lui plaire, et je pris assez naturellement un ton semblable au sien. En sortant de table, je me laissai entraîner avec plaisir par d'Olbreuse dans un cabinet, afin d'y apprendre la figure du quadrille ; je mis à cette importante étude la plus grande application, et quand je sus tout ce

qu'on pouvait m'enseigner, il me prit un violent battement de cœur causé par la seule idée du succès que j'allais avoir.

Ce n'est pas d'abord en détruisant les principes que le monde gâte les jeunes gens, c'est en les rendant puérils et frivoles ; ce n'est pas en corrompant l'ame, c'est en la rapétissant ; c'est enfin en profanant les émotions vives que la sensibilité seule devrait inspirer, et qui ne sont excitées dans le monde que par la vanité. Nos sentimens sont bien moins à craindre que nos sensations ; on peut en connaître les inconvéniens ; leur importance, leur continuité même donne les moyens de les combattre et d'en triompher après de longs efforts : mais comment se garantir du danger des sensations sans cesse renaissantes et toujours imprévues, qui ne laissent aucune trace dans le cœur, et qui ne font éprouver qu'un trouble agréable sans causer les tourmens et les agitations violentes des passions ?

J'étais loin de faire ces réflexions en répétant le quadrille chez l'ambassadeur d'Espagne. Je brûlais d'impatience d'aller rejoindre la compagnie, afin *de briller* à ses yeux, et sur-tout à ceux de madame de C***. Cependant je rentrai dans le salon avec l'air le plus calme et le plus modeste qu'il me fut possible de prendre. Remplaçant le comte de ***, je me trouvai naturellement le danseur de madame de C***. J'étais si ému, que je tremblais en lui donnant la main ; elle s'en apperçut et sourit ; je compris qu'elle attribuait ce mouvement à une cause plus intéressante, et je n'en fus pas fâché, car j'aurais rougi, si j'eusse été deviné. Je dansai, et de mon mieux, et ce talent frivole me donna, dans cette société, une *véritable considération*. Madame de C***, qui n'avait eu jusques-là que de la coquetterie avec moi, prit un maintien plus sérieux et plus expressif ; enchanté de l'effet que je produisais et des éloges qu'on me prodiguait, je

répondis à ses avances de manière à lui persuader que j'y étais extrêmement sensible. Elle m'invita à aller chez elle, je le promis ; elle me proposa d'accepter un billet pour le bal du lendemain, et j'y consentis.

Cependant les réflexions de la nuit me firent changer de résolution, et j'écrivis à d'Olbreuse que je n'irais point au bal ; mais nous soupions ensemble chez ses parens ; il me pressa de tenir ma promesse, et après beaucoup de résistance, je partis avec lui. Nous arrivâmes chez l'ambassadeur à une heure après minuit. D'Olbreuse était vêtu pour le quadrille ; pour moi j'avais mon habit ordinaire, et connaissant très-peu de monde, j'étais sans masque. Nous entrâmes d'abord dans un petit salon particulier, dans lequel tous les danseurs du quadrille s'étaient donné rendez-vous. Nous les trouvâmes dans la plus grande agitation, parce que le marquis de ***, l'un des danseurs, s'était donné une entorse, une heure auparavant, en

ouvrant le bal avec la nièce de l'ambassadeur. Aussitôt que je parus, il s'éleva un cri de joie presque général. Je fus reçu comme *un libérateur* ; j'étais devenu un personnage bien important ; j'allais décider si l'on danserait ou non le quadrille. Madame de C*** s'avança vers moi, et me conjura de prendre la place du marquis de***. Mais, de très-bonne foi, j'étais positivement décidé à n'en rien faire; je trouvais ridicule de débuter, comme danseur, dans le grand monde, et je refusai nettement. La société fut consternée, à l'exception d'un des acteurs du quadrille dont la figure m'était inconnue, et que par cette raison même j'imaginais devoir être le comte de***. C'était lui en effet. C'est un très-grand seigneur, fort gâté par les femmes, et par la haute faveur dont il jouit à la cour. Pendant que tout le monde me suppliait à mains jointes de danser, il était nonchalamment assis entre deux fenêtres sur une console de marbre,

ayant une glace derrière lui. Il se retournait, de tems en tems, pour rajuster sa coiffure, ce qu'il n'interrompait que pour jouer avec un gros gland de rideaux qu'il jetait au dessus de sa tête et qu'il rattrapait fort adroitement. Cette figure me déplut et me choqua; je trouvai de l'affectation dans sa niaiserie; il me sembla que c'était un prétexte pour se dispenser de me parler comme tous les autres; je jugeai que cet homme était fat et arrogant, et je sentis le desir le plus vif d'en obtenir une impertinence un peu marquée, afin d'avoir l'heureux droit de la lui rendre. Il faut tout avouer, d'Olbreuse m'avait dit que ce personnage était l'amant de madame de C*** , et ce soir-là madame de C***, vêtue en américaine, ornée de pierreries et de plumes éclatantes, avait l'air de la reine du bal. C'était *Zilia*, à l'ingénuité près; mais qui a jamais cherché ou desiré la naïveté au bal?

Lorsque j'eus, comme je viens de

le dire, résisté avec une fermeté stoïque aux prières de six jolies femmes, madame de C*** désespérée me tourna le dos avec dépit, et s'approchant du comte : Convenez, dit-elle, que c'est affreux ! Quoi donc ? répondit-il sans la regarder, et en faisant toujours sauter le gland de rideaux... Comment, reprit-elle, vous n'avez pas entendu nos clameurs, nos vaines supplications ?... A cette question le comte, pour toute réponse, haussa les épaules, descendit de table, et se tournant vers les autres femmes : Mesdames, dit-il, avez-vous quelques ordres à me donner ?... — Mais quelle folie ! vous partez ? — Je vais quitter cet attirail... — Il n'y a donc plus d'espoir, s'écria douloureusement madame de C***. Il me semble, reprit le comte d'un ton amer, que monsieur (en me montrant) vient de vous l'ôter sans retour. J'eus bien envie d'appliquer là l'impertinence que je voulais placer; d'Olbreuse ne m'en laissa pas le tems : Allons, allons, s'écria-t-il, faisons

un dernier effort. A ces mots on m'entoura, et la première persécution recommença, toujours à l'exception du comte de***, qui pour cette fois, fut auprès du feu et se mit à tisonner. Comme je voyais, à n'en pouvoir douter, qu'il desirait extrêmement que je ne fusse pas du quadrille, cette seule idée me détermina, et j'acceptai. Ce fut un vrai coup de théâtre. D'Olbreuse m'emmena sur-le-champ pour me faire mettre l'habit du marquis***. Ensuite je revins triomphant dans le salon ; je pris ma danseuse, et sans différer davantage nous nous rendîmes dans la salle du bal. Je jouissais de la reconnaissance de madame de C*** et de celle de ses jolies compagnes, et surtout de l'humeur du comte de***. Dès que nous parûmes dans la grande salle, nous fûmes, suivant l'usage, excessivement applaudis ; un quadrille, qui suspend toutes les autres danses, déplaît à tout le monde, et bien envié, s'il est joli, bien critiqué

tout bas, il est toujours reçu avec de grandes acclamations. L'orchestre se tait à notre aspect, tous les danseurs, avec autant d'empressement que de regret, nous cèdent la place; on fait un cercle autour de nous, on nous promet de nous admirer; mais nous savons qu'on va nous examiner minutieusement et nous juger avec sévérité.... Dans le cours de la vie d'un fat ou d'une coquette, il n'y a guères de momens plus solemnels et plus imposans que celui-là.

Je vis dès les premiers pas du quadrille que le comte était un de ces laborieux danseurs, qui ont prodigieusement sué pour bien danser, mais qui dépourvus de grace et de souplesse, ne savent faire que quelques tours de force qui ne montrent qu'un travail pénible, et ne prouvent qu'une étude ridicule et une persévérance mal placée. Il fit des efforts prodigieux pour me surpasser, mais on trouva que je dansais mieux que lui, et on le dit si haut et si uni-

versellement, qu'il ne put s'abuser à cet égard.

Lorsque notre ballet fut dansé, le comte qui était en nage se retira précipitamment ; ma danseuse et Mme. de C*** me proposèrent de faire le tour de la salle, je leur donnai le bras, et nous eûmes beaucoup de peine à percer la foule qui se rassemblait autour de nous pour suivre madame de C*** dont la parure et la beauté fixaient tous les regards. Il y a une sorte de charme enivrant dans les éloges publics, rien ne les rend suspects, ils sont toujours vrais et désintéressés ; l'effet que produisait madame de C*** exaltait mon imagination, j'étais fier de lui parler et de lui donner le bras, je la regardais avec admiration, il me semblait que je lui découvrais mille charmes nouveaux; au milieu des acclamations qu'elle excitait, elle avait un excellent maintien, qui ajoutait infiniment à ses graces ; une douce rougeur animait son teint, un léger embarra

se peignait sur son front, et ses regards timides et distraits ne paraissaient exprimer que le desir de se dérober à tant d'hommages. J'ai remarqué qu'aux jeunes femmes de sa classe, les émotions agréables de la vanité satisfaite donnent toutes les apparences de la pudeur et de la modestie.

Après avoir recueilli tous les suffrages, madame de C*** s'arrêta devant une banquette et s'assit. Une minute après elle fut entourée d'un groupe de jeunes gens de sa connaissance. D'Olbreuse n'était plus là, je ne connaissais pas un de ces hommes, la conversation toute composée de petites allusions de société, prit sur-le-champ une tournure absolument énigmatique pour moi ; je me sentis mal à mon aise, il me semblait qu'au milieu de cette troupe légère et bruyante, je devais avoir l'air gauche et provincial ; mon habit même, que l'on regardait beaucoup, contribuait à m'embarrasser ; de sorte

que je pris promptement le parti de m'arracher d'auprès de madame de C***.

Il était trois heures du matin, j'aurais dû m'aller coucher, et alors rien de tout ce que j'ai éprouvé ne serait arrivé! Vous m'auriez vu revenir au bout de quelques mois, Pauline n'aurait point fait le voyage de Paris, jamais le plus léger nuage n'aurait troublé notre repos et notre bonheur, ma conscience ne me reprocherait rien!..... Qui l'eût pu croire, qu'une légéreté si frivole causerait de si grands changemens dans la destinée de plusieurs personnes!

Je ne m'en prendrai point à *mon étoile*; ah! ce sont nos sentimens et nos principes qui font notre sort! la véritable *fatalité*, c'est notre faiblesse volontaire!

Je restai au bal, parce qu'un charme secret m'y retenait; ému par la danse, par la musique, par tant d'objets séducteurs, je me livrais à des sensations

tions nouvelles dont nul projet coupable ne me faisait sentir le danger; je n'étais pas amoureux, je ne formais aucune espèce de dessein; mais je voulais consacrer cette nuit au plaisir. Je ne sais quel goût d'intrigues et d'aventures romanesques que le bal inspire naturellement, me donnait un desir passionné de me déguiser, et d'aller, sous un *habit impénétrable*, surprendre, occuper et intéresser madame de C***. Je m'habillai en deux minutes, je me masquai de la tête aux pieds, et je revins chercher madame de C***. Elle était encore sur la même banquette; et au moment où je m'approchais, j'apperçus le comte de *** en domino noir, mais sans masque, qui s'avançait et qui fut s'asseoir à côté d'elle. Madame de C*** n'avait plus auprès d'elle que deux ou trois jeunes gens et la femme avec laquelle j'avais dansé. Je me plaçai derrière cette dernière en attendant un moment plus favorable; et sans qu'on

prît garde à moi, j'entendis distinctement le dialogue suivant entre le comte ***, le chevalier de B***, madame de C*** et ma danseuse.

Vous connaissez la fidélité de ma mémoire, ainsi vous pouvez compter sur la parfaite exactitude de ce récit. Je fus très-attentif, et je n'ai pas oublié une syllabe.

Le comte. Eh bien, madame, qu'avez-vous donc fait de la superbe recrue dont vous aviez *honoré* notre quadrille ?

M.me de C***. Voulez-vous parler du marquis d'Erneville ?

Le comte (*souriant dédaigneusement.*) Le *marquis* d'Erneville !...

Le chevalier de B***. Quoi ! ce beau danseur est le marquis d'Erneville ? est-ce le petit-fils du maréchal?

Le comte (*souriant toujours, et de plus jouant avec l'éventail de M.me de C****.) Ah ! pas tout-à-fait...

M.me de C***. Mais pardonnez-moi, c'est le fils ou l'hériter de la comtesse d'Erneville, mariée en Bour-

gogne. Le chevalier d'Olbreuse me l'a dit.....

Ma Danseuse. Et à moi aussi.

Le comte (*en bâillant et en jouant l'indifférence et la distraction.*) Il est étonnant, d'Olbreuse !.....

M.me de C***. En quoi donc ?

Le comte (*avec la même nonchalance affectée.*) Il a comme cela de tems en tems des prédilections surprenantes et des protégés étranges....

Mme. de C***. Je vous assure que vous vous trompez. Ce jeune homme est de la maison d'Erneville.

Le comte (*froidement et ironiquement.*) J'ose vous assurer, madame, que je ne me trompe point. *Ce jeune homme* n'est point parent des Erneville....

M.me de C***. Mais qu'est-il donc ?

Le comte. M'ordonnez-vous de dire la chose sans tournure ?

M.me de C***. Et pourquoi donc en faudrait-il ?

Le comte. Eh bien, madame, ce

jeune homme est un bâtard de la comtesse douairière d'Erneville.

Ici, comme vous pouvez croire, ma respectable mère, je fus bien tenté d'appliquer un soufflet sur la joue de l'impudent calomniateur ; mais je sus me contenir, et j'eus la patience d'attendre la fin de ce dialogue, qui continua comme vous l'allez voir.

M.me de C*** et ma danseuse (*en même tems.*) Quelle folie !

M.me de C***. Mais c'est inoui ce que vous nous contez là.....

Le chevalier. Et pourquoi donc s'appèle-t-il d'Erneville ?

Le comte. Parce que sa mère lui a fait présent de la terre d'Erneville.

Le chevalier. Et quel était le père ?

Le comte (*bâillant, s'étendant et jouant toujours avec l'éventail.*) Un cocher, un postillon, quelque chose comme cela.....

M.me de C***. Quelle histoire!... mais il ne serait pas concevable que le chevalier d'Olbreuse eût amené une telle espèce à souper chez l'ambassadeur d'Espagne.

Le comte. *Espèce*, comme vous dites fort bien.....

Ma danseuse. C'est impossible. Il a des manières si nobles,...

M.me de C***. Et un ton parfait.

Le comte. Je vois, mesdames, que vous l'avez *très-approfondi*.

M.me de C***. Encore une fois, le chevalier d'Olbreuse ne présenterait pas dans la société un homme de mauvaise compagnie.....

Le comte. Pourquoi pas ? c'est *une création*..... D'Olbreuse ne doute de rien ; c'est dans son genre..... Au fait, charmer, enthousiasmer les plus jolies femmes de Paris, en produisant le provincial usurpateur du nom d'*Erneville*, moi, ça me paraît très-gai.....

Le chevalier de B***. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a une belle tournure et qu'il danse à ravir.

Le comte. A ravir ?

Le chevalier. Assurément.

Le comte. Mais il ne sait pas danser, il ne sait pas faire un pas....

Le chevalier. Je ne suis pas connaisseur, mais je vous avoue qu'il m'a charmé, et j'ai vu tous les spectateurs juger ainsi.

Le comte. Tous? c'est beaucoup.

Le chevalier. Oh ! je vous en excepte.....

Madame de C***. (*Rit.*)

Le comte. Chevalier, je vous avertis que vous venez de dire un bon mot, Madame de C*** a ri.

Madame de C***. Oh ! ce n'est pas une preuve, car je ris quelquefois de ce que vous dites....

Le comte, (*excessivement piqué.*) Comment, madame ? . . . .

Le chevalier, (*au comte.*) *Je vous avertis* que madame de C*** vient de faire une épigramme.

Le comte. Je n'ai pas beaucoup de goût pour les avertissemens.

Le chevalier. Pourquoi donc en donnez-vous ?

Le comte. C'est grandeur d'ame, *je donne*, et je ne veux pas *recevoir*.....

Le chevalier. Vous ne voulez pas..

Dans cet endroit du dialogue, je craignis que la querelle, entre le comte et le chevalier, ne devint sérieuse, et pour faire diversion je feignis de dormir, et je me mis à ronfler de toute ma force. Ce que j'avais prévu arriva, on se retourna, on éclata de rire, et l'on parla d'autre chose. Quelqu'un vint prier à danser madame de C*** ; elle refusa. Le même masque pria sa compagne, qui accepta. Le chevalier de B*** les suivit, de sorte que madame de C*** resta seule avec le comte sur la banquette. Alors je me levai, et je fus m'asseoir à côté du comte. Il se retourna, et me regardant avec l'air ironique, indolent et impertinent qui lui est propre : Beau masque, me dit-il, j'ai peur de vous gêner.... Pour toute réponse je le tirai par la manche, comme voulant lui parler à l'oreille. Oh, oh, continua-t-il, un secret? Je fis un signe de tête, il se pencha vers moi, et je lui dis bien bas et

bien distinctement ces paroles : *Vous êtes un sot, un fat, un lâche calomniateur ; si vous n'êtes pas un insigne poltron, rendez-vous dans quelques minutes au bout de la salle, au grand buffet ; vous m'y trouverez.*

Ce discours n'excita pas la plus légère altération sur le visage immobile du comte ; il n'y a, je crois, qu'un courtisan consommé qui puisse avoir un tel empire sur soi-même. Fort bien, beau masque, me dit-il ; mais, si vous le permettez, nous reprendrons cet entretien dans un autre moment. . . . A ces mots, je me levai et je m'éloignai. Je fus au buffet, et au bout d'un petit quart-d'heure je vis arriver le comte ; je m'avançai vers lui, en disant : *me voici.* Ah ! ça, répondit-il, vous conviendrez qu'il faut pourtant savoir à qui on a affaire ; qui êtes-vous ? — Je ne suis ni un *bâtard*, ni le *fils d'un cocher.* . . . . — Ah, ah ! vous écoutez aux portes ? . . — Finissons, suivez-moi. — Je pourrais vous dire qu'en toute règle il ne me

convient d'accorder la satisfaction que vous demandez, qu'à un gentilhomme ou à un militaire ; mais je ne suis pas difficile à cet égard, et je veux bien me battre avec vous, puisque j'ai consenti à y danser. — Ne différons plus, vous dis-je. — Avez-vous envie qu'on nous suive et qu'on nous sépare ? — Nullement. — Eh bien, attendez donc la pointe du jour; j'ai trois engagemens : quand j'aurai dansé ces trois contredanses, je me rendrai aux Champs-Elysées, auprès du jeu de boule. — J'y serai. — Vous pouvez mener un domestique, j'en aurai un. — Il suffit. — Au revoir. — En disant ces mots, il s'éloigna, et je le perdis bientôt de vue. La parfaite sérénité de sa physionomie et de son maintien me causa une sorte de dépit ; j'étais fâché qu'un fat si méprisable eût un courage si tranquille ; mais, comme l'a dit *Favart* :

Quel qu'il soit, un Français ne peut manquer de cœur.

Je laissai le comte dansant de toutes

ses forces. Je rentrai chez moi, je mis un habit gris, et suivi de le Maire je me rendis aux Champs-Elysées, à l'instant où le jour commençait à paraître. Je n'attendis que huit minutes; le comte arriva dans un carrosse de remise, (j'étais venu à pied) il n'avait avec lui que son coureur. A propos, me dit-il en m'abordant, je n'ai apporté que mon épée, vous voulez peut-être vous battre au pistolet? — Non, j'aurais vraisemblablement de cette manière trop d'avantage sur vous. (Vous savez, ma mère, comme je tire au pistolet.) Moi, j'y tire fort mal, reprit le comte, mais je vous laisse encore le choix. — A l'épée. — A l'épée soit. A ces mots il tira son épée de fort bonne grace, en disant ces mots: Etes-vous prêt?... Il fait des armes comme il danse, avec beaucoup trop de force; au bout de quelques minutes je le blessai au bras, je vis couler son sang, je m'arrêtai: Vous êtes blessé, lui dis-je. Son coureur fit un mouvement pour

s'approcher : Restez à votre place, lui cria-t-il, et ne la quittez que lorsque l'un des deux sera tombé.

Ma colère était passée, mais sa blessure venait d'allumer la sienne. De ce moment il se battit avec une fureur aveugle, et au bout de quelques minutes il s'enferra lui-même dans mon épée, qui lui entra fort avant dans le côté droit ; il tomba en disant : *C'est fini* ! Je crus qu'il expirait, et ce que j'éprouvai dans ce moment est inexprimable. Je me précipitai vers lui, il était sans connaissance. . . . . Ce visage que j'avais détesté quelques minutes auparavant, ce visage couvert des ombres de la mort, ô combien alors il me parut touchant et terrible ! . . Son coureur, le Maire et moi, nous lui donnâmes tous les secours possibles. Après avoir de notre mieux bandé sa plaie, nous le portâmes dans sa voiture. . . . Ensuite je m'arrachai de ce lieu funeste.. Je rentrai chez moi accablé de désespoir et de remords.

Je ne doutais point que l'infortuné comte ne mourût de sa blessure. Cette idée me faisait horreur ; je ne concevais plus comment je n'avais pas méprisé un discours insensé, si dépourvu de fondement, qu'il ne pouvait attaquer ni votre honneur, ni le mien. Il me semblait que mon attachement pour vous n'avait été, dans cette occasion, que le prétexte d'un emportement inexcusable. Je me répétais avec terreur : *Je suis un meurtrier* !... et bientôt je me trouvai un *assassin* en songeant que par la manière dont je faisais des armes, j'avais eu beaucoup d'avantage sur mon malheureux adversaire.

Ce reproche de la conscience n'avait rien d'exagéré ; en effet, n'est-il pas étrange que l'on croie manquer de délicatesse et même de probité en ne *jouant pas* à forces égales, et que l'on n'ait aucun scrupule de ce genre lorsqu'il est question de la vie de son semblable ? Si *jouer* à coup sûr est une *escroquerie*, *combattre* à coup

sûr n'est-il donc pas aussi un crime ; et de plus une lâcheté ? Dira-t-on qu'il y a toujours du hasard dans un combat ? Qu'importe, n'y en a-t-il pas aussi dans tous les jeux d'adresse ? Et, par exemple, au billard, excuserait-on le joueur d'une première force qui ne jouerait jamais qu'à but ? Par cette seule raison, le duel est toujours ou la lâcheté irréfléchie la plus odieuse et la plus criminelle, ou bien une duperie extravagante et forcenée.

Non-seulement ces idées nouvelles me glaçaient d'effroi, mais toutes les réflexions les plus connues et les plus usées sur la férocité des duels me causaient autant de saisissement et de surprise que si je n'eusse jamais soupçonné que cette action pût être contraire à l'humanité. C'est que jusqu'alors je n'y avais pensé que vaguement, et cela seul est un grand tort. Il est impossible d'être vertueux quand on n'a pas profondément réfléchi à tous les principes de la morale.

Je passai toute la journée renfermé dans ma chambre, et sur le soir je m'enveloppai dans une redingote, et je fus à pied chez le comte, afin de savoir de ses nouvelles. Sans me nommer, comme vous pouvez croire, je questionnai son suisse, qui me dit simplement que le comte avait fait une chûte de cheval dont il était fort mal, mais que cependant il avait sa connaissance.

Le lendemain matin à onze heures, d'Olbreuse entra dans ma chambre en me disant : Savez-vous que le comte de *** s'est battu hier avec le chevalier de B*** ? — Qui vous a dit cela ? lui demandai-je. — C'est Mme. de C*** que je quitte dans l'instant, et qui est fort affligée !... — Comment? — Oui, elle fut témoin, au bal, de la querelle entre le comte et le chevalier... — Mais le comte est-il dangereusement blessé ? — Il est à la mort. A ces mots je tombai sur une chaise en mettant mes deux mains sur mon visage. Le chevalier confondu

m'examinait en silence. Je lui avouai tout, et après quelques momens de réflexion : Cette affaire est bien fâcheuse, me dit-il ; la famille du comte est puissante et vindicative ; le roi aime personnellement le comte. D'ailleurs, il déteste les duels, il a juré à l'occasion de celui du duc de*** et du marquis de ***, de sévir contre le premier qui aurait lieu dans ses états ; aussi depuis trois ans n'ose-t-on plus se battre en France ; tous nos jeunes gens vont à la frontière (à Quiévrain) terminer leurs différens.... Mais, par bonheur, le comte, soit par amour-propre, soit par générosité, ne vous a point encore nommé, personne au monde ne vous soupçonne. Vous avez dit à Mme. de C*** que vous comptiez faire une petite course à Londres, et voici ce que je vous propose. Madame de S*** est à Senlis, où elle doit passer l'année de son deuil (son vieux mari était mort quinze jours avant le bal de l'ambassadeur d'Espagne). J'y vais

ce soir, et j'y resterai trois semaines ; je vous y menerai, si vous voulez ; je vous présenterai à Mme. de S*** comme mon jeune frère qui est dans la marine et qu'elle n'a jamais vu. Je dirai qu'il est ici secrétement, parce qu'il est venu sans congé. Vous n'êtes point connu là, j'y serai moi-même avec une sorte de mystère, puisque la décence ne permet pas que j'y sois reçu ouvertement. Mme. de S*** ne recevra d'ailleurs aucune visite, elle-même ignorera votre secret, vous serez parfaitement caché dans sa maison, et vous y attendrez l'événement. Les médecins ont condamné le comte ; cependant, comme ils disent que la maladie sera longue, il est possible qu'il en réchappe. Dans ce cas vous reviendrez ici, et s'il meurt, vous passerez en Angleterre où tout le monde vous croira déjà ; car il faut dire en quittant votre auberge que vous partez pour Londres. Après quelques difficultés j'acceptai cette proposition. Tout fut exécuté comme je

viens de le détailler. Le chevalier ne voulant point emmener son valet de chambre qui me connaissait, ne prit avec lui qu'un nouveau domestique. J'emmenai le Maire, sur lequel je pouvais compter, et qui fut bien prévenu de ce qu'il avait à dire.

Jusqu'ici vous avez sans doute imaginé, ma chère et tendre amie, que *mes aveux* se borneraient à vous confier une intrigue avec Mme. de C*** et mon duel avec le comte. Ce serait beaucoup trop encore pour votre fils adoptif, pour votre élève et pour le mari de Pauline; mais plût au ciel que je n'eusse rien de plus grave à vous révéler!... Ah! je ne m'exagère pas ma faute, elle est énorme, et elle est irréparable.

Nous partîmes pour Senlis le 16 de mai. Six ou sept heures avant notre départ, le chevalier avait envoyé un courier à Mme. de S*** pour la prévenir qu'il lui meneroit son frère *Henri d'Elvas*: ainsi nous étions attendus. Nous arrivâmes à

huit heures du soir, il faisait froid depuis huit jours comme au mois de novembre ; nous n'avions que des habits fort légers, nous étions transis, et j'éprouvai une sensation très-agréable en entrant dans une maison d'une élégance extrême et dont toutes les cheminées étaient allumées. On nous conduit dans un salon délicieux, et là, un valet de chambre dit un mot à l'oreille du chevalier qui ensuite me répète tout bas, que madame de S*** veut d'abord le voir en particulier, ce qui me parut assez simple. Il sortit, et je restai seul dans le salon. Je me chauffais lorsqu'au bout de quelques minutes la porte se r'ouvrit, et je vis paraître une figure véritablement céleste. C'était une jeune personne vêtue de blanc, qui en m'appercevant fit un petit mouvement de surprise et de frayeur, ensuite s'avança d'un air timide en me faisant une profonde révérence. Je la contemplais avec un extrême étonnement, ne pouvant croire à sa jeunesse qu'elle fût madame

de S***. Elle s'approcha d'une petite table, ouvrit un tiroir, prit un livre, leva sur moi les plus beaux yeux du monde, et frappée de mon air stupéfait, fit un sourire plein de douceur et d'ingénuité, accompagné d'une seconde révérence, et puis, avec la légéreté des Graces, elle disparut en courant.

Un moment après, madame de S*** entra avec le chevalier. Elle a une figure infiniment agréable, mais après l'objet que je venais de voir, elle me parut à peine jolie. J'avais bien envie de l'interroger sur ma charmante vision; cependant comme je ne doutai point qu'elle ne fût à demeure dans la maison, et que je la reverrais à souper, je ne voulus pas interrompre la conversation pour questionner à cet égard; je parlais et j'écoutais avec beaucoup de distraction; chaque bruit léger, chaque mouvement que j'entendais dans l'anti-chambre, me faisait tourner la tête du côté de la porte; mais personne ne vint; on se

mit à table, je ne vis que trois couverts. Alors je perdis toute espérance de satisfaire ma curiosité pour ce soir, car une sorte d'embarras dont je ne m'expliquai point la raison, m'empêcha de demander tout simplement quelle était cette jeune personne. Il me sembla qu'une question si long-tems différée paraîtrait extraordinaire. Je tâchai d'éloigner de mon imagination cette idée trop frappante !..... Madame de S*** naturellement obligeante, le fut particulièrement pour moi, me croyant le frère du chevalier. Elle me dit que ce dernier lui avait bien souvent parlé de moi, et que même il lui avait communiqué mes lettres ; et là-dessus elle m'embarrassa beaucoup par toutes les louanges qu'elle donna à ma manière d'écrire. Vous verrez par la suite que ce détail n'était pas inutile.

A onze heures, je jugeai qu'il était discret de laisser ensemble deux amans qui paraissaient s'aimer éperdûment, et je fus me coucher.

Je m'éveillai le lendemain de très-bonne heure ; je vis avec plaisir, en ouvrant mes fenêtres, qui donnaient sur le jardin, que le tems s'était remis au beau. Je m'habillai à la hâte, et je descendis dans le jardin. En sortant du parterre j'entrai dans une longue allée couverte, au bout de laquelle se trouvait un pavillon. A la moitié de l'allée j'entendis, avec surprise, les sons harmonieux d'une voix délicieuse, accompagnée d'un piano-forté. . . . Je doublai le pas. C'était dans le pavillon que l'on chantait. Je m'arrêtai à la porte. Il se fit un petit silence ; ensuite une voix aussi jeune que pure et brillante chanta la romance suivante :

Celui que j'aimerai, quel bonheur ! je l'ai vu !
C'était hier ! . . . . . mon cœur l'a reconnu !
Eh quoi ! le cœur pourrait-il se méprendre ?.....
Depuis long-tems, mais sans oser l'attendre,
Je le cherchais, cet objet inconnu
D'un sentiment, et si vif, et si tendre.
Grace à l'amour il est venu !.....
Mais suis-je aussi celle qui doit lui plaire,

Ou mon espoir n'est-il qu'une chimère ?
Est-ce bien lui qui m'entendra ?
Est-ce lui qui me répondra ?

Instinct du cœur, ô doux pressentiment !
Combien de fois au nom de mon amant
En me troublant vous m'avez avertie
Des nœuds sacrés qu'un jour la sympathie
Devait former, et si rapidement ?
Ainsi d'amour la puissante magie
Réalise un rêve charmant.
Mais suis-je aussi celle qui doit lui plaire,
Ou mon espoir, etc.

Ces paroles, et la voix ravissante qui les chantait, me causèrent un trouble inexprimable ; il me semblait que cette voix ne pouvait appartenir qu'à la personne angélique que j'avais vue la veille. Pour les paroles, je ne pouvais ni les comprendre entiérement, ni me persuader qu'elles n'eussent pas quelque rapport avec moi... Je me perdais dans ces pensées, lorsque la porte du pavillon s'ouvrit, et je vis s'avancer la charmante inconnue. Elle me parut, au grand jour, mille fois plus belle et plus éblouis-

sante que la veille. Elle me salua en rougissant. J'étais au bas du perron, nous étions séparés par sept marches assez hautes; elle s'appuya contre le mur de la porte, et fixant sur moi deux grands yeux d'un bleu foncé les plus pénétrans et les plus touchans que j'aie jamais vus : *Oui*, dit-elle.... Ce mot, prononcé avec une expression enchanteresse et sublime, me fit tressaillir ! Ses beaux yeux se remplirent de larmes, et sur-le-champ mettant son doigt sur sa bouche avec une manière enfantine dont il est impossible de dépeindre la grace : Mais, poursuivit-elle, ne dites à personne que vous m'avez vue; . . . ne parlez de moi à qui que ce soit, sans exception, pas même à votre frère : me le promettez-vous? . . . . — Vos ordres sont des lois, répondis-je en bégayant.... Il suffit, reprit-elle, adieu! En disant ces paroles elle franchit, d'un seul saut, les sept marches du perron, et se mettant à courir avec la légéreté et la vîtesse d'Atalante, je

la perdis bientôt de vue. Je restai immobile! . . . . Une émotion, si vive qu'elle en était pénible, m'ôtait presqu'entiérement la respiration ! Je fus obligé de m'asseoir sur les marches du perron, mais la pierre en était brûlante ! . . .

Un charme fatal, attaché à ce lieu, suspendait en moi toute espèce de réflexion ; je ne voyais qu'un objet, je ne me rappelais qu'un seul mot ; ce *oui* séducteur retentissait toujours à mon oreille, et loin que ma persévérance à me retracer ces images en affaiblît l'impression, plus j'y pensais, et plus elles me causaient de trouble ! Enfin je me levai, et ce ne fut que pour entrer dans le pavillon..... La vue du piano-forte me fit éprouver une sensation inexprimable. Je crus entendre une seconde fois cette romance dont toutes les paroles étaient pour jamais gravées dans mon souvenir !... Il y avait sur le piano un pot de myrte et quelques livres ; j'ouvris l'un de ces volumes ; c'était la *Nouvelle Héloïse*

Héloïse de J. J. Rousseau. Ceci me fit une impression singulière qui, pour quelques momens, me rendit à moi-même. A quinze ou seize ans, me dis-je, avoir lu ce dangereux ouvrage !..... Ainsi donc son cœur, égaré déjà par l'imagination, ne suit plus les seules impulsions du sentiment et de la nature !..... Elle peut n'être pas encore corrompue, mais elle n'a plus la naïve simplicité de quinze ans, elle n'a plus son âge, et quel charme de moins !..... Cette réflexion rappela tout-à-coup Pauline à mon souvenir, et mes larmes coulèrent, et l'illusion magique du palais d'Armide s'évanouit aussitôt..... Dans ce moment j'entendis de loin la voix du chevalier.

Je me levai précipitamment pour l'aller rejoindre; il me semblait qu'on m'aurait deviné, si l'on m'eût surpris dans ce pavillon. Je pris la résolution, malgré mon excessive curiosité, de ne point parler de l'inconnue au chevalier. Je l'avais promis, je fus fidèle à ma parole; mais je crus pou-

voir demander à madame de S*** ; si elle avait un voisinage agréable ; elle me répondit, que n'occupant cette maison que depuis son veuvage, elle ne connaissait aucun de ses voisins, et ne recevait absolument personne. Cette réponse accrut encore mon étonnement. Quelle était donc cette dangereuse inconnue ? comment pouvait-elle s'introduire si familièrement dans une maison étrangère ? d'où lui venait sa prévention en ma faveur ! et que signifiait l'étrange mystère de sa conduite ? Il me fut impossible de former à cet égard une seule conjecture vraisemblable ; mais je me promis de profiter de la première occasion de m'expliquer avec elle, pour lui apprendre que je n'étais plus libre. Cette résolution ne me tranquillisa que trop ; elle m'autorisait à desirer de la revoir !..... J'aurais dû, sans délai, lui écrire et lui donner ma lettre à la première apparition : mais je me dis que, pour cette démarche positive, il était nécessaire qu'elle s'expli-

quât plus clairement encore, et qu'il y aurait de ma part une fatuité ridicule à me presser d'interpréter sérieusement ce qui n'était peut-être qu'un simple jeu de coquetterie.

Le lendemain matin, aussitôt que je fus habillé, je me rendis avec empressement et sans remords, au pavillon en me disant : *Je veux absolument avoir une explication avec elle* ! Cependant, en approchant du pavillon, mes idées se brouillèrent étrangement, et une violente palpitation de cœur me fit sentir que *cette vertueuse résolution* pouvait avoir quelque danger. J'entrai en tremblant dans le pavillon, mais je n'y trouvai personne..... Je m'approchai du piano, et je m'apperçus que le myrte était coupé..... J'examinai avec attention, et je vis une couronne de myrte artistement faite. En la prenant, je fis tomber un petit papier que je ramassai, et sur lequel ces mots étaient écrits : *Pour lui* !..... Je me pressai de mettre la couronne sur le

piano, je déchirai le papier, j'en mis les morceaux dans ma poche, et je sortis de ce pavillon enchanté !.....

J'avais, ce jour-là, envoyé le Maire à Paris, pour savoir des nouvelles du comte, et afin d'avoir mes lettres (car j'avais donné l'ordre à mon auberge de les porter à l'hôtel d'Olbreuse). Le Maire ne revint qu'à minuit. J'étais encore dans le salon où madame de S*** m'avait retenu ; on ne m'apporta point de lettres, et j'appris que le comte était toujours dans le même état.

Je fus me coucher à minuit trois quarts. Vous savez que mes gens ne m'attendent jamais. J'avais à traverser un immense corridor pour me rendre à ma chambre, les lampes étaient éteintes, je marchais à tâtons, lorsque j'entendis le bruit léger d'une robe de taffetas. Je m'arrêtai pour écouter mieux, et je vis paraître, à trente pas au bout du corridor, ma charmante sylphide !..... Une petite lanterne, qu'elle portait d'une main,

éclairait parfaitement son visage enchanteur, elle tenait de l'autre main la couronne de myrte que j'avais vue dans le pavillon ; elle s'arrêta en disant : *Henri !*..... Je ne répondis que par une exclamation ; alors me montrant la couronne de myrte : Est-ce par dédain, poursuivit-elle, que vous l'avez laissée?.... O Dieu, répliquai-je, pourriez-vous croire..... Eh bien, interrompit-elle, recevez-la ! En prononçant ces paroles elle me jeta la couronne. Un mouvement involontaire et machinal me la fit saisir en l'air..... Dans ce moment un souffle pur et léger éteignit la lanterne, je me retrouvai dans une obscurité totale, et je n'entendis plus rien.....

J'entrai dans ma chambre, et lorsqu'à la clarté de ma lampe de nuit je jetai les yeux sur la couronne que je tenais, je frissonnai !.... Je l'ai donc acceptée ! m'écriai-je, et ceci n'est point un témoignage équivoque, c'est un gage d'amour..... Cette jeune personne imprudente et romanesque peut

croire que j'ai pris l'engagement de répondre à ses sentimens !..... Cette idée m'épouvanta tellement, que je tâchai de me persuader que tout ce qui s'était passé, pouvait encore n'être considéré que comme un badinage, et qu'on ne s'engage point sérieusement par des regards et des symboles.

J'avais posé la couronne sur une table, mais il m'était impossible de la regarder avec tranquillité. Cette vue excitait en moi un trouble mêlé de remords qui m'agitait si désagréablement, que je pris le parti de brûler ce don si dangereux. J'allumai du feu, et j'y posai la couronne avec autant de fierté que si j'eusse fait un sacrifice héroïque. Ainsi raccommodé avec moi-même, je me couchai ; je dormis peu durant cette nuit, l'objet qui s'était emparé de mon imagination m'obséda sans relâche !..... Endormi, elle m'apparaissait sous la forme élégante et légère d'une divinité aérienne ; réveillé, je la revoyais sous les mêmes traits ; et toujours rempli de

son image, je ne pouvais, en m'occupant d'elle, discerner l'illusion de la réalité !

Aussitôt que j'apperçus les premiers rayons du jour, je me levai; une secrète attente que je ne m'avouais pas, m'inspirait une inquiétude vague, et une impatience extrême de commencer la journée, et sur-tout de sortir de ma chambre.

J'achevais de m'habiller sans avoir appelé le Maire qui était encore couché, quand dans un cabinet voisin dont je n'étais séparé que par une cloison, j'entendis résonner doucement une guitare !... On préluda d'une manière charmante pendant quelques minutes ensuite la voix mélodieuse et pénétrante de la plus séduisante sirène chanta ce refrain :

Est-ce bien lui qui m'entendra ?
Est-ce lui qui me répondra ?.....

Après avoir répété deux fois ces paroles, on cessa de chanter et de jouer de la guitare..... Transporté hors de

moi, je prends ma flûte qui malheureusement posée sur ma table se trouvait sous ma main, et je joue cet air de Philidor, dont les paroles si connues commencent ainsi :

Amour! Amour! quelle est donc ta puissance!....

Comme je finissais, le Maire entra dans ma chambre. Sa vue me fit une espèce de révolution ; elle me rappelait confusément Erneville, Pauline et tous les objets chéris que je venais d'oublier..... La flûte fatale me tomba des mains, et de l'inconcevable émotion que je venais d'éprouver, il ne me resta qu'un étonnement douloureux.

Un repentir sincère m'ôtait absolument le desir d'une nouvelle apparition ; éclairé sur ma faiblesse, je craignais même de rencontrer encore cette dangereuse inconnue ; j'avais besoin de méditer, de me recueillir, et de prendre enfin un parti décisif. Mon agitation ne pouvait se calmer dans cette chambre où je venais de l'enten-

dre et de lui répondre ; je ne voulais point aller dans le jardin, je n'osais même traverser le corridor ; je fus m'enfermer dans la chambre de le Maire, et là je m'abandonnai tout entier à des réflexions que je n'avais encore faites que vaguement.

Elle n'a que quinze ou seize ans, me disais-je, veux-je donc jouer le rôle d'un vil séducteur ! Elle croit que je suis le frère du chevalier, elle me prend pour *Henri d'Elvas*, elle me croit libre !.... et moi marié, moi l'époux d'une femme incomparable, abuserai-je de l'erreur d'une enfant!... déshonorerai-je à la fois, et l'adoption bienfaisante qui fait mon bonheur, et l'éducation que j'ai reçue, et l'état respectable que j'ai pris ?.... Non, il faut m'arracher aux prestiges qui m'environnent, il faut quitter sans délai ce dangereux séjour ! . . . Mais quel est cet être inconcevable dont les manières ont tant de noblesse, dont la beauté est si frappante, et dont l'esprit et les talens sont si bril-

lans et si séducteurs? . . . Comment peut-elle être inconnue ? comment peut-elle s'introduire ici , et à toutes les heures ? Eh que m'importe ! il ne s'agit pas de la connaître , il s'agit au contraire de la fuir et de l'oublier ?....

Je m'arrêtai à cette dernière résolution , et en effet le jour même je déclarai au chevalier , que j'étais décidé à partir le lendemain matin pour l'Angleterre. Il fut surpris et fâché de ce brusque dessein , mais madame de S*** s'y opposa formellement ; cependant voyant que toutes ses instances étaient inutiles , elle se borna à me conjurer de différer mon départ d'un jour seulement. C'est demain ma fête , ajouta-t-elle , je sais que le chevalier veut la célébrer , et tout y manquera , si vous n'y êtes point. J'exige donc que vous m'accordiez un jour de plus , vous partirez après demain , si vous voulez.

Je crus qu'il était impossible de refuser cette demande , et je restai.

Il fallait prétexter une affaire indispensable ; que dis-je ? il fallait partir en sortant de la chambre de le Maire; il fallait enfin risquer de paraître fantasque et désobligeant plutôt que de s'exposer à trahir les devoirs les plus sacrés !... C'est souvent en sacrifiant ainsi les principes à de vaines bienséances que l'on s'éloigne des routes de la vertu !...

Je m'imposai la loi pour toute cette journée de ne pas quitter un instant le chevalier et madame de S***. Après le dîner nous passâmes sur la terrasse qui environnait la maison. Cette terrasse excessivement élevée dominait tout le jardin. Une rampe de gazon très-escarpée la séparait d'un vaste parterre, au bout duquel, pour la fête de madame de S***, on avait dressé une espèce d'obélisque de bois, placé là pour un jeu d'arc auquel les gens de madame de S*** et nous devions nous exercer le lendemain. On avait même déjà posé sur l'obélisque le carton fait pour servir de but. Il

y avait à la droite du parterre un bois.

Après nous être promenés sur la terrasse environ une demi-heure, madame de S*** fit apporter des chaises, et nous nous assîmes sur le bord de la terrasse. Dans ce moment le chevalier fit un cri perçant en nous disant de regarder du côté du bois. Je pâlis et je rougis en reconnaissant l'inconnue, quoique nous ne la vissions que par derrière ; elle était dans le costume de Diane ; elle avait un habit magnifique blanc et vert brodé d'or ; une ceinture de diamans marquait sa taille dont l'élégance ne peut se comparer qu'à celle de Pauline ; ses beaux cheveux d'une finesse extrême et d'un noir éclatant étaient tressés et entrelacés de perles ; elle portait sur l'épaule gauche un carquois léger, et elle tenait un arc. Elle marchait majestueusement toujours en nous tournant le dos ; elle s'arrêta à cent pas de l'obélisque ; alors elle tira une flèche de son car-

quois ; elle tendit son arc, et avec une grace et une adresse merveilleuses, elle lança la flèche dans le petit rond noir du carton. Notre premier mouvement à tous les trois fut d'applaudir avec acclamation, et le chevalier aussi enthousiasmé que surpris nous quitta brusquement pour aller voir de près cette charmante divinité ; mais elle se déroba à sa curiosité par une course rapide, elle regagna bientôt le bois, et disparut à nos yeux.

Le chevalier revint essoufflé, émerveillé et voulant absolument éclaircir cette aventure. Madame de S*** protesta ne rien savoir, elle appela tous ses gens, les interrogea en notre présence, et tous montrèrent la même ignorance. Pendant tout ceci, mon imagination s'exaltait et ma raison succombait à tant de séduction ; néanmoins j'en conservais encore assez pour sentir tout le danger, et pour persister dans mes résolutions. Pendant tout le reste du jour je ne quittai pas un seul instant madame de S***,

et le soir, quand je fus me coucher, je me fis escorter par le Maire. En ouvrant la porte de ma chambre je me félicitai intérieurement comme lorsqu'on vient d'échapper aux plus grands périls; mais figurez-vous ma surprise et mon saisissement en apercevant sur le panneau de boiserie vis-à-vis de moi, un trophée charmant attaché avec une guirlande de fleurs, composé d'un arc, d'un carquois et de ma flûte!....

J'étais d'autant plus étonné que j'avais eu toute la journée la clef de ma chambre dans ma poche.... Je ne pouvais méconnaître l'arc et le carquois que j'avais vu porter par l'inconnue, et je ne trouvais rien de plus ingénieux que d'avoir réuni ces attributs de l'amour à la flûte qui avait répondu au refrain de la romance...

Je recommandai à le Maire la plus grande discrétion sur cet incident; je détachai le trophée, et je serrai dans ma malle l'arc et le carquois. Vous pensez bien que je ne trouvai

durant cette nuit ni le sommeil ni le repos. Ma conscience étant rassurée par mes résolutions, je m'abandonnai sans scrupule au charme dangereux de toutes les idées romanesques que m'inspiraitsi naturellementcette aventure extraordinaire; mon imagination acheva de s'enflammer, je tombai dans un tel délire qu'au milieu de la nuit je crus entendre chanter la romance!.. Je connus bientôt que ce n'était qu'une illusion ; mais je me levai, je m'habillai, et je me promenai à grands pas dans ma chambre. J'avais toujours les yeux fixés sur la cloison du cabinet... le moindre bruit de la boiserie me faisait tressaillir !... alors je retenais mon haleine pour écouter, j'attendais, je desirais, je craignais... J'avais entièrement cessé d'être d'accord avec moi-même ! . . . Je vis paraître le jour avec un sentiment de plaisir mêlé de trouble et de tristesse. Un pressentiment secret m'avertissait que cette journée serait intéressante, et je soupirais en pensant que je devais partir le lendemain !...

J'ouvris ma fenêtre, et ce ne fut qu'avec une vive émotion que je fixai mes yeux sur l'obélisque !..... Cette émotion s'accrut avec le jour; elle s'augmentait avec les progrès de la lumière; à mesure que les ombres se dissipaient, je découvrais mille objets nouveaux qui me retraçaient les plus dangereux souvenirs ; le petit bois, le pavillon, enfin jusqu'à la flèche fixée dans le carton de l'obélisque !.... Je fus tiré de ma rêverie par une apparition aussi surprenante que toutes les autres..... Je vis tout-à-coup l'inconnue sortir du bois comme la veille, et s'avancer vers l'obélisque ; elle tenait plusieurs cailloux qu'elle lança contre le carton jusqu'à ce que sa flèche fût tombée, alors elle la ramassa, et ensuite rentra précipitamment dans le bois. Pour moi, attaché à ma fenêtre comme par enchantement, il m'était impossible de m'en arracher; je serais resté là, je crois, jusqu'au dîner, si au bout d'une heure je n'eusse entendu distinctement ouvrir la porte du cabinet. Aussitôt je

m'élance vers la cloison.... Imaginez, s'il est possible, l'excès de mon étonnement en voyant un morceau de bois de la cloison se détacher, tomber et laisser une ouverture par laquelle passe une petite main d'une blancheur et d'une beauté ravissantes, tenant une flèche!..... Cette main jette la flèche dans ma chambre, et se retire aussitôt..... J'entendis presqu'au même instant refermer la porte du cabinet....

Eperdu, je ramasse la flèche, elle était entourée d'une banderole de papier sur laquelle ces mots étaient écrits : *A mon vrai but !*..... Je tombai sur une chaise en m'écriant : Oh ! qui que tu sois, tu m'as vaincu !..... Dans ce moment on frappa à ma porte..... Je me hâtai de cacher la flèche, ensuite j'allai ouvrir ; c'était le chevalier qui venait me faire part du plan de la petite fête qu'il voulait donner à madame de S***. Il me conta une infinité de détails que j'écoutai avec une extrême distraction ; entre autres choses il me dit qu'il avait, à

l'insu de madame de S***, envoyé chercher à Paris son neveu qu'elle aimait extrêmement, jeune enfant de quatre ou cinq ans ; sa mère, sœur de madame de S***, était aux eaux de Plombières, et elle avait laissé cet enfant entre les mains d'une gouvernante. Comme nous causions ensemble, on vint nous avertir que l'enfant arrivait. On le fit monter dans ma chambre où il resta jusqu'à midi, heure fixée pour donner *le bouquet*. Nous habillâmes l'enfant *en Amour*, nous le conduisîmes dans un temple du jardin ; là on le coucha sur un banc de gazon à côté d'un autel de l'Espérance, sur lequel brûlaient des parfums ; on couvrit l'enfant d'un voile léger, et on l'exhorta à dormir jusqu'à notre retour. Borel, valet de chambre de madame de S***, qui était dans notre confidence, vint nous dire que sa maitresse nous demandait, et nous nous rendîmes auprès d'elle avec l'intention de la conduire sur-le-champ au *Temple de l'Amour*. Madame de

S***, sous différens prétextes, nous fit attendre près de trois quarts-d'heure avant de consentir à nous suivre dans le jardin. Enfin quand nous y fûmes, on donna le signal aux musiciens placés derrière le temple; le chevalier proposa d'aller du côté d'où partait la symphonie, et nous arrivâmes ainsi à la porte du temple.

Nous comptions causer une surprise à madame de S*** ; nous ne nous attendions pas au spectacle ravissant qui frappa nos regards !.... La porte s'ouvre, et nous voyons la belle inconnue représentant l'*Amitié*, appuyée sur l'autel de l'*Espérance*, à côté de l'*Amour* légérement voilé, et tenant la draperie qui le couvrait !..... Elle était vêtue d'une robe de gaze d'argent, une couronne d'immortelles formait sa coëffure..... En nous apercevant elle chanta les paroles suivantes qu'elle adressa à madame de S***.

Avancez avec assurance,
De ce voile léger soulevez le contour :
On doit être sans défiance
Quand l'Amitié nous présente l'Amour.

Madame de S*** tire le voile, l'*Amour* couché sur des fleurs lui tend les bras et lui donne un bouquet, et l'*Amitié* se précipite sur son sein !.... O ma Camille ! s'écria madame de S***. *O ma sœur* !..... répondit la divine *Amitié*, et ses pleurs lui coupèrent la parole. Madame de S*** fondit en larmes !.... Pendant cette scène inattendue nous étions pétrifiés le chevalier et moi !..... Mon saisissement fut tel que je crus que j'allais m'évanouir ; je chancelai, un nuage épais couvrit mes yeux, je m'appuyai contre une colonne, et je restai là immobile pendant plus d'un demi-quart d'heure! Au bout de quelques minutes madame de S*** se retournant vers nous : on prétend, dit-elle, que les femmes sont incapables de garder un secret ; j'espère, poursuivit-elle, que vous nous rendrez plus de justice. Il y a deux ans qu'une liaison intime m'unit à ma charmante Camille, et le chevalier même n'a pas su ce secret..... Ici le chevalier prit la parole pour exprimer

sa surprise, son admiration, et pour faire mille questions à la fois.

M.me de S*** n'y répondit qu'en riant; mais Camille d'un ton plus sérieux l'assura qu'elle allait satisfaire sa curiosité. Alors je m'approchai en tremblant; Mme. de S*** saisit entre son amant et son amie; elle prit *l'Amour* sur ses genoux, il ne restait plus de sièges; je m'assis à terre aux pieds de Camille.... Il y eut un moment de silence, après lequel Camille, commençant son récit, nous apprit qu'elle était la nièce et la pupille du riche et vieux Dercy, ancien notaire retiré à Senlis, et vrai tuteur de comédie, amoureux et jaloux, voulant épouser cette belle et charmante personne âgée de dix-sept ans. Elle nous conta qu'il la tenait depuis deux ans dans la plus étrange captivité, mais qu'elle avait séduit ses gardiens; que Dercy, forcé pour des affaires indispensables, d'aller passer huit jours à Paris, n'en devait revenir que le sur-lendemain, et qu'elle avait pu

profiter suivant ses desirs, de l'entière liberté que lui procurait cette absence.

La liaison de Camille et de Mme. de S*** m'expliquait beaucoup de choses; je me rappelai que Camille dans le second couplet de sa romance disait qu'elle avait entendu nommer souvent l'objet dont elle était occupée; je devinai que Mme. de S*** lui avait parlé du frère d'Olbreuse, que peut-être même elle lui aurait montré ces lettres si bien écrites, communiquées par le chevalier, et que toutes ces choses avaient exalté l'imagination d'une jeune personne sans aucune expérience, et naturellement romanesque et passionnée. Mais ce qui m'a toujours paru absolument inexplicable, c'est que Mme. de S***, qui certainement était confidente de ce sentiment, l'ait approuvé. Mme. de S*** avait alors vingt-trois ans; elle a une ame douce et sensible, un caractère aimable et sûr, et une discrétion d'autant plus

méritoire, qu'elle est extrêmement légère et très-étourdie dans tout ce qui la concerne personnellement. Son esprit a plus de finesse que d'étendue; elle a peu de principes, mais beaucoup de vertus naturelles. Il est inconcevable qu'elle ait pu croire que la famille du chevalier consentirait à un mariage si peu convenable; elle ne peut ignorer combien les préjugés de la naissance ont de pouvoir sur l'esprit du vieux comte d'Olbreuse; enfin, la jeune Dercy n'avait par elle-même aucune fortune, et l'on ne devait pas compter sur celle de son oncle, puisque ce dernier était décidé à l'épouser. Ainsi la folie de ce projet est encore pour moi une chose véritablement incompréhensible.

Nous ne sortîmes du temple de l'Amour qu'à deux heures; malgré un enthousiasme trop bien fondé, j'avais fait cependant une réflexion salutaire qui m'affermit dans le dessein de partir le lendemain. Je ne devais

qu'à une erreur les sentimens de Camille ; cette idée calmait mon délire, et je me promis de la détromper avant la fin du jour. On se mit à table, et je me trouvai placé à côté de Camille. Cette jeune personne avec les manières les plus nobles ne montrait aucun usage du monde, on voyait qu'elle n'avait vécu que dans la solitude, elle ignorait tous les usages et même une infinité de bienséances : cependant il y avait dans son maintien un certain air de supériorité dont il était impossible de n'être pas frappé ; on l'aurait prise pour une princesse déguisée.... Pour sa beauté, elle était aussi régulière, aussi parfaite que touchante. Je n'ai vu dans ma vie que deux figures qu'il est impossible d'oublier jamais, la sienne et celle de Pauline, mais dans des genres absolument différens. L'expression du visage charmant de Pauline est la candeur et la sérénité ; tous les traits de Camille semblent formés pour peindre les sentimens

les

les plus énergiques. S'attendrit-elle, son regard est passionné ; s'attriste-t-elle, la douleur la plus pathétique se déploie sur son front. La figure de Pauline offre sans cesse successivement toutes les nuances douces et délicates de la sensibilité ; celle de Camille n'en présente que les grands traits. Pauline, par les graces attrayantes, par une physionomie pleine de douceur, de calme, de pureté, par un sourire céleste, remplit l'idée qu'on se fait des anges ; Camille réalise la chimère des divinités fabuleuses. L'une s'insinue doucement au fond de l'ame pour l'occuper délicieusement, pour y régner toujours ; l'autre s'empare de l'imagination qu'elle enflamme, qu'elle exalte. Il faut aimer la première comme on aime la vertu ; sans emportement, mais avec constance ; on ne peut aimer la seconde qu'avec enthousiasme, le sentiment qu'elle inspire par sa violence même ne saurait subsister long-tems, mais il absorbe,

il consume tant qu'il dure. Son esprit est comme sa beauté ; il est éblouissant, il est infini, il a quelque chose d'idéal; il est tellement combiné avec ses affections qu'on ne sait quel nom lui donner ; c'est mieux que de l'esprit, c'est quelque chose de plus ingénieux que la sensibilité ; on serait tenté de dire que c'est du génie, si ce nom pouvait s'appliquer à des riens, à une réponse, à une saillie, à une chanson ; il y a une telle originalité dans sa personne et dans son caractère, qu'il est aussi difficile de la peindre que de la deviner ou de la prévoir : un tableau paraît fantastique lorsqu'il n'a nul rapport avec des objets déjà connus ; Camille ne ressemble à personne, on ne peut se la représenter que lorsqu'on a pu la connaître. Elle ne doit rien à l'éducation ; elle n'est plus l'enfant de la nature, elle est l'ouvrage brillant et romanesque de sa propre imagination....

Sur la fin du dîner, Mme. de S***

pria Camille de chanter. Je vais, dit-elle en me regardant, vous chanter l'air que j'aime le mieux ; et elle chanta l'ariette que j'avais jouée sur ma flûte :

Amour ! Amour ! quelle est donc ta puissance !

Jugez de l'impression que cet air dut produire sur moi !.... Camille resta avec nous toute la journée entière sans nous quitter, et ma raison acheva de s'égarer.... Cependant je conservais encore assez de probité pour persister dans le dessein de déclarer à Camille que je n'avais qu'un nom supposé, et que je n'étais plus libre. Il fallait pour cela l'entretenir en particulier ; la seule idée de cet entretien me faisait frissonner, et néanmoins une sorte de curiosité cruelle, inspiré sur-tout par l'amour-propre, et un besoin d'émotions violentes me faisaient envisager avec un vif intérêt cette scène si triste et si embarrassante.... Enfin j'allais connaître le fond du cœur de cette per-

sonne extraordinaire ; j'allais savoir si je ne devais qu'à sa préoccupation en faveur d'un autre les sentimens qu'elle m'avait montrés.

Le chevalier et Mme. de S*** paraissaient ce jour-là plus passionnés l'un pour l'autre que de coutume ; ce tableau n'ajoutait que trop au trouble intérieur que j'éprouvais....

Après souper, le tems était superbe. On proposa une promenade dans le jardin ; des musiciens placés dans le bois faisaient entendre une musique charmante ; nous marchions à la douce lueur du plus beau clair de lune, l'air était parfumé, et je donnais le bras à Camille !.... Nous étions l'un et l'autre quelques pas en avant. Au détour d'une allée je retournai la tête : en ne voyant plus le chevalier et sa compagne, mon cœur battit avec violence !.... Je tremblais.... Camille s'en apperçut. Qu'avez-vous ? me dit-elle. Belle Camille, répondis-je, nous sommes seuls.... je veux profiter de ce moment pour vous

faire des aveux pénibles.... *Pénibles* ? répéta-t-elle. Oui, repris-je, mais je vous les dois. Eh bien, repliqua-t-elle, asseyons-nous, je vais vous écouter. En disant ces paroles, elle entre sous un berceau de treillage couvert de chèvre-feuille, elle s'assied sur un banc de gazon, et avec une voix un peu altérée : Parlez, Henri, dit-elle, parlez !.... O Camille ! répondis-je, que vais-je vous apprendre..... que vais-je vous confier !.... Cet objet assez heureux pour vous intéresser depuis long-tems, cet Henri d'Elvas !... — Achevez.... — Je ne le suis point. — Vous n'êtes pas le frère du chevalier d'Olbreuse ? — Non, je ne le suis point.... — Eh bien, que m'importe ? Vous êtes *vous* !..... A ces mots je tombai à ses genoux, je saisis une de ses mains, et je la baignai de larmes. Jusques là elle n'avait fait que m'éblouir, que m'étonner et me charmer ; mais ce mot venait de pénétrer jusqu'au fond de mon cœur !.... Ah ! Camille, m'é-

criai-je, incomparable créature, je dois par cet effort vertueux justifier vos bontés.... Ce n'est qu'en renonçant à toute espérance que je puis me montrer digne de vous.... Je devine votre secret, interrompit-elle, vous n'avez ni naissance ni fortune !.. J'en rends grace à l'amour ; c'est dans ce moment qu'il m'est doux de vous jurer que je me donne à vous... Oui, poursuivit-elle avec véhémence, qui que tu puisses être, Camille est à toi... En prononçant ces mots, elle se trouva dans mes bras.... Je n'étais plus à moi-même ; la vertu, l'honneur, tout fut oublié... J'abusai de son enthousiasme !....

Comment dépeindre la scène affreuse qui suivit ce coupable égarement !... Camille en pleurs tombe à mes pieds. Je ne te reproche rien, me dit-elle, je n'accuse que mon imprudence et ma faiblesse !... Maintenant je ne puis être que suppliante... O toi, l'unique arbitre de ma destinée, si le mépris t'éloigne de moi, que la pitié t'en

rapproche et te retienne ! Que deviendrai-je, si tu m'abandonnes ! N'ayant plus de droits à ton estime, je n'ose réclamer ceux de l'amour, mais j'attends tout de ta générosité. Mon existence est entre tes mains, tu peux me rendre un avenir et le bonheur, ou tu peux me livrer sans retour au désespoir et à l'infamie !...

Chaque mot de ce discours portait un coup de poignard jusqu'au fond de mon cœur !... Eperdu, immobile, je la considérais d'un air stupide à mes pieds, et je l'y laissais sans avoir la force de proférer une parole... Ses sanglots l'étouffaient..... Elle embrassa mes genoux : Oh! parle, reprit-elle, parle ; donne-moi la vie ou la mort !...

La lune éclairait son visage sur lequel se peignaient avec la plus touchante énergie, le sentiment, l'inquiétude et la douleur... Oh! combien son désordre et ses pleurs ajoutaient à sa beauté !... Saisi, pénétré du plus pressant remords, je fis machinale-

ment quelques pas en arrière ;... elle se traîna sur les genoux, en disant d'une voix éteinte ; Ah ! si tu veux me fuir, arrache-moi le jour !... Camille ! m'écriai-je enfin, ô c'est moi seul qui dois abhorrer la vie ;... je ne puis que t'en offrir le sacrifice !... — Que dis-tu ? — Je suis un monstre et le plus malheureux de tous les hommes : ordonne de mon sort !.... — Ne peux-tu donc l'unir au mien ? — Je ne suis plus libre !... — Ah, barbare ! dit-elle, et en prononçant ces mots l'infortunée s'évanouit !.... Je poussai un cri lamentable en me prosternant à côté d'elle. J'avais perdu la tête, et si j'eusse eu mon épée, j'aurais certainement attenté à ma vie dans ce premier moment de désespoir... Je n'osais secourir Camille sans connaissance. Cette victime de mon égarement était devenue, par mes remords et par son malheur, si respectable à mes yeux, que j'aurais cru agraver mon crime et commettre un sacrilège en la prenant dans mes

bras ;... et ne songeant ni à sa réputation, ni à la mienne, ou pour mieux dire, trouvant dans l'état où j'étais une sorte de jouissance à tout braver, je faisais retentir les airs des cris les plus aigus, afin d'attirer du monde près de nous !...

Cependant le ciel se couvrit tout-à-coup de nuages ; un vent subit et violent annonça la tempête, une grosse pluie d'orage mêlée de grêle s'y joignit aussitôt. La fraîcheur et le bruit affreux du tonnerre ranimèrent les sens de Camille ; je l'entendis soupirer, et je suspendis mes cris !...

Se trouvant dans une obscurité profonde, elle crut d'abord que je l'avais abandonnée... Il n'est plus là, dit-elle, il m'a laissée mourante !..... Comme elle disait ces mots, la lumière rapide d'un éclair paraissant embrâser tout le jardin, Camille m'apperçut à genoux à côté d'elle ; nos regards se rencontrèrent, et nous frissonnâmes tous deux !... Après un moment de silence : Que fais-tu là ?

me dit-elle, éloigne-toi.... — Je ne puis. — Qui peut te retenir? — Le remords et le desespoir. — Ne me plains point, je ne souffrirai pas longtems. Ces mots prononcés d'un ton terrible et solemnel me firent frémir. Camille, repris-je, daignez m'écouter. Je donnerais ma vie pour racheter un moment d'erreur si funeste!... Je suis coupable, je le suis seul!.. mais je le suis devenu sans avoir eu jamais le vil projet de vous séduire!... Vous me faites entrevoir des desseins sinistres qui me glacent d'effroi!... Si vous ne me promettez d'y renoncer, j'atteste le ciel qu'au point du jour je retourne à Paris pour m'y dénoncer moi-même comme l'auteur de la mort du comte de***, contre lequel je me suis battu en duel, et qui est à toute extrémité de ses blessures. Le comte de *** est favori du roi, qui a juré de faire un exemple du premier duel constaté. Le comte a la générosité de taire mon nom. Si je me déclare, je périrai sur un échafaud, et c'est

le sort que je mérite et que je desire, si vous persistez dans votre horrible résolution.

Camille resta un moment sans répondre ; ensuite elle dit d'une voix entrecoupée : Que vous importe que je vive ou que je meure ? — Je vous le répète, si vous attentez à vos jours, je veux périr sur un échafaud. — Etes-vous heureux ? — Je l'étais avant de vous connaître, mais je ne puis le redevenir. — Quel est votre vrai nom ? — D'Erneville. — Votre épouse s'est-elle unie à vous par inclination ? — Nous nous aimons depuis l'enfance. — Etes-vous père ? — Oui. — Vous devez vivre. — Rassurez donc ce cœur déchiré... Promettez-moi d'abjurer à jamais un projet affreux. — Je vous le promets, non pour vous, homme ingrat et cruel, mais pour votre femme et pour votre enfant.

Ce dialogue étrange, fait à la lueur des éclairs et au bruit d'un tonnerre effroyable, fut interrompu par l'arrivée de plusieurs domestiques qui

nous cherchaient. . . . En entendant leurs voix, je conjurai Camille de dissimuler son trouble ; je l'assurai que, dans tous les tems de ma vie, elle pourrait disposer de moi ; elle m'interrompit avec le ton du mépris, en me disant : Oubliez-moi, c'est tout ce que je puis jamais desirer de vous. Je fus obligé de la reconduire à la maison. Ce fut avec une espèce d'horreur que j'entrai dans un salon éclairé. . . J'aurais voulu pouvoir me cacher au centre de la terre ! . . . . Camille était pâle, échevelée ; elle avait dans les yeux quelque chose d'égaré qui me fit frémir... Quoiqu'elle n'eût pas donné le moindre signe de frayeur, elle craignait extrêmement le tonnerre, et cette peur connue de madame de S*** éloigna tous les soupçons qu'on aurait pu prendre en la voyant. Je me hâtai de remonter dans ma chambre. Je ne me couchai point ; pouvais-je espérer de goûter un instant de repos ?... Au point du jour j'envoyai chercher des chevaux

de poste, et je partis avant que personne fût réveillé dans la maison.

J'appris en arrivant à Paris que le comte de*** était si mal, que l'on ne croyait pas qu'il pût passer la nuit. Cette nouvelle acheva de m'accabler !... Seul avec mes remords, je me trouvai sans consolation et sans courage. Oh! Dieu, m'écriai-je, quelle revolution dans mon existence !.... L'enfer est dans mon cœur, et rien n'a changé dans mon sort ! .... Ah ! nous faisons seuls notre destin, les événemens indépendans de notre volonté ne sauraient avoir sur nous cette affreuse influence ; un crime qu'on ne peut réparer est l'unique malheur sans remède, la tombe même n'est plus alors un sûr asyle pour le coupable ! . . . La mort, ce dernier espoir de l'innocence malheureuse, n'offre, avec les remords, qu'une horrible incertitude !...

Juste ciel, dans quel abîme me suis-je précipité !... Si j'eusse triomphé d'une colère puérile, et si j'eusse eu

la raison de quitter Senlis un jour plutôt, je ne serais ni un meurtrier ni un séducteur ; le comte vivrait, et Camille ne serait pas déshonorée !...

Je me livrais à ces réflexions déchirantes, lorsqu'on m'apporta trois lettres ; une de vous, ma tendre mère, et deux de Pauline. La lecture de ces trois lettres, pleines de confiance et de tendresse, mit le comble à mon désespoir ; je n'étais plus digne de recevoir de tels témoignages d'affection, il me semblait qu'ils ne s'adressaient plus à moi ; loin de me toucher ils n'étaient pour moi que de cruels reproches. Une ame flétrie par le remords n'a plus de facultés pour goûter un bonheur si pur !...

Je m'étais retiré à Passy dans une petite maison où j'avais pris un appartement sous un nom supposé. Le chevalier d'Olbreuse vint me voir le lendemain, et comme le comte était toujours dans un état désespéré, il me pressa de partir pour l'Angleterre. Afin de me débarrasser de ses impor-

tunités je le lui promis, bien décidé à n'en rien faire ; la vie m'était à charge. D'ailleurs, le chevalier m'apprit que Camille était sérieusement malade, ce qu'on attribuait à la frayeur que l'orage lui avait causée. Cette nouvelle me déchira le cœur, et j'aurais cru faire la plus grande lâcheté en quittant la France dans ce moment.

J'envoyai le lendemain à Senlis uniquement pour savoir des nouvelles de Camille. Je n'osai en faire demander directement chez elle, dans la crainte de la compromettre à cause de son tuteur ; je me contentai d'écrire au chevalier qui me répondit sur cet article de manière à augmenter encore mon inquiétude. Alors je pris le parti de retourner à Senlis chez madame de S***, ce que je fis après avoir passé trois jours à Passy, et laissant le comte de*** exactement dans le même état.

Madame de S*** me reçut avec surprise et plaisir. Je vis qu'elle me

croyait toujours le frère de son amant, et que le chevalier et Camille ne lui avaient certainement rien confié. Après les premiers complimens je la questionnai en tremblant sur sa jeune amie, et elle me dit qu'elle était mieux, mais que pendant vingt-quatre heures on avait craint pour sa vie... Je pris un prétexte pour sortir du salon ; mes larmes m'auraient trahi, si j'y fusse resté un instant de plus...

Je passai trois jours à Senlis. La veille de mon départ, me promenant tristement au déclin du jour dans le petit bois, je vis tout-à-coup paraître Camille, qui, sortant d'une allée qui croisait celle où j'étais, se trouva subitement vis-à-vis de moi..... Elle marchait languissamment, et son air faible et abattu donnait à sa ravissante figure l'intérêt le plus touchant. Mon premier mouvement à son aspect fut de mettre un genou en terre, et je restai immobile dans cette attitude. J'avais les yeux baissés, car je n'aurais pu supporter son regard !.....

Camille, en m'appercevant, pâlit et chancela ; elle s'appuya contre un arbre, et sans proférer une parole.... Oh ! pardonnez, lui dis-je d'une voix basse, je vous savais malade, et je n'ai pu résister à mon inquiétude ; je suis venu !..... Mais allez chez votre amie, vous ne m'y verrez point, je dirai que je me suis égaré en me promenant ; je vais dans la forêt, j'y resterai jusqu'à minuit, et je partirai demain avec le jour.....

J'attendais une réponse, et je n'en reçus point..... J'osai lever les yeux, mais je ne vis Camille que par derrière ; elle retournait sur ses pas !.... Elle marchait avec une extrême lenteur. Je la suivis long-tems des yeux, et quand je cessai de la voir, un déluge de pleurs inonda mon visage !.... Cette triste apparition augmenta ma sombre mélancolie ; quoique j'eusse vu Camille retourner chez elle, je persistais dans le dessein d'aller dans la forêt de Senlis, et sans le vouloir je m'y perdis effectivement de telle

manière, que je fus obligé de coucher dans la cabane d'un *garde-vente* (1). Dans cette cahute, formée par les bois coupés, je trouvai un jeune homme d'une très-jolie figure et de la gaîté la plus vive et la plus bruyante. Il me dit que j'étais à trois quarts de lieue de Senlis. Alors je le priai de m'y reconduire. Eh ! ne savez-vous pas, répondit-il, que je ne dois pas quitter la vente ? Mais, poursuivit-il en riant, comme vous n'êtes pas une jolie fille, vous pouvez coucher ici, et demain matin Jean-Louis vient me relever, et je vous conduirai à Senlis.

Dans la situation où j'étais, j'aimais mieux le tête-à-tête de ce jeune homme que de me retrouver en tiers entre le chevalier et sa maitresse, et j'acceptai cette proposition.

Une petite lampe éclairait la cahute,

(1) Ce sont les gens qui couchent dans les forêts pour la sûreté des bois coupés dont ils sont les gardiens.

qui était propre et assez bien close ; deux escabelles de bois et un gros tronc d'arbre coupé en billot et servant de table, en composaient tous les meubles. Il y avait sur le billot une bouteille de vin, un verre, un panier plein de noisettes, un morceau de fromage posé sur des feuilles, et du pain bis. Le jeune homme me fit boire un verre de vin ; ensuite je lui demandai pourquoi il m'avait dit qu'il me donnerait l'hospitalité, parce que je n'étais pas *une jolie fille*. N'allez pas croire pour cela, répondit-il en recommençant à rire, que j'aie de l'aversion pour les jolies filles ; tout au contraire !..... mais voici ce que c'est : Vous saurez que je suis accordé, depuis six semaines, avec la plus jolie fille de Genlis, Fanchette Dumont;.... mais v'là-t-il pas que lundi dernier, à cette heure-ci à-peu-près, j'entends à ma porte *toc*, *toc !* et je vais ouvrir, et je vois une petite jeunesse de quinze ans, belle comme un cœur, qui pleurait, qui me dit qu'elle s'est

perdue dans la forêt, qu'elle a bien peur, et qu'elle me prie de la recevoir, qu'elle restera dans un coin de ma cahute jusqu'au jour. Il pleuvait comme un déluge : pas moins je fis mes réflexions ; je me dis à part moi : Je ne peux pas fermer la porte à c'te pauvre enfant ; mais la garder toute la nuit, c'est trop risquant, le diable est si malin !.... Je suis accordé avec Fanchette Dumont ; c'est vrai que nous n'avons rien signé, qu'il n'y a ni fiançailles ni grimoire de notaire, mais quoique ça j'ai promis, un honnête homme n'a que sa parole,.... Coûte qui coûte, je vais reconduire celle-ci à Senlis. Je ne dois pas quitter la vente, mais il n'y aura que le bon Dieu qui le saura, et n'y a pas de quoi le fâcher. Qui fut, dit fut fait. Je fus à Senlis, je laissai la petite fille aux portes, et je revins comme un trait dans ma cabane. J'étais mouillé jusqu'aux os, mais j'étais content comme un roi, et je dormis tout d'un somme.

Vous pouvez facilement imaginer

l'effet que produisit sur moi ce récit naïf, dont j'ai tâché de vous rendre les propres expressions. Oh ! combien je me trouvai au-dessous de ce jeune homme sans éducation, sans aucune culture, mais dont la probité était si vraie et les sentimens si honnêtes ! Il m'apprit que la petite fille qu'il avait reconduite à Senlis était servante chez madame de S*** , que cette dernière, instruite de ce trait, l'avait envoyé chercher, et qu'après l'avoir questionné, elle lui avait donné un louis.

Raimond (c'est le nom de ce bon jeune homme) me força d'accepter la moitié de son souper ; ce repas frugal dura plus d'une heure, car Raimond l'égaya par une demi-douzaine de chansons à couplets, fort longues ; après cela, il m'invita à partager son lit, c'est-à-dire, à me coucher à côté de lui sur un tas de feuilles sèches. Je ne fermai pas l'œil un seul instant, toute la nuit j'enviai le sommeil paisible et profond de mon jeune compagnon, comme j'avais envié sa gaîté !

Au point du jour, il me reconduisit à Senlis. Je n'avais point d'argent sur moi, mais je le menai dans ma chambre, et là, à son grand étonnement, je lui donnai douze louis. J'attendis le réveil de madame de S***. On avait vu Raimond dans la maison, il fallut bien lui conter mon aventure. Après le déjeûner, je me hâtai de partir.

Je reçus une grande consolation en arrivant à Paris. J'y appris que le comte de *** était un peu moins mal, et huit jours après il fut entiérement hors de danger. Alors je songeai sérieusement à terminer toutes mes affaires, que j'avais totalement négligées depuis trois semaines, et je me flattai de pouvoir retourner à Erneville sous deux mois.

Un matin, au moment où j'allais sortir, un domestique inconnu remit à le Maire une petite boîte à mon adresse, et sans attendre de réponse, il disparut aussitôt. On m'apporta cette boîte, dans laquelle je trouvai

douze louis, et un billet conçu en ces termes :

« Vous n'étiez pas digne d'offrir » un témoignage d'estime au fidèle » et sensible Raimond ; et s'il vous » connaissait, il l'eût avec mépris » refusé de vous. Reprenez cette » somme, et si vous êtes assez mal- » heureux pour sentir le prix de » l'honnêteté et pour admirer la » vertu, songez que vous avez perdu » le noble droit de l'honorer par » votre suffrage. »

Il n'y avait sur la terre qu'une seule personne qui pût m'écrire un tel billet. Je reconnus avec confusion la malheureuse Camille ! c'était elle, en effet ! J'appris depuis qu'ayant su, par madame de S*** , et l'histoire de Raimond, et ce que j'avais fait pour lui, elle avait hâté le mariage de ce jeune homme en le comblant de bienfaits, et qu'ensuite elle lui avait obtenu une excellente place en province.

Je cessai absolument de retourner

à Senlis. Je me livrai tout entier à mes affaires pendant près de trois mois ; n'entendant plus parler de Camille, ce cruel souvenir commençait à s'affaiblir, lorsque je reçus par la poste la lettre suivante :

« Oui, je veux que vous sachiez » que rien ne manque à l'horreur » de mon sort, et que je porte dans » mon sein le fruit infortuné de votre » crime et de ma honte !... Que de- » viendrai-je ?... Ah ! qu'importe ! » mais que deviendra mon malheu- » reux enfant ?.... Quel est sur moi » le pouvoir suprême d'un intérêt » si cher ? Je m'abaisse à recourir à » vous !... On dit que vous allez » partir ! Ne pourrez-vous différer » de quelques mois ?.... Abandonne- » rez-vous cet être innocent, que je » n'ai nuls moyens de cacher et de faire » élever ?... Oh ! pour lui, je pourrais » encore être suppliante !... Soyez » père, et vous expierez tout, et » je cesserai de vous maudire : que » dis-je ? alors vous aurez des droits

à

» à mon respect, à ma reconnais-
» sance ! je ne verrai plus qu'un
» bienfaiteur dans le père de mon
» enfant. Mais soyez-le ! Jurez-moi
» de l'aimer, de le soigner, de veiller
» toujours sur lui, de vous occuper
» de son éducation...

» Ne venez point à Senlis.... On
» dit que vous avez un domestique
» dont vous êtes parfaitement sûr ;
» envoyez-moi par lui votre réponse ;
» qu'il aille à Senlis, chez la mère
» de Fanchette Dumont, sur la
» place, à côté de l'auberge, qu'il
» remette votre lettre à cette femme,
» et qu'il attende chez elle ; je m'y
» rendrai. Adieu ; si vous n'êtes pas
» le plus barbare de tous les hom-
» mes, vous justifierez cette démarche
» et mon espérance ! »

Cette lettre déchirante r'ouvrit toutes les blessures de mon cœur, et elle ajouta de nouveaux remords à ceux qui m'accablaient déjà... J'y répondis sur-le-champ, dans ces termes :

« C'est à genoux que je vous écris!..
» Ah ! que parlez-vous *d'expier* !
» Une vie entière de douleur et de
» remords ne le pourrait !... Ce pré-
» cieux dépôt ! ah ! qu'il me sera
» cher !... Je jure par ce qu'il y a
» de plus sacré, de lui consacrer
» les soins les plus tendres et les
» plus assidus !... Moi ! partir ?....
» grand Dieu !... je n'ai plus qu'une
» affaire, et je m'y dévoue sans
» réserve.

« Vous voulez que je ne paraisse
» point à Senlis, et je vous obéis ;
» mais je vais aller m'établir dans
» une des chaumières qui sont à
» l'entrée de la forêt, j'y serai dé-
» guisé et comme un pauvre voya-
» geur que la fatigue contraint d'y
» séjourner. Là, je pourrai recevoir
» vos ordres et les exécuter sans dé-
» lai. — Il faut nécessairemeut s'as-
» surer de deux ou trois personnes
» subalternes ; avec de l'argent, des
» pensions, rien n'est plus facile. Je
» me charge de ce soin, ainsi que

» de tous les autres... Il faut former
» un plan ;... daignez vous en re-
» poser sur moi.

« Je puis compter sur l'homme
» que je vous envoie. Je pars avec
» lui, et je ne le quitterai qu'à un
» quart de lieue de Senlis.

« Oh ! que ne puis-je, au prix de
» tout mon sang, réparer mon crime,
» et racheter vos douleurs ! »

Je partis, en effet, avec Le Maire, le jour même, et je fis tout ce que j'avais annoncé. A la poste avant Senlis, je quittai ma voiture; j'envoyai Le Maire à cheval à Senlis, et je continuai seul ma route, à pied. Je fus m'établir dans une misérable chaumière, qui n'était habitée que par une vieille femme et sa servante. Le Maire revint le soir me rendre compte de sa commission. Il avait vu Camille chez la mère de Fanchette. Il ne m'apportait point de lettre. Camille, après avoir lu la mienne, l'avait simplement chargé de me dire qu'elle réfléchirait à ce

que je lui mandais, et qu'elle me priait de lui renvoyer Le Maire dans six jours. Au bout de six jours, je renvoyai Le Maire avec une lettre, dans laquelle je proposais un plan de conduite très-détaillé. Je me chargeais de tout ce qui pouvait embarrasser, et j'insistais sur la nécessité de me livrer l'enfant au moment de sa naissance. Je faisais à cet égard toutes les promesses qui pouvaient rassurer la tendresse maternelle, et que me dictait mon cœur. Camille, sans me répondre par écrit, me fit dire que ma lettre méritait une profonde méditation, et qu'elle me demandait encore huit jours pour faire ses dernières réflexions.

Je manquais de tout dans ma chaumière, et même d'alimens, n'osant y recevoir Le Maire, que je ne voyais que dans la forêt. J'étais obligé de me contenter de la table plus que frugale de ma vieille hôtesse. Je n'avais pour lit que de la paille hachée, et je couchais dans une espèce de

soupente aussi humide qu'obscure. Mais j'endurais avec plaisir ces incommodités et l'extrême ennui de ma retraite; j'aimais à souffrir pour Camille, c'était une sorte d'expiation; mais mon cœur se brisait en songeant que cet événement retarderait mon départ de six ou sept mois !... Penser à vous, à Pauline, à mon fils, n'était plus pour moi qu'un tourment !

Les huit jours étant écoulés, je reçus de Camille un billet qui contenait ces mots :

« Je ne suis point encore décidée ; » mais rien ne presse. Retournez à » Paris. Quand l'instant fatal ap- » prochera, je vous instruirai du » parti auquel je m'arrêterai. »

Je partis pour Paris, et trois semaines après je reçus la visite du chevalier d'Olbreuse, que je n'avais pas vu depuis près de quatre mois. Son air consterné me frappa ; je le questionnai avec inquiétude, et il m'apprit qu'il savait enfin mon fu-

neste secret. Camille avait tout avoué à madame de S***, dont la vive douleur causait la morne tristesse du chevalier. On me défendit de retourner à Senlis ; mais toutes les semaines j'y envoyais Le Maire, qui me rapportait des nouvelles de Camille.

Les choses restèrent en cet état jusqu'au mois de novembre. Alors madame de S*** fut s'établir à Fontenay-aux-Roses. Le chevalier me dit qu'ayant fait connaissance avec le tuteur de Camille, elle avait gagné sa confiance, en lui persuadant qu'elle desirait vivement que Camille l'épousât, et qu'elle s'était engagée à l'y décider, s'il voulait la lui confier pendant quelques mois. Qu'en conséquence, madame de S*** emmenait Camille à Fontenay-aux-Roses, et l'y garderait jusqu'au printems.

Ainsi, tout le plan que j'avais imaginé se trouva inutile, madame de S*** se chargeant de tout. Mais j'écrivis à Camille, pour la conjurer de tenir la promesse qu'elle m'avait

faite de me donner l'enfant... Le chevalier vint de sa part me renouveler cette promesse.

Il fut convenu que j'irais m'établir à Fontenay sur la fin de janvier, dans une maison que je louerais ; qu'à l'époque *des couches* je serais averti ; que je me rendrais chez Mme. de S*** pour y voir l'enfant au moment de sa naissance, et qu'il me serait livré au bout de neuf jours. Je m'assurai d'une nourrice, qui n'a jamais su ni le nom de Camille, ni le mien.

Le 25 de janvier je me rendis à Fontenay sous un nom supposé. Je n'emmenai que Le Maire.

Je redoutais extrêmement de revoir madame de S***. J'aurais bien voulu pouvoir me dispenser d'y aller ; mais le chevalier qui venait me voir tous les jours, m'y mena. Vous imaginez bien que je n'y rencontrai point Camille qui, toujours prévenue de mes visites, restait tout ce tems dans sa chambre.

Ce ne fut qu'avec la plus vive émotion que je me retrouvai dans la maison qu'elle habitait !.... Madame de S*** ne me parla de rien, mais elle me reçut avec une froideur qui me fit assez connaître son juste ressentiment. Cependant, touchée peut-être de ma profonde tristesse, elle me traita mieux à la fin de sa visite, et m'invita à revenir. Je n'abusai pas de cette permission : je n'y retournai que deux fois.

Je dessinais et je lisais toute la journée ; je voyais le chevalier tous les matins quand il n'était pas à Paris, et le tems se passait pour moi sans ennui, mais non sans inquiétudes. J'en éprouvais de cruelles dans l'attente d'un événement qui pouvait coûter la vie à Camille ! D'un autre côté, la prolongation de mon séjour me causait un mortel embarras. Combien une faute en entraîne d'autres ! Je n'écrivais plus aux personnes le plus dignes de ma confiance que pour les tromper ; les lettres que je vous

adressais, ainsi qu'à Pauline, n'étaient plus qu'un tissu de mensonges !... Enfin, ce funeste égarement m'avait fait négliger des affaires importantes, ce qui a causé la perte d'un procès que j'aurais certainement gagné, si je l'avais suivi avec le zèle necessaire.

Le 18 février, à onze heures du soir, le chevalier vint me chercher. Troublé, saisi d'une manière inexprimable, je sortis à pied avec lui. Il me fit entrer chez Mme. de S*** par une porte dérobée !... nous montâmes un petit escalier, et après avoir traversé un corridor fort obscur, le chevalier ouvrit une porte, et nous nous trouvâmes dans un cabinet à côté de la chambre de Camille. Attendons ici l'événement, me dit le chevalier; je sais que tout va le mieux du monde; ne soyez pas inquiet. Je me jetai sur une chaise, je ne pouvais ni me soutenir ni parler. Le cabinet n'était éclairé que par une lanterne enveloppée d'une gaze et suspendue à

un plafond très-élevé ; cette faible lueur, qui ressemblait exactement à un clair de lune, me rappela vivement un souvenir toujours trop présent à ma mémoire !...

Le chevalier, très-pensif, était assis sur un canapé, et gardait un profond silence... Nous entendions de tems en tems les gémissemens sourds et les cris étouffés de Camille ! je frissonnais, je fondais en larmes !..

Enfin, au bout d'une heure et demie, la porte de sa chambre s'ouvrit, se referma, et madame de S*** parut tenant l'enfant dans ses bras!... Je m'élançai vers elle... C'est un garçon, me dit-elle; sa mère (qui est aussi bien qu'on le peut desirer) vous demande pour lui votre bénédiction; comme elle y attache un grand prix, au moment de la naissance elle m'en a dicté les expressions, que je vais vous rapporter en vous priant de les répéter littéralement... Pendant que madame de S*** parlait, j'avais le visage collé sur celui de mon enfant,

que je baignais de larmes. Il ne criait point ; et quoique l'obscurité du cabinet m'empêchât de le bien voir, il me parut charmant ! Dans cet instant, le doux sentiment de la nature me tenant lieu de bonheur et de vertu, me fit oublier mon crime et mes remords !...

Madame de S*** me pressant de donner la bénédiction prescrite, je répétai mot à mot, d'une voix entrecoupée, la formule suivante :

« Je te bénis, mon enfant ; puisse » le ciel te donner une ame sensible, » l'amour de la vertu, et une longue » vie exempte de grandes passions ! »

Quand j'eus prononcé ces dernières paroles, madame de S*** se hâtant de me quitter, s'éloigna brusquement en remportant l'enfant et en me disant : revenez dans neuf jours, je vous remettrai votre enfant. A ces mots madame de S*** rentra dans la chambre de Camille. Je fis observer au chevalier que l'enfant aurait besoin de prendre du lait avant neuf jours.

Je proposai d'envoyer la nourrice, ce qu'il refusa, en disant que l'on ne voulait pas que la nourrice entrât dans la maison de madame de S*** ; qu'à l'égard de l'enfant, un accoucheur très-habile se chargeait de le conduire pendant ces neuf jours.

Le chevalier me reconduisit chez moi. Je sus par lui tous les jours des nouvelles de Camille. Le neuvième jour j'allai, à neuf heures du soir, chercher l'enfant qui me fut remis sur-le-champ. Je l'enveloppai dans mon manteau ; une voiture de remise m'attendait à la porte, j'y entrai avec mon précieux fardeau. La nourrice était chez moi, où je la gardai quelques jours. Ensuite je la conduisis avec l'enfant à Bagnolet, et il fut convenu qu'aussitôt que l'enfant serait sevré on m'en avertirait, et que je ferais moi-même le voyage pour l'aller chercher et pour l'emmener en Bourgogne.

Sur la fin de mon séjour à Fontenay, Le Maire me demanda la permission de faire une course à Paris, promet-

tant de revenir le soir. Il ne revint point ; je l'attendis pendant deux jours sans faire de perquisitions ; enfin je chargeai le chevalier de s'informer de ce qu'il était devenu. Le chevalier m'assura qu'il avait fait toutes les recherches possibles, qu'il s'était même adressé à la police, mais qu'il n'avait pu découvrir ce qu'il était devenu. Rien ne me retenant plus à Paris, j'en partis avec d'autant plus d'empressement, que depuis longtems je ne recevais plus de lettres de Pauline. J'arrivai à Erneville le 9 mars. Vous savez les chagrins qui m'y attendaient !....

Le chevalier épousa M.me de S*** au mois de juin suivant. Il prit alors le titre de comte d'Olbreuse. Il me donnait de tems en tems des nouvelles de mon enfant, que j'ai été chercher quand il a pu se passer de sa nourrice. Cet enfant est à *Decize*, en pension chez une femme qui m'a dû sa petite fortune, et sur la discrétion de laquelle je puis compter. Elle a fait

avec moi le voyage de Paris pour soigner mon fils pendant la route. Je vais souvent la voir ; l'enfant, dont le nom de baptême est *Stéphen*, est beau et bien portant.

Pour Camille, il m'en coûte beaucoup, je l'avoue, de vous apprendre le reste de son histoire !..... Oh ! que les femmes sont inconcevables ! Cette personne si fière, si sensible, si romanesque, est devenue une courtisane..... Rien au monde ne m'a causé plus d'étonnement... Son ame était si grande ! elle paraissait si bien faite pour la vertu !... mais son imagination l'aûra perdue !.... D'ailleurs, extrême en tout, elle n'a pu s'égarer à demi !... Ah ! sans moi elle eût sans doute été l'un des modèles de son sexe ! Ainsi, son avilissement même est pour moi un nouveau sujet de remords. Comme il faut que je rencontre par-tout le duc de Rosmond, c'est lui qui est l'amant de Camille !...

Maintenant, ma mère, vous savez

tout. Votre cœur maternel peut seul excuser de tels égaremens ; je ne vous ai rien déguisé, je ne pouvais vous offrir en expiation que de la sincérité et une confiance sans réserve.

Répondez-moi promptement. Je sais qu'avec vous le pardon suit toujours l'aveu, mais j'ai besoin de recevoir ce pardon si desiré ! Je le sens, hélas ! vous ne pouvez *m'absoudre* ; cependant lorsque j'aurai reçu les témoignages de votre douce indulgence, sans être moins repentant, je me croirai moins coupable.

LETTRE XXXVI.

Réponse de la Comtesse au marquis d'Erneville.

De Dijon, le 18 août.

Oh ! quelle impression m'a fait cette singulière histoire ! .... Oui, cher Albert, vous êtes bien coupable

mais aussi quelle séduction vous environnait ! Ah ! sans doute, il fallait fuir ! Qui peut dans l'âge des passions compter sur un jour de plus de force et d'empire sur soi-même !... Cette *Sylphide*, cette étonnante Camille, qui aurait pu lui résister ? Jusqu'à la *scène de l'orage*, c'était Armide, c'était une fée ; mais après son égarement elle me paraît sublime ; quelle douleur, quelle énergie, quelle fierté !.. Cependant, en y réfléchissant, c'est elle sur-tout qui me paraît inexcusable ! malgré ses imprudences et sa faute, elle serait véritablement intéressante, si au lieu d'être la nièce sans fortune d'un notaire, elle eût été un parti avantageux pour le frère du chevalier d'Olbreuse ; parce qu'alors elle eût agi avec la certitude d'épouser celui auquel elle faisait tant d'avances. Car il est à croire que par les lettres de Henri d'Elvas qui lui furent communiquées, elle s'était assurée que ce jeune homme avait le cœur libre. Mais comment, avec tant d'esprit,

pouvait-elle croire que le marquis d'Olbreuse consentirait à une telle alliance ? Elle ne voulait donc que séduire ce jeune homme ! et ne peut-on pas soupçonner qu'il y eût dans ce dessein autant d'ambition et de vanité que d'amour et d'exaltation de tête ? Son amie qui favorisait cette folle intrigue, est un caractère d'une telle absurdité, qu'il faudrait bien se garder de le mettre dans un roman, car il n'aurait aucune vraisemblance.

Malgré ma sévérité pour Camille, je vous avoue, cher Albert, que je ne me console pas qu'elle soit tombée dans un avilissement si étrange. Elle a donc *joué* tous les sentimens qu'elle montra dans cette fatale nuit sous cè berceau de chèvre-feuille ? Elle n'est donc qu'une comédienne consommée? Mais à dix-sept ans peut-on feindre ainsi ? et à quelque âge que ce soit peut-on deviner le langage de la plus profonde sensibilité ? Non, ce phénomène serait encore plus incompréhensible que tout le reste ! Non,

celle qui, à la suite de cet interrogatoire, original et laconique, vous dit : *Vous devez vivre* ! celle qui prononça ce mot énergique et touchant, celle qui dans une telle situation, s'attendrit sur votre femme et sur votre fils, cette personne infortunée n'avait pas une ame commune ! L'ame peut donc se dégrader entiérement ? Je le conçois lorsqu'elle a été corrompue dès l'enfance ; mais est-ce une chose possible lorsque parvenue à l'âge où toutes les facultés sont développées, on a l'expérience de toutes les émotions pures et délicieuses produites par la sensibilité ? lorsqu'enfin on a joui de toutes ses vertus ? Je sais qu'alors on peut faire d'énormes fautes, mais on s'en relève avec éclat, et l'on ne tombe jamais dans un état habituel d'abaissement ; on peut se démentir dans quelques occasions, on ne saurait se dénaturer. Si une grande ame pouvait devenir abjecte, je serais presque tentée de croire qu'elle peut s'anéantir ! . . . .

Comment expliquerons-nous donc cet être extraordinaire, cette inconcevable Camille? Je m'y perds.

Parlons de *Stéphen*, je veux l'élever. N'étant logée que dans l'extérieur d'un couvent, il m'est bien facile de l'avoir avec moi. Ma passion pour les enfans est si connue, que personne ne s'étonnera de me voir recueillir celui-ci. Dans l'espace de quinze ans on m'en a vu élever trois autres qui ne m'étaient rien; ainsi, ce sera la chose du monde la plus simple. Par ce moyen vous pourrez le voir souvent, naturellement et sans mystère, et il recevra une bonne éducation.

Vous savez que je médite de loin les mariages; savez-vous que j'ai déjà l'idée de marier un jour Stéphen à cette charmante petite Léocadie? Pourquoi pas, si je parviens à faire de Stéphen un second Albert?... Oh! combien j'ai envie de le voir cet enfant! promettez-moi de me le donner dans un an au plus tard.

Adieu, mon fils; tâchez de faire bientôt une petite course à Dijon, j'ai mille questions à vous faire; et vous écrire à l'insu de Pauline, est pour moi la chose la plus gênante et la plus désagréable. Quand on a une véritable tendresse, il semble que cacher quelque chose à l'objet qu'on aime soit tromper et trahir. Il faudra bien dissimuler la naissance de Stéphen, et même faire un conte à ce sujet; mais du moins évitons, autant qu'il sera possible, toutes les *cachoteries* inutiles.

LETTRE XXXVII.

De la Marquise à la baronne de Vordac.

Le 20 août.

J'AI repris Jacinthe, ma chère amie, et voici comment. Jacinthe est venue près d'Erneville, chez sa tante, qui demeure *au port du Fourneau*. Elle a épié Léocadie, afin de la rencontrer à la promenade un jour où elle ne serait ni avec moi ni avec mademoiselle du Rocher. Enfin, hier elle a trouvé Léocadie avec Goton dans nos grands bleds, qui sont pour Léocadie d'immenses forêts. Cette chère petite cueillait des bluets. Jacinthe l'aborde en pleurant. Léocadie, malgré une absence de dix-huit mois, la reconnaît à l'instant, et court se jeter dans ses bras en fondant en larmes.

Alors Jacinthe s'assied sur un sillon, prend l'enfant sur ses genoux,

et lui fait promettre qu'elle me demandera sa grace. En effet Léocadie, en revenant de la promenade, me cria, d'aussi loin qu'elle put m'appercevoir : *Grace, grace, maman, pour Jacinthe !* Maurice, qui était avec moi, se joignit à elle en disant aussi : *Oui, oui, grace pour Jacinthe !* J'eus beaucoup de peine à obtenir un éclaircissement, les deux enfans ne m'écoutant pas, et répétant toujours à tue-tête : *Grace pour Jacinthe !* Enfin, quand tout fut expliqué, je répondis qu'Albert seul, notre *maître* à tous, pouvait accorder cette grace.

Vous croyez bien qu'Albert fut vivement sollicité ; je lui avouai qu'étant si pleinement justifiée, je reprendrais avec plaisir cette fille dont le service est si agréable, et qui soigne si bien les enfans. Il était huit heures du soir ; les enfans allaient souper, Albert se retournant vers eux : Mes enfans, leur dit-il, lequel aimez-vous le mieux, de

souper tout de suite et d'attendre à demain pour aller chercher Jacinthe, ou de ne souper que dans une heure, et de partir sur-le-champ pour le *port du Fourneau* ? Oh ! de partir ! s'écrièrent à la fois les enfans. Eh bien, allez, dit-il, et ramenez-nous Jacinthe. La vindicative mademoiselle du Rocher, qui était là, observa que le serein tombait et pourrait incommoder Léocadie ; Albert répondit qu'il ne fallait pas craindre le serein, lorsqu'il s'agissait de faire une bonne action. J'enveloppe ma Léocadie dans un manteau, je lui mets une coëffe, elle trépignait de joie et d'impatience, et trouvait cette petite toilette bien inutile et bien longue. Enfin elle s'échappe de mes mains, elle donne le bras à Maurice, et sort en courant, suivie de Goton et de deux domestiques, auxquels je donnai l'ordre de la porter pendant une partie du chemin, qui est assez long.

Au bout d'une heure, ils revinrent

triomphans avec Jacinthe. Je ne rougirai point de vous dire que j'ai mêlé mes pleurs à ceux de cette pauvre fille, si repentante et si heureuse. Oh ! qu'il est doux de pardonner !

D'ailleurs, chère amie, rien de nouveau à Erneville, sinon que Léocadie s'est emparée de mon vieux chêne. Elle soutient qu'il est *à elle*, et depuis cette usurpation il s'appelle l'*arbre de Léocadie*. Je ne l'en aime que mieux. Adieu, mon amie, à jeudi.

LETTRE

LETTRE XXXVIII.

De monsieur du Resnel au vicomte de St. Méran.

Le 2 septembre.

Il faut, mon cher vicomte, que je vous confie des inquiétudes qui me tourmentent beaucoup. Le marquis d'Erneville a desiré connaître le motif qui avait déterminé madame du Resnel à remettre Léocadie entre les mains de Pauline ; il a voulu savoir aussi comment elle a pu séduire Le Maire, et ce que cet homme est devenu. J'ai donc écrit à madame du Resnel pour lui faire toutes ces questions. Elle a longtems éludé de me répondre ; enfin, vivement pressée à ce sujet, elle m'a écrit une longue lettre si remplie d'absurdités et de contradictions grossières, que je n'ai pu me résoudre à la montrer à mes amis. Je leur ai

dit que madame du Resnel était dans un état de langueur qui, empirant chaque jour, ne lui permettait plus d'écrire. En effet, je sais qu'elle est véritablement mourante !...

Bon Dieu, mon ami, si cette femme avide et sans principes avait fait une fausse déclaration !... si, sur le bord de la tombe, elle allait se rétracter !...

Combien ces mille louis pèsent sur ma conscience !... Ah ! même avec l'intention la plus louable, même pour servir l'amitié, on ne doit jamais se permettre une action contre la droiture ! Une telle action, quel qu'en soit le motif, est toujours condamnable, imprudente et dangereuse. Je suis bien agité, et j'ai de funestes pressentimens. D'ailleurs, je crois que le marquis a repris quelque défiance, il me paraît refroidi pour moi. Ajoutez à tout cela que madame du Resnel est entourée de gens qui me détestent, parce qu'ils sont les ennemis de Pauline. Mon

cher vicomte, je ne suis pas heureux dans mes attachemens !... Votre amitié fait ma seule consolation, c'en est une grande sans doute ! oh ! combien elle m'est nécessaire !

LETTRE XXXIX.

*De la comtesse de Bel***, chanoinesse d'Alix, au chevalier de Celtas.*

D'Alix, le 11 septembre.

Il y a des siècles que je n'ai reçu de vos nouvelles, mon aimable cousin; c'est bien mal à vous de vous faire un jeu d'intéresser, de tourner les têtes, et puis d'oublier toutes vos promesses !... Alix, qui pendant *cinq semaines*, m'a paru un séjour enchanté, n'est plus pour moi que ce qu'il est véritablement, une triste solitude.

Il ne tient qu'à vous de lui rendre l'illusion qui l'embellissait : revenez l'habiter !.... Nous vous attendions

le 25 août, j'avais reçu votre parole d'honneur... est-ce agir *en loyal chevalier* ?... et comment voulez-vous que je supporte votre indifférence et votre oubli ?...

Mon frère nous amena derniérement M. de ***, qui a passé plusieurs mois dans vos cantons; on parla de vous, et il dit que vous avez été amoureux *des deux belles-sœurs*, mais que la dernière vous a fixé. J'ai vu à Autun *la merveilleuse marquise* il y a trois ou quatre ans ; elle ne me plut pas du tout, quoiqu'elle ait de la beauté, mais je ne fus contente ni de ses manières, ni de son esprit. Je ne connais pas madame d'Orgeval, j'ai fait beaucoup de questions sur elle, et l'on m'assure qu'elle n'est ni jolie ni aimable, qu'elle n'a que le mérite d'être excessivement *coquette*. Voilà donc tout ce qu'il vous faut ? Je ne veux pas m'arrêter à cette pensée, il y a de quoi pervertir..... Depuis ce tems j'ai reçu deux *déclarations*, l'une du baron ***, l'autre de M. de ***. Ces

deux amans me sont odieux, mais je leur donne les plus grandes espérances ; c'est vous qui devez m'en remercier, puisque ce n'est qu'en agissant ainsi qu'on peut vous plaire. Que sais-je où pourra me conduire l'envie de soutenir un caractère qui vous séduit !..... Parlons plus sérieusement. Je suis bien affligée de l'état de la pauvre madame du Resnel, elle se meurt, et elle le sent. Tous les *préjugés* de sa jeunesse reviennent en foule pour la tourmenter. Imaginez qu'elle ne veut plus voir mon frère. Dites-moi donc ce que je dois faire pour tranquilliser cet esprit affaibli, et pour calmer ses vaines terreurs ?

Adieu le plus volage, mais le plus aimable de tous les chevaliers. Madame l'abbesse et toutes nos dames vous appèlent, vous attendent et vous desirent ; et moi..... ingrat ! j'ose à peine *espérer* encore, mais je ne puis changer.

LETTRE XL.

Réponse du chevalier.

D'Autun, le 13 septembre.

Moi ! oublier *Alix* !.... Non, vous ne le croyez pas, ma charmante cousine. Ne pas vous écrire avec exactitude ne saurait être un tort, et ne peut être qu'un malheur.

Depuis quelque tems je suis accablé d'affaires ; j'ai les miennes et celles de mes amis. Beaucoup de personnes ont de la confiance en moi, et me chargent de leurs intérêts. D'ailleurs, la société me prend souvent malgré moi toutes mes heures de loisir.

Non, mon aimable amie, je n'ai point été amoureux des deux *belles-sœurs*. Quant à l'*aînée*, je suis de votre avis ; elle ne m'a jamais plu, je n'aime même pas sa figure qui a tant de réputation ; j'ai eu comme un autre avec elle mon tems *de faveur*, il n'a tenu qu'à moi d'en profiter, j'ai eu

le mauvais goût de ne m'en pas soucier ; son instruction et son esprit ne me paraissent que de la charlatanerie ; d'ailleurs, elle est fausse et capricieuse : tout cela m'est antipathique.

Quant à madame d'Orgeval, c'est toute autre chose ; je vous assure qu'on vous a fait d'elle un portrait fort infidèle ; je suis certain que, si vous la connaissiez, elle vous plairait infiniment. Vous êtes faites toutes deux pour vous convenir et pour vous aimer, et c'est une liaison que je veux former. Son mari est mon ami, ainsi je n'ai jamais songé à être amoureux d'elle. J'ai toute sa confiance, et je m'en honore. Elle est aimable, piquante, spirituelle. Je vous montrerai quelques passages de ses lettres ; vous en serez charmée : elle écrit mieux que madame de Sévigné, et presque aussi bien que vous ; elle a beaucoup de caractère ; enfin, c'est une amie véritable sur laquelle je puis compter.

J'ai réfléchi, (à cause de vous) sur ce que vous me mandez de madame

du Resnel. On sait que vous êtes son amie intime, et qu'elle ne voit que vous. Soyez persuadée que si elle meurt sans avoir rempli tous les devoirs extérieurs de la religion, c'est à vous seule qu'on s'en prendra, et vous aurez contre vous la classe redoutable des dévotes et toute la prêtraille, ce qui peut, sur-tout dans votre état, influer puissamment sur la tranquillité de votre vie entière.

La philosophie est d'un très-doux usage au coin de son feu et dans son boudoir ; vivons sans préjugés, mais en public sachons les respecter, et soumettons-nous *aux formes*. Ainsi donc je vous demande, et même *j'exige* comme votre ami le plus dévoué, que vous donniez et que vous meniez un confesseur à votre amie.

Je vous *défends* de songer à votre conversion avant une vingtaine d'années, mais je vous exhorte à vous occuper sans délai de celle de madame du Resnel. Cela seul vous fera un honneur infini, et outre l'année de

liberté (1), vous assurera tous les congés que nous pouvons desirer pour les petites courses particulières à Autun. Vous voyez que j'ai en ceci mon intérêt ; et je l'avoue avec candeur, je songe beaucoup à moi en vous donnant ce conseil ; mais seriez-vous étrangère à ce qui m'intéresse si vivement ?

Je ne réponds point à l'accusation de légéreté, ce ne peut être qu'une plaisanterie. Qui sait mieux que vous combien invariablement je suis *fixé* ?

On peut, en vous voyant, devenir infidèle ;
Mais c'est pour la dernière fois (2).

---

(1) Sur trois années, les chanoinesses étaient obligées d'en passer deux à leur chapitre, à moins de congés particuliers. Elles pouvaient passer la troisième année dans leur famille et dans le monde.

(2) Chaulieu.

LETTRE XLI.

*Réponse de la comtesse de Bel****

D'Alix, le 15 septembre.

Quel plaisir m'a causé votre réponse, cher cousin ! J'y ai reconnu les sentimens que je partage, et cette raison parfaite qui vous distingue. Vous savez également *égarer* et guider. J'ai sur-le-champ suivi votre conseil : la *pauvre femme* éprouve de cruelles anxiétés. Elle a une terrible peur de l'enfer, mais elle ne se croit pas dans un danger pressant, et elle veut différer. Quoiqu'elle ne me l'ait pas positivement avoué, je vois bien à présent que toutes vos conjectures sur la petite bâtarde étaient justes.

Madame du Resnel craint qu'un *confesseur* n'exige l'aveu et la rétractation d'une fausseté qui lui vaut sans doute beaucoup d'argent... Rien

n'est plus clair : que dois-je donc faire ?... Pour la décider *au grand* parti, il faudrait lui déclarer qu'elle est sans ressource ; je n'ai pas ce courage. Je sens pourtant la force de vos raisons. Si elle meurt philosophiquement, quel *scandale* ! et que de clabaudages contre moi !... D'un autre côté, si je la décide, et que par hasard elle en revienne, elle n'aura peut-être plus de quoi subsister après *sa rétractation* ; elle sera privée du prix qu'elle reçoit pour le mensonge qu'elle soutient. Songez à tout cela. Prescrivez-moi donc ce qu'il faut que je fasse : le tems presse. Son médecin m'a dit qu'elle n'avait pas quinze jours à vivre. J'ai l'imagination bien noircie. Adieu, mon aimable chevalier, répondez-moi bien vîte, nous n'avons pas un moment à perdre.

LETTRE XLII.

Réponse du Chevalier.

D'Autun, le 17 septembre.

Il n'y a pas à balancer, chère cousine ; il faut absolument éclairer madame du Resnel sur son état, et la décider à faire promptement tout ce qui est convenable. Votre intérêt, et je dirai plus, la probité vous en font une loi indispensable. Il faut que la vérité triomphe et se découvre, il faut démasquer l'imposture, on ne saurait faire une meilleure action. Agissez donc avec l'activité que j'attends d'un caractère tel que le vôtre. Ce n'est pas tout : vous êtes responsable de toutes les démarches, il faut qu'il n'y ait rien d'équivoque ; ainsi n'oubliez pas d'y appeler *quatre témoins* et un notaire. Tout ceci vous couvrira de gloire en montrant une excellente tête, et que

vous avez autant de principes que d'esprit et d'agrémens. Je ne vous cache point que beaucoup de gens vous soupçonnent d'approuver l'indigne complot de du Resnel; on a même osé me dire que vous aviez eu la bassesse de recevoir de cet homme hypocrite *une pension*, afin d'engager votre amie à soutenir cette imposture jusqu'à son dernir soupir. Il faut vous laver de cette infamie; ainsi plus de faiblesse : n'hésitez plus, et terminez sur-le-champ cette importante affaire. Quand l'honneur et la probité parlent, nulle autre considération ne doit arrêter.

Si madame du Resnel en revient, je m'engage à lui faire une pension honnête, qui lui assurera de quoi subsister. Mais que ceci reste à jamais entre vous et moi. Loin d'aimer à divulguer mes actions de ce genre, je n'en sais jouir que lorsqu'elles sont totalement ignorées. Laissons les charlatans publier à son de trompe leur hypocrite bienfai-

sance ; mais pour nous, n'en déposons l'aveu que dans le sein de l'amour et de l'amitié !

Adieu, chère cousine, ayez autant de philosophie que d'esprit, et vous n'aurez point d'idées noires. Comme le dit si bien *mon maître* et *le vôtre* : *Il ne faut jamais penser à la mort ; vivons au jour la journée. Levons-nous en disant : Que ferai-je aujourd'hui pour me procurer de la santé et de l'amusement ? C'est à quoi tout se réduit. Consolons-nous, le néant a du bon, d'habiles gens prétendent que nous en tâterons.* (1) Eh bien ! qu'importe, si nous avons su jouir de la vie !

Adieu donc, ma charmante amie, rendez-moi un compte détaillé de tout ce que vous ferez dans cette occasion.

Outre l'assistance des témoins, il faut que la rétractation soit adressée

(1) Lettres de Voltaire.

directement au marquis d'Erneville. C'est lui qui est trompé, dupé avec indignité ; c'est lui qu'il faut éclairer. Quand vous aurez par écrit et en bonne forme cette rétractation, je vous conseille de la lui envoyer par un courier, avec ordre de la lui remettre en mains propres.

LETTRE XLIII.

*Réponse de la comtesse de Bel***.*

De Lyon, le 25 septembre.

J'ESPÈRE que mon excellent ami sera content de moi. Tout est fait, tout est terminé. La pauvre madame du Resnel reçut jeudi, ses sacremens, et ce matin, en présence de témoins, elle a dicté (car elle est hors d'état d'écrire) la *rétractation* adressée au marquis d'Erneville, et dont je vous envoie la copie. Cette lettre solemnelle partira demain, un courier la portera.

Combien j'admire les sentimens et la grandeur d'ame qui brillent dans votre lettre, et combien je suis touchée du vif intérêt que vous m'avez montré dans cette occasion ! Je recueille déjà le fruit de vos utiles conseils ; madame l'abbesse et ma tante sont charmées de ma conduite, et *la conversion* de madame du Resnel me fait le plus grand honneur. Le grand-prieur est venu me voir, et m'a comblée d'éloges à ce sujet. J'aurai certainement *un congé* ce printems ; vous savez bien pourquoi je le desire.

Je suis établie à Lyon, et j'y resterai tant que madame du Resnel existera, ce qui, suivant toute apparence, ne sera pas long ! Cette malheureuse créature m'offre un affreux spectacle ! Vous n'avez pas d'idée de ses terreurs. Cela fait faire de tristes réflexions. Il faut convenir qu'il n'y a de mort paisible et douce que pour *les croyans persévérans*.... Adieu, mon très-aimable chevalier ;

j'ai des idées si noires que votre seule présence pourrait les dissiper.

Même jour, à onze heures du soir.

Je r'ouvre ma lettre pour vous dire que ma pauvre amie vient de rendre le dernier soupir !... Oh ! le ciel nous préserve d'une fin aussi déplorable !

LETTRE XLIV.

Dictée par madame du Resnel mourante, et adressée au marquis d'Erneville.

De Lyon, le 25 septembre.

Monsieur,

L'avis d'un sage directeur et ma conscience me pressent de vous faire un aveu pénible, mais nécessaire.

L'enfant trouvée, élevée chez vous sous le nom de *Léocadie*, n'est point

ma fille, et j'ignore entièrement quels sont les auteurs de ses jours. Je confesse avec repentir que des motifs d'intérêt personnel m'ont engagée à me déclarer faussement la mère de cette enfant.

Ne pouvant écrire, mais ayant toute ma connaissance, je dicte à haute voix cette lettre à monsieur Vilmain, notaire royal, et en présence de cinq témoins respectables.

De Lyon, ce 23 septembre.

Nous soussignés certifions véritable la présente déclaration.

Jacques Vilmain, notaire royal.
*Ovide M****, comte de Lyon.
Onésime, baron de ***.
Etienne Maurer, échevin.
Alexis de l'Orme.
Onuphre Balthazar, chapelain du chapitre noble d'Alix.

LETTRE XLV.

De la marquise d'Erneville à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 29 septembre.

Vous saurez demain, chère amie, par monsieur du Resnel tous les détails d'un événement qui vous affligera, mais qui ne m'a pas causé autant de surprise que vous pourriez le croire...

Hier après le dîner, Albert et M. du Resnel jouaient aux échecs, et je brodais auprès d'eux, lorsqu'on est venu nous dire qu'un courier arrivé de Lyon demandait à parler à monsieur d'Erneville. A ces mots monsieur du Resnel a pâli, je me suis troublée, j'ai sur-le-champ pressenti la vérité!... Albert a jeté un coup-d'œil rapide sur monsieur du Resnel et sur moi, avec ce regard pénétrant que vous lui connaissez, et je suis devenue telle-

ment tremblante, que ne pouvant plus placer mon aiguille, j'ai suspendu mon ouvrage....

Cependant le courier paraît, s'avance, présente une lettre à Albert qui la reçoit en le priant d'aller attendre la réponse. Il sort, nous nous retrouvons seuls tous les trois; nous gardions un profond silence. Albert ouvre la lettre, et je vois son visage se décomposer entièrement... Dans ce moment le courier rentre et remet un paquet à monsieur du Resnel, parce qu'il venait d'apprendre de nos gens qu'il était avec nous. Le courier retourne dans l'antichambre. Albert, après avoir fini la lecture de sa lettre, se lève, et jetant la lettre sur la table: Lisez! nous dit-il, et sans attendre de réponse il sort brusquement.

Ah! madame, me dit alors M. du Resnel, je suis le plus malheureux des hommes... L'innocence, la pureté de mes intentions ne sauraient excuser l'imprudence de mon zèle... Madame du Resnel n'est plus, et elle a solem-

nellement déclaré en mourant qu'elle n'est point la mère de Léocadie..... Mais, poursuivit-il, souffrez que je vous quitte ; je veux aller chercher le marquis, et m'expliquer franchement avec lui.

Vous jugez, chère amie, que pendant cette explication je n'ai pas été sans inquiétudes ! Cependant elle s'est passée assez paisiblement. Monsieur du Resnel y a mis la plus grande droiture. Il a envoyé chercher à Gilly toutes les lettres du vicomte de St. Méran, relatives à cette affaire, et il nous les a montrées. Nous y avons vu ce qu'il nous avait caché et ce qu'il n'aurait pas dû faire, c'est qu'il a donné mille louis à sa femme pour en obtenir l'aveu qu'il desirait..... Avec une femme de ce caractère, c'était agir à coup sûr... Néanmoins nous avons vu aussi par les lettres du vicomte que cette femme artificieuse autant que vile a soutenu cette fausseté par des mensonges qui la rendaient tellement vraisemblable, que le vi-

comte lui-même en a été complétement la dupe. Enfin monsieur du Resnel pouvait nier qu'il ait donné de l'argent, la déclaration ne le dit pas, du moins formellement, et c'était un fait impossible à prouver ; ainsi sa franchise à cet égard est assurément très-méritoire. Mais Albert ne lui pardonnera jamais d'avoir risqué de le tromper pour m'obliger et me servir.

Pauvre monsieur du Resnel ! Sa tendre amitié pour moi lui fait faire une action inconsidérée, qui ne pourra que me nuire ; mais j'y vois une affection si touchante et si vraie, qu'elle ne peut qu'augmenter l'attachement que j'avais déjà pour lui.

Enfin, mon amie, me voilà plus *suspecte* que jamais aux yeux d'Albert ! Je n'ai goûté le bonheur d'une justification qui paraissait complète, que pour mieux sentir l'affreuse humiliation des soupçons les plus flétrissans ! . . . Hélas ! depuis trois semaines j'avais le pressentiment de

cette étrange révolution ! Madame du Resnel, refusant de répondre à toutes les questions d'Albert, ne m'y préparait que trop. Deux choses surtout m'affligent mortellement : la peine que cette nouvelle causera à ma mère, et le refroidissement d'Albert pour monsieur du Resnel.

Je sens aussi bien vivement à quel point cet incident, sous tous les rapports, est fâcheux pour Albert. Il avait confié à son frère, à votre mari, et peut-être à d'autres encore, le secret prétendu de la naissance de Léocadie ; il faut qu'il aille déclarer à ces mêmes personnes que tout cela n'était qu'une fable !... Il m'a déjà dit que la *crédulité* qu'il avait montrée dans cette occasion, le couvrirait d'un ridicule ineffaçable !... et quel triomphe pour le chevalier de Celtas et pour ses amis !...

Au reste, la générosité d'Albert ne se dément point ; je serais rassurée par sa conduite et par ses discours, si je le connaissais moins !...

Ah ! chère amie, désormais je n'attends plus de bonheur intérieur que de mes enfans ! .... Maurice, Léocadie, Sylvestre, peuvent seuls me dédommager de tant de chagrins si amers et si peu mérités !....

Adieu, chère amie, quand vous verrai-je ?...

LETTRE

LETTRE XLVI.

Réponse de la Baronne.

septembre.

DEMAIN, chère amie, je serai à Erneville, et j'y passerai huit jours. Monsieur du Resnel a couché ici; il a tout conté au baron qui est *parfait* pour vous. Il veut aussi vous aller voir; nous partirons ensemble.

Malheureux monsieur du Resnel! quel ami vous avez en lui!... Savez-vous, chère amie, où il est maintenant? sur la route de Lyon. Il veut savoir quelles sont les personnes qui ont dirigé madame du Resnel, il veut démasquer les méchans.

Adieu; Simon veut partir, mais nous causerons demain à cœur ouvert.

LETTRE XLVII.

De monsieur du Resnel au baron de Vordac.

De Lyon, le 15 octobre.

Comme je vous l'avais annoncé, mon cher baron, j'ai pris les informations les plus précises sur la dernière démarche de madame du Resnel, et voici ce que j'ai appris avec certitude.

Madame du Resnel, depuis dix-huit mois ou deux ans, avait pour amant monsieur de Bel***, parent et ami du *chevalier de Celtas*. Ce dernier, lorsqu'il a su que madame du Resnel prétendait être la mère de Léocadie, s'est transporté à Lyon, a passé plusieurs semaines au chapitre d'Alix, et s'y est déclaré passionnément amoureux de madame de Bel***, sœur de monsieur de Bel*** et amie de madame du Resnel. Cette jeune chanoinesse, dont le caractère, dit-on, est aussi

facile que les mœurs, séduite par les flatteries du chevalier, a pris pour lui *un grand sentiment* qu'elle s'est fait gloire d'afficher. C'est elle qui a donné un confesseur à madame du Resnel ; c'est elle qui a *conseillé* de faire écrire la rétractation en présence de cinq témoins, qui tous sont *au moins* ses amis ; c'est elle qui a voulu que cette rétractation fût adressée au marquis d'Erneville ; c'est elle qui a voulu que cette rétractation fût adressée au marquis d'Erneville ; c'est elle qui a envoyé le courier qui est un de ses domestiques.

Voilà un grand zèle ! et sur-tout dans une personne confidente des amours de son frère et de madame du Resnel. Enfin madame de Bel*** dit hautement qu'en tout ceci elle a suivi les conseils du chevalier de Celtas.

A présent, mon cher baron, réfléchissez et jugez ! Est-ce par amour pour la religion que le *déiste*, que le *philosophe* Celtas a montré tant de zèle pour la conversion de madame du

Resnel ? A l'égard de la rétractation, ne suffisait-il pas qu'elle me fût adressée par le confesseur ? Pourquoi tout cet appareil, toute cette publicité ?... Connaissez donc la profonde méchanceté de cet homme envieux, et l'ennemi implacable de la marquise d'Erneville !

L'amitié m'a fait faire une fausse démarche : séduit par de trompeuses apparences, j'ai adopté trop légèrement une supposition qui assurait le repos de mes amis. Me défiant de la véracité de madame du Resnel, je n'ai cru qu'abréger des détours, en lui offrant la somme qu'elle a reçue. Il ne faut jamais s'écarter des principes. J'eus donc tort, et j'en conviens. Mais la haine et le ressentiment ne me feront jamais faire une chose douteuse. Ainsi, loin d'exagérer dans tout ce que je vous dis du chevalier de Celtas, je supprime beaucoup de circonstances aggravantes dont le récit m'entraînerait dans de trop longs détails. Votre ancien et respectable ami,

M. d'Op*** , vous écrit sur ce sujet, et vous confirmera l'exacte vérité de toutes les anecdotes relatives au chevalier de Celtas. J'espère qu'enfin votre opinion sur un homme si noir et si dangereux sera fixée sans retour. Quant à moi, je suis irrévocablement décidé à lui témoigner, en toute occasion, le mépris qu'il m'inspire, et par conséquent à ne le jamais recevoir chez moi.

Adieu, mon cher baron ; je partirai dans quelques jours pour Gilly, et j'aurai un grand plaisir à vous revoir.

LETTRE XLVIII.

Réponse du Baron.

Le 23 octobre.

La méchanceté est évidente, et je dirai comme Orgon dans le Tartuffe :

Voilà, je vous l'avoue, un abominable homme !

En tout, c'est une sotte ou vilaine

chose que l'espèce humaine : des coquins ou des dupes, des hypocrites ou des sots, des scélérats ou des victimes, voilà ce qui la compose !

D'Orgeval et sa femme sont venus me voir, et je leur ai montré la lettre de M. d'Op*** , qui contient sur Celtas tout ce que vous me mandez, et quelques détails de plus. D'Orgeval est si borné et si entiché du chevalier, que cette lettre ne lui a pas fait la moindre impression. Mais l'intrigue du chevalier avec la chanoinesse a fort déconcerté la petite d'Orgeval. Aussi, loin de défendre le chevalier avec la chaleur accoutumée, elle a nettement condamné sa conduite.

Pour moi j'étais fort tenté de ne plus voir ce personnage ; mais la baronne s'oppose à cet éclat, et elle vous demande en grace de ne point conter cette histoire au marquis et à Pauline. Le chevalier va rarement chez eux maintenant ; je ne l'attirerai plus, nous le connaissons,

cela suffit. Evitons les scènes, c'est toujours le parti le plus sage.

Adieu, mon cher philosophe ; revenez promptement où vous êtes si sincérement desiré.

LETTRE XLIX.

De monsieur d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 15 janvier.

J'AI fait faire un traîneau charmant dans lequel je fus hier à Erneville. On venait d'y recevoir les étrennes de la petite fille. L'*élégant château* est bien attristé.

Mon frère est pensif et devient distrait comme le *philosophe* ; Pauline est silencieuse. La du Rocher est d'un *aigre-doux* insoutenable, depuis que l'amoureux Remi la surprit avec tous les cataplasmes ; enfin je m'ennuyai beaucoup, et je me retrouve avec grand plaisir dans mon manoir.

Vous ne venez plus dans nos cantons, mon cher chevalier; j'espère que nous vous reverrons ce printems. Mais peut-être irai-je passer le carnaval à Autun.

LETTRE L.

Du vicomte de St. Méran à monsieur du Resnel.

Le 18 mai.

Je reviens d'une maison de campagne où j'ai passé huit jours très-agréables. Il y avait peu de monde, et une société choisie et charmante, une liberté parfaite, et des soirées délicieuses. On ne jouait point, mais on causait, on contait des histoires, et nous ne nous sommes jamais couchés avant le jour.

J'ai voyagé, et je n'ai trouvé qu'en France le véritable goût de la société. Dans les pays étrangers, on n'invite chez soi que pour montrer

une belle maison, ou pour donner un bon dîner ; on ne s'assemble que pour étaler du faste, ou pour boire et pour manger ; on ôterait tout le charme de ces assemblées, si l'on en retranchait le café, le thé et le punch. On sent trop que ce n'est communément que la vanité qui vous appèle ; mais en France c'est le goût, c'est la bienveillance qui vous accueille, on croit être reçu par l'amitié.

Dans les sociétés particulières, nulle prétention frivole de briller par le luxe ; on donne sans apprêt et sans embarras son souper de tous les jours, et pour faire écouler les heures avec rapidité, le seul plaisir de la conversation suffit. Voilà ce que je n'ai vu qu'en France, et particulièrement à Paris. La tempérance naturelle des Français contribue beaucoup à cette sociabilité qui les distingue, et nous perdrons ce charme si justement vanté, si l'on introduit jamais parmi nous l'u-

sage de prendre des rafraîchissemens et du thé à toutes les heures du jour.

Il n'y a plus d'intérêt et de suite dans des conversations sans cesse interrompues par ce *tripotage* qui transforme un salon en un véritable café. Comment causer en mangeant des gâteaux, en voyant à toute minute des domestiques entrer et sortir, et la maîtresse de la maison clouée devant une bouilloire, et uniquement dévouée à faire chauffer de l'eau ? Comment n'être pas distrait par ce bruit de tasses et de cuillers, et par ce papillotage éternel ?.....

On ne parle dans ce moment que de la sœur du duc de Rosmond, que le roi a damée (1) et qui a été présentée la semaine passée. Jamais

(1) Les jeunes personnes de qualité non mariées n'allaient à la cour que lorsque le roi *les damait*, c'est-à-dire, qu'il leur donnait le titre de dames ; ce qu'il accordait toujours lorsque les parens le demandaient.

figure n'a fait plus de bruit que la sienne ; on assure qu'elle efface toutes les beautés de la cour. Elle s'appelle maintenant la comtesse de Rosmond. On prétend qu'elle est irrévocablement décidée à ne se marier jamais, et que c'est pourquoi elle s'est fait présenter, afin d'avoir un état et de pouvoir aller dans le monde. On fait d'étranges conjectures sur l'éloignement constant que cette charmante personne montre pour le mariage. Sa tendresse pour son frère, chez lequel elle loge depuis cinq ans, et qui depuis ce tems est son tuteur, le peu de principes du duc, la beauté, les graces de ces deux personnes, l'indifférence que la comtesse a montrée pour tous ceux qui ont été amoureux d'elle, toutes ces choses font supposer qu'elle a pour son frère une passion criminelle.... Cependant, l'attachement du duc pour Camille, cette jeune pupille du vieux Dercy, semble démentir ces bruits injurieux. Le duc

est entiérement occupé de cette fille à laquelle il a fait quitter le théâtre ; mais les envieux de madame de Rosmond soutiennent que cette intrigue subalterne n'est qu'une feinte concertée entre le frère et la sœur, afin de cacher leurs véritables sentimens. Quoi qu'il en soit, j'ai la plus vive curiosité de voir cette personne intéressante, dont on dit tant de bien et tant de mal ; mais elle est extrêmement sauvage, elle ne va jamais aux spectacles, elle fait très-peu de visites, elle ne veut point aller chez les princes, et ne s'y fera pas présenter ; on dit qu'elle ne retournera point à la cour ; il est donc fort difficile de la rencontrer. Mais j'ai tort de me livrer à ce desir ; car, s'il est satisfait, j'éprouverai peut-être le sort du pauvre Polignì.

Je suis persuadé que les grands attachemens sont presque toujours annoncés par des pressentimens. Montagne dit, en parlant de son ami la Boëtie : *Avant de nous connaître, nous nous embrassions par nos noms.*

Cette phrase m'a toujours plu ; la raison peut la critiquer, mais le cœur la conçoit et l'approuve. Tant de choses dont l'ame sent la vérité, sont inexplicables pour l'esprit ! C'est pourquoi les gens doués d'une grande sensibilité paraissent si souvent remplis de préjugés aux yeux des personnes froides. Ils ont un instinct particulier qui manque aux autres. Le créateur, qui a donné à tant d'animaux un instinct prophétique, n'a-t-il pu donner aussi quelquefois cette faculté précieuse aux ames privilégiées ? Il me semble qu'on ne doit, ni adopter comme certaines des idées de ce genre, ni les rejeter positivement, parce qu'elles paraissent inconcevables. Eh ! quel mortel a jamais sondé toutes les profondeurs des secrets, si mystérieux, du cœur et de la nature ?

Adieu, mon ami ; parlez-moi de vous, de vos voisins, et sur-tout de l'incomparable Pauline.

LETTRE LI.

De la Marquise à la Baronne.

D'Erneville, le 6 septembre.

NON, chère amie, quoique Léocadie soit dans sa sixième année, je ne lui ai pas encore dit un seul mot sur sa naissance, et j'ai pris toutes les précautions nécessaires pour que les femmes de chambre et les autres domestiques ne fissent aucune indiscrétion à cet égard. Non-seulement elle se croit ma fille, mais Maurice, plus âgé qu'elle de deux ans et demi, est dans la même erreur. Les enfans de cet âge n'ont de curiosité que pour des bagatelles, et rien n'est plus aisé que de leur cacher des secrets de famille.

Léocadie a une sensibilité et une intelligence extraordinaires ; mais je veux attendre encore, je veux qu'elle soit en état de sentir parfaitement tout

l'intérêt d'une telle confidence. Je veux enfin y mettre un grand appareil, et que la scène frappante que je lui prépare soit une des principales époques de sa vie, et qu'elle ne puisse jamais s'effacer de sa mémoire.

Jusqu'ici, je ne lui ai donné qu'une très-petite partie des *étrennes anonymes*; je serre le reste avec les bijoux trouvés dans *l'armoire*, qu'elle n'a portés que la première année de sa vie, et qu'elle n'a pas revus depuis. Elle ne connaît donc aucune de ces choses, que je lui remettrai en tems et lieu. Quant aux étrennes qu'elle reçoit, elle croit que c'est moi qui les fais venir de Paris pour elle; ces présens se trouvent confondus avec ceux que je lui fais réellement, et elle ne porte des bijoux envoyés par sa mère que la montre, *le fatal cachet*, le collier de perles et une petite chaîne d'or.

La rétractation de Mme. du Resnel a, sans doute, reproduit une triste révolution dans mon sort; cependant,

je pense, avec grand plaisir, que ma Léocadie n'a point puisé la vie dans le sein d'une femme si vile et si méprisable à tous égards. Il m'est doux de reprendre l'intérêt que m'avait inspiré sa malheureuse mère, et de pouvoir me la représenter sous les traits les plus touchans ! J'éprouve, en recevant ces étrennes anonymes, des sensations inexprimables ; je me mets à la place de ma Léocadie âgée de quinze ans, et je ressens toute l'émotion qu'elle aura certainement à cet âge, si le ciel lui conserve cette mère inconnue, si intéressante par sa tendresse maternelle ! Que j'aime cette enfant ! combien elle annonce d'esprit et de vertus ! et quelle douceur, quelle naïveté, quelle mémoire, que de dispositions pour tout ce qu'on lui fait apprendre ! Je ne veux négliger aucun de mes talens, afin de les lui donner tous. Elle a un goût particulier pour le dessin, et elle met à cette étude la plus grande application. Elle aura une voix charmante, son oreille est

très-juste ; j'ai fait pour elle plusieurs romances *historiques et morales*, sur des airs bien simples, et elle les chante à ravir. Enfin, j'en veux faire aussi une bonne *petite ménagère*, et j'y parviendrai en jouant avec elle *à la madame*, ce jeu favori des enfans, que j'ai perfectionné pour Maurice et pour Léocadie (1). Je ne vous parle point de mon petit Sylvestre ; tout ce qu'on en peut dire encore, c'est qu'il est bien frais et bien portant.

Adieu, mon amie ; Léocadie vous envoie un panier de figues qu'elle a cueillies elle-même avec l'intention de vous les offrir. Les deux pêches et les fleurs sont pour monsieur du Resnel, et toujours de la part de Léocadie, qui, je vous assure, est bien vivement occupée de ses amis absens.

---

(1). Voyez sur le parti qu'on peut tirer de ce jeu, ma nouvelle méthode d'enseignement pour la première enfance.

LETTRE LII.

De la Comtesse au Marquis.

De Dijon, le 15 novembre.

TOUS mes arrangemens sont faits pour recevoir Stéphen, ne différez donc plus à me l'envoyer. Je l'attends avec une impatience inexprimable. Vous savez que ma pauvre Françoise est morte : elle a laissé une petite fille âgée de quatre ans ; je prends cette enfant, et je l'éleverai aussi. J'ai composé une petite fable bien vraisemblable pour Stéphen ; enfin tout est préparé, jusqu'aux joujoux que je lui destine. Adieu, cher Albert, mandez-moi si vous comptez toujours venir au mois de janvier.

LETTRE LIII.

Du vicomte de St. Méran à monsieur du Resnel.

Le 8 mai.

Je vous envoie, mon ami, le *Traité des sensations* de Condillac, ouvrage très-prôné par la secte encyclopédique, et à mon avis l'une des plus mauvaises et des plus ennuyeuses productions de ce siècle. Le style en est froid et sec, l'idée très-commune, et le but pernicieux; car l'auteur n'en a point d'autre que de conduire son lecteur au matérialisme. Et voilà pourquoi nos philosophes admirent tant cette brochure!

Je vous envoie aussi un petit poëme tout aussi mauvais dans son genre, et loué à l'excès par les mêmes personnages, parce que l'auteur est un de leurs protégés. C'est un hymne (en prose) au soleil, par l'abbé de

Reyrac. Quoique l'ouvrage soit très-court, je vous défie d'avoir le courage de le lire de suite jusqu'à la fin. C'est un tissu de lieux communs, dans lequel on ne rencontre pas une image, pas une seule pensée neuve ; quant à la manière d'écrire, vous n'y trouverez que des phrases emphatiques et ronflantes, laborieusement et péniblement construites, sans variété, et par conséquent sans véritable harmonie, et n'offrant que des comparaisons et des métaphores usées. Et voilà ce que nos philosophes nous donnent pour un chef-d'œuvre !

C'est une étrange chose que cette conjuration des encyclopédistes. Ils ont décidé que

Hors la cabale, point d'esprit,

et que tout l'esprit du monde entier est renfermé dans la cabale. Ils sont nombreux, ils sont intrigans ; moyens certains pour réussir ! Qu'en résultera-t-il? La décadence de la littérature, la corruption du goût et des mœurs, etc.

J'ai lu ces jours passés une lettre *du philosophe de Ferney*, qui dit que tout annonce *une révolution*, et qui prédit que nos *neveux verront un beau train* (1). Telle est la douce espérance des chefs de la secte, tel est le but bienfaisant de leurs travaux ! Ces prophéties sont un peu effrayantes pour nous, mon ami, qui n'avons pas quatre-vingts ans ; nous pourrions bien nous trouver au commencement de la bagarre avec nos turbulens neveux....

Rien de nouveau au palais ***, sinon que madame de *** se retire. J'ai recueilli à ce sujet une anecdote qui mérite de vous être contée.

Un matin, en ma présence, le comte ***, l'homme du monde qui sait le mieux les usages, dit à notre princesse, à propos de la retraite de madame de ***, qu'elle devait lui donner son portrait. Elle n'a jamais

(1) Voyez les lettres de Voltaire.

été mon amie, répondit la princesse. N'importe, reprit le comte, c'est une faveur d'étiquette, c'est une marque de bonté que madame doit lui accorder en se séparant d'elle. Eh bien, j'y consens, répartit la princesse ; mais comment lui donnerai-je mon portrait ?.... A cette question le comte souriant d'un air moqueur : Madame ne veut-elle pas, dit-il, le lui donner à l'huile ?... Il faut, poursuivit-il, que ce portrait soit en miniature avec un entourage de diamans (1).

Ainsi donc on dit sans détour à la princesse que le portrait n'est que l'accessoire ou le prétexte de la demande. On trouve ridicule qu'elle imagine d'offrir son portrait à l'huile, parce qu'on ne peut y mettre des diamans. Connaissez-vous rien de plus impertinent et de plus bas ? J'ai recueilli bien d'autres traits de ce genre.

---

(1) Ce trait n'est point d'invention. L'auteur a entendu ce dialogue, et l'écrivit le jour même sur son journal.

Quand le comte fut sorti, la princesse qui n'avait témoigné ni surprise ni mécontentement, me dit en riant : Je crois que je pourrais m'épargner la peine de me faire peindre, et qu'il serait suffisant de donner l'*entourage*.

Cette princesse est douce et aimable lorsqu'elle peut vaincre sa timidité. Elle a une amie intime qui me plaît extrêmement. C'est la comtesse d'Olbreuse. La princesse a été élevée au couvent avec elle ; sa gouvernante était la mère de madame d'Olbreuse ; ce qui a produit entre la princesse et elle une liaison qui dure depuis l'enfance. Madame d'Olbreuse, mariée en premières noces à M. de S***, a épousé le comte d'Olbreuse il y a six ou sept ans ; et fixée par un attachement véritable, elle est devenue depuis ce mariage la femme la plus sensée et la plus intéressante.

Non, mon ami, je n'ai point encore rencontré cette dangereuse comtesse de Rosmond. Elle a une terre dans laquelle elle passe huit mois de l'an-

née ; elle y est depuis un mois, et n'en reviendra que sur la fin de l'automne.

Adieu, mon ancien et véritable ami. Je n'ai pas l'espérance de pouvoir aller en Bourgogne cette année ; mais j'y passerai certainement deux mois l'année prochaine.

LETTRE

LETTRE LIV.

De la Comtesse au Marquis.

De Dijon, le 18 février.

TOUTES mes lettres *clandestines* sont courtes. Celle-ci le sera d'autant plus, que j'écris, par ce même courier, une *double lettre* pour vous et Pauline.

Mais il faut que je vous parle de Stéphen ; il est au huitième jour de sa rougeole, et parfaitement bien. Il s'est levé hier, et il joue aujourd'hui fort gaiement. C'est un aimable enfant, docile et sensible ; et puis je trouve qu'il vous ressemble. Il n'a pas vos traits ; quoiqu'il soit joli, sa figure ne sera pas aussi bien que la vôtre ; mais il a dans les manières et dans la physionomie beaucoup de rapports avec vous. Il a eu aujourd'hui *sept ans* ! Ah! pleurons toujours sur sa naissance, mais élevons-le

bien : c'est un devoir bien sacré. Je forme déjà des projets pour lui ; il serait très-possible de le marier un jour à Léocadie, je n'y vois qu'une disconvenance ; c'est que ces deux enfans sont précisément du même âge. Il faudrait que Stéphen eût quelques années de plus. Adieu, mon cher fils ; je vous écrirai encore jeudi pour vous donner des nouvelles de notre enfant.

LETTRE LV.

Réponse du Marquis.

Le 24 février.

Stéphen épouser Léocadie ! Ah ! ma mère, vous connaissez bien peu la passion de Pauline pour Léocadie, et son ambition pour elle ! D'ailleurs, *la personne* qui s'occupe si constamment de cette enfant, et qui envoie tous les ans pour elle des dons si riches et si recherchés, cette *personne* s'opposerait certainement à une telle alliance. Non, non, mon pauvre Stéphen, oublié, abandonné de sa mère, n'aura sûrement pas la romanesque et brillante destinée de Léocadie ! Je trouve moi-même que cette dernière enfant paraît née pour quelque chose d'extraordinaire. L'éclat de sa beauté, ses graces, ses dispositions, et l'éducation qu'elle reçoit, la rendront

un jour la personne du monde la plus charmante et la plus distinguée. Pauline n'existe et ne respire que pour elle. Vous n'avez pas d'idée de cet attachement. Maurice et Sylvestre sont aimés ; mais quelle différence !... Léocadie nous coûte cher à tous!...

Adieu, ma mère, J'irai vous voir, vous remercier de votre bonté incomparable, et me consoler près de vous aussitôt que j'aurai terminé quelques affaires qui me retiennent ici.

LETTRE LVI.

Anonyme adressée à la Marquise.

Le 23 mai.

Madame,

Il y a une telle sympathie entre vous et l'heureux et fidèle époux que vous avez choisi, que l'on trouve dans vos actions la conformité que l'on admire dans vos sentimens.

Tandis que vous adoptiez, en 17**, au mois de février, une jolie petite fille, votre mari, à la même époque, *adoptait* aussi de son côté un enfant. La charmante Léocadie fut trouvée dans une armoire : on assure que Stéphen fut trouvé dans une malle au moment où le marquis faisait ses paquets pour aller vous rejoindre. Cet enfant est élevé à Dijon par votre respectable mère, auguste confidente des secrets vertueux de son fils *adoptif*. Ce goût

d'adoption qui distingue votre famille, produit des aventures si merveilleuses et si intéressantes, que je veux les transmettre à la postérité. En conséquence, je compose une romance en dix-huit couplets sur la naissance miraculeuse de Léocadie et de Stéphen. J'aurai l'honneur, madame, de vous en envoyer le premier exemplaire.

LETTRE LVII.

De la Marquise à la baronne de Vordac.

D'Erneville, le 5 juin.

Eh ! mon Dieu, qu'ai-je fait pour exciter tant de haine !.... Ah ! chère amie, si vous saviez les horreurs que j'éprouve !.... Des lettres anonymes les plus noires, les plus insultantes !.... Qu'il est douloureux d'inspirer cet affreux sentiment, lorsqu'on n'a dans l'ame que de la bienveillance ! Oh ! que l'injustice est révoltante ! Depuis plus de sept ans que j'en éprouve de si cruelles, je n'y suis point encore accoutumée !...

Quel déchaînement contre moi, et quelle indulgence pour tant de gens qui, joignant au vice l'effronterie et le scandale, loin de cacher leurs égaremens, en conviennent, et même s'en glorifient !.... Mais après tout, l'injustice est peut-être un bien;

car lorsqu'elle afflige sans aigrir, elle doit perfectionner le caractère, elle guérit de la vanité, elle ramène à Dieu. Hélas ! sans cette idée sublime que deviendrait - on, quand on est opprimé par la calomnie ? L'amitié même alors n'est point un refuge assuré. Si elle est assez généreuse pour ne point se démentir, est-elle toujours assez clairvoyante pour ne pas se laisser abuser en secret par de fausses apparences, et pour repousser constamment des préventions universelles ? Ainsi, les plus doux témoignages de son estime, devenus suspects et perdant presque tout leur prix, ne paraissent plus que les effets de la compassion et de la tolérance.

Rien de beau, rien de réel, sans but et sans utilité. La vertu méconnue, persécutée et toujours persévérante, ne serait qu'une inconcevable folie, si elle était entiérement dépourvue de consolation et d'espérance. Le témoignage de la conscience ne ser-

virait alors qu'à nous irriter profondément, qu'à nous rendre misantropes. Pour nous dédommager d'un injuste mépris, nous tâcherions de nous exagérer nos propres vertus ; pour nous venger et pour avoir le droit de haïr tous les hommes, nous finirions par nous diviniser nous-mêmes ; nous deviendrions des monstres d'orgueil, et c'est ainsi que nous serions pervertis par le sentiment même qui nous porterait vers le bien, et qui nous ferait détester le vice et l'iniquité. Et voilà ce qui a produit cette sombre misanthropie qui va se confiner dans le fond des déserts.

Mais avec *un témoin* on jouit de son innocence ; et quel témoin ! le juge suprême de nos actions, celui qui peut seul les apprécier et les récompenser ! Oh ! qu'il est doux et consolant de s'adresser à lui, de se réfugier dans son sein paternel, et là, d'attendre en paix l'accomplissement de ses promesses !

Non, ma chère amie, je n'ai point

encore vu l'enfant dont ma mère s'est chargée ; mais elle m'en a parlé dans ses lettres, et j'applaudis à cette bonne action ajoutée à tant d'autres du même genre. J'irai cet automne à Dijon, et j'y passerai, je crois, une partie de l'hiver. Adieu, mon amie ; je ne suis plus heureuse, mais je suis résignée.

LETTRE LVIII.

De la Comtesse au Marquis.

Dijon, le 29 octobre.

Je suis charmée, cher Albert, que vous ayez trouvé un prétexte vraisemblable pour rester à Erneville, et que vous n'ayez pas été témoin de la première entrevue de Pauline et de Stéphen. Pauline a examiné cet enfant avec un air attentif, rêveur et curieux, qui m'a singuliérement frappée. Ensuite elle l'a beaucoup caressé. Ce matin elle est sortie de bonne heure, uniquement pour lui aller acheter des joujoux... Sensible et douce créature, aurait-elle quelques soupçons ? Je ne le crois cependant pas, rien dans ses discours ne peut donner cette idée, et elle a repris un air parfaitement simple.

Léocadie est en effet une ravissante enfant, il est impossible de ne pas

l'aimer à la folie. La tendresse de Pauline n'a rien d'étonnant, toute autre l'éprouverait à sa place.

Maintenant venez, cher Albert; un plus long séjour à Erneville paraîtrait extraordinaire, et affligerait Pauline.

LETTRE LIX.

De la Baronne de Vordac à monsieur du Resnel.

Le 6 janvier.

Ah ! monsieur, vous avez tant d'amis à Dijon; écrivez, agissez pour arrêter, s'il se peut, le plus infâme libelle contre nos amis ! Une abominable brochure, contenant une chanson *en dix-huit couplets* sur Pauline et sur son mari, avec de longues notes remplies de calomnies exécrables !....

Le baron a reçu ce matin, par la poste, un exemplaire de cette infamie.... Intéressante et sensible Pauline !... Oh ! combien tes talens, ton esprit et tes graces te coûtent cher !... tandis que ta belle-sœur peut impunément montrer la coquetterie la plus scandaleuse.... On ne fait point des chansons sur elle, on ne la hait

point!... Oh ! venez nous voir ! Que ferons-nous ? qu'opposerons-nous à ces horribles complots de la méchanceté ?... L'amitié doit-elle et peut-elle rester oisive quand la haine est si active ? Venez, j'ai besoin de gémir avec vous ; j'ai besoin de me plaindre avec un ami véritable de ma chère Pauline !

LETTRE LX.

De M. d'Orgeval au chevalier de Celtas.

Le 20 janvier.

On n'est pas *marquis* impunément, mon cher chevalier ; si le grand Albert se fût contenté du nom *bourgeois* de notre père, s'il avait bien voulu rester l'*égal* de son frère, s'il eût épousé une femme sans prétentions comme ma Denise, il ne serait pas le plastron de tous les brocards des mauvais plaisans de la province. Figurez-vous que l'on vient de faire contre lui et sa femme une romance satyrique en dix-huit couplets, qui contient l'histoire *véritable* de la petite bâtarde, et qui apprend de plus celle de ce petit *Stéphen* que la comtesse élève. La chanson est furieusement mordante ; le baron la trouve détestable ; beaucoup d'autres personnes en jugent autrement ; quant à moi

elle me paraît assez médiocre. Je voudrais avoir votre avis là-dessus. Je vous l'envoie, mais ne la montrez à personne ; mandez-moi si elle a circulé dans vos cantons. Ceci va jeter un ridicule ineffaçable sur le brillant château d'Erneville. Je suis très-peiné de voir mon frère tympanisé de la sorte. Vous qui connaissez le pays, vous pouvez vous représenter l'effet que cette chanson produit à Bourbon et à Luzi, et les gorges chaudes qu'on en fait chez le *procureur du roi* et chez le *subdélégué*.

Adieu, mon cher ; Denise vous salue, et moi je vous embrasse.

LETTRE LXI.

Réponse du Chevalier.

D'Autun, le 27 janvier.

Je connaissais la chanson, mon cher d'Orgeval ; elle est ici entre les mains de tout le monde, et malheureusement on en raffole, car elle est faite de main de maître. Il est impossible qu'avec le tact que vous avez, vous l'ayez trouvée *médiocre*. Au reste, c'est ainsi que vous devez parler d'un ouvrage satyrique contre votre frère. Et moi-même, je ne me permets pas dans le grand monde de dire ce que j'en pense. Mais entre nous, c'est un chef-d'œuvre. Cependant je n'approuve point ce genre. Tout ce qui peut ressembler à la méchanceté me déplaît. Comment pouvez-vous citer le jugement du baron ? cet homme atrabilaire est tombé dans

une véritable imbécillité depuis deux ans.

Adieu, mon cher; je sens combien tout ceci doit vous affecter; *rougir de ses proches* est un grand malheur, et je vous assure que je vous plains sincérement d'avoir des relations si peu dignes de vous.

LETTRE LXII.

De la Marquise à la Baronne.

Le 2 mars.

Je devine facilement, tendre et chère amie, d'où vient votre misanthropie. Je sais par une lettre anonyme qu'on a fait un libelle contre moi, et vous avez sans doute découvert cette nouvelle méchanceté. J'ai reçu il y a environ trois semaines, par la poste, un gros paquet; l'adresse était d'une écriture inconnue; je me doutai que c'était un libelle, et je le laissai sur ma table sans l'ouvrir. Un moment après Albert survint, et il se troubla en jetant les yeux sur ce paquet, (je suppose qu'il venait d'en recevoir un pareil). Je n'eus pas l'air de remarquer son émotion, et je lui dis négligemment que je le priais d'ouvrir ce gros paquet, parce que j'imaginais qu'il était pour lui, et qu'on s'était

trompé en écrivant l'adresse. Albert se saisit précipitamment du paquet, il fut l'ouvrir dans l'embrâsure d'une fenêtre ; ensuite il le mit dans sa poche, en me disant qu'en effet ces papiers étaient pour lui. Ainsi je n'ai point jeté les yeux sur ce libelle, et par ce petit artifice Albert sait que je ne l'ai point lu. Il croit même que j'ignore entiérement cette nouvelle noirceur, et voilà sur-tout ce que je desirais. Si par hasard il vous en parle, confirmez-le bien dans cette idée. J'ai sur ce point avec ma mère la même dissimulation.

Au bout de tant d'années voir renaître ces odieuses calomnies, et avec un tel redoublement de rage ! Consolez-vous, mon amie, en songeant que j'ai pris mon parti sur toutes ces horreurs. Pour jouir de la vie, il faudrait pouvoir n'acquérir aucune connaissance approfondie des hommes ; ce serait rester toujours jeune. Ce sont les espérances chimériques et la douce sécurité produites par l'igno-

rance qui font le charme véritable de la jeunesse. Oh combien j'ai vieilli dans l'espace de huit ans !...

LETTRE LXIII.

De la même à la même.

10 mai.

Je suis triste, mon amie : il s'est élevé dans mon ame je ne sais quels mouvemens d'aigreur que je n'ai point encore éprouvés. Ah ! qu'il est difficile de conserver toujours son caractère, quand on est l'objet de tant d'injustice !....

Je fus mardi dernier dîner à Bourbon chez notre bon docteur, et voulant me baigner le jour suivant, j'y couchai. Le lendemain matin, à sept heures, en sortant du bain, j'allai me promener dans la cour des Fontaines ; en entrant sous la grande halle, j'apperçus une jeune personne

dont la figure intéressante fixa mon attention. Elle était seule sur un banc, elle lisait : je m'assis à côté d'elle. Aussitôt elle quitta son livre, elle entra en conversation avec moi ; nous avions déjà fait connaissance, nous nous étions regardées : que ne dit point un simple regard aux ames qui sympathisent !.... Le créateur a déposé dans nos regards tous les mystères les plus touchans du sentiment et de la nature, tout ce que la parole ne saurait exprimer, et tout ce que n'oseraient articuler la crainte et la pudeur ! La bouche la plus ingénue ne peut être que l'interprète de la pensée, elle ne peut que la traduire, et les regards peignent la pensée même !....

La jeune dame, douce, spirituelle et communicative, me conta (sans être interrogée) qu'elle était veuve, que ses terres sont en Franche-Comté, et qu'elle n'a fait le voyage de Bourbon que pour accompagner son père qui prend les eaux et les bains. Elle

me parla de son père de la manière la plus touchante ; enfin, je l'écoutais avec un plaisir extrême, quand le docteur Tiphaine, entrant sous la halle, vint nous aborder en disant : Ah ! voilà madame la marquise d'Erneville ! à ce nom l'étrangère me regarde avec étonnement, et je vois l'expression de son visage devenir aussi froide qu'elle était affectueuse un instant auparavant ! . . . . Je me sentis choquée et glacée, je me levai en faisant une révérence très-sérieuse qui me fut rendue avec beaucoup de sécheresse ; je m'éloignai précipitamment.

J'ai su depuis que cette jeune personne, qui se nomme la comtesse de ***, est très-liée avec la vieille marquise de T*** qui, comme vous le croyez bien, l'a prévenue contre moi ; je sais même que cette étrangère dit beaucoup de mal de moi ; mais que malgré cette injustice elle est personnellement très-estimable.

Concevez-vous, chère amie, qu'une

femme honnête, vertueuse et pieuse, puisse prendre des préventions dont tous les résultats sont ceux de la haine la plus condamnable ? Qu'ai-je fait à cette étrangère ? Pourquoi, sur des *oui dire*, se met-elle au rang de mes ennemis ! Elle ira sans scrupule porter et répandre dans sa province toutes les calomnies dont je suis l'objet ! et l'on assure qu'elle est *douce* et *bonne !* Mais qu'est-ce donc que la bonté, si elle peut s'allier à de telles injustices ? Pourquoi déclame-t-on si généralement contre la méchanceté, puisque, sans se nuire à soi-même dans l'opinion des autres, on peut déchirer les personnes que l'on ne connaît point, et dont on n'a jamais reçu la moindre injure ? La haîne personnelle est infiniment plus excusable, ses emportemens sont ceux de la passion, et la passion nous aveugle toujours. La haine adopte tout ce qui la flatte, elle se satisfait en s'irritant, et souvent, alors même qu'elle calomnie, elle est de bonne foi ;

foi ; mais sans motif et sans projet, se déclarer le détracteur et l'ennemi d'un inconnu ! nuire de sang-froid et sans intérêt ! n'est-ce pas là, aux yeux de tout ce qui sait penser et réfléchir, la méchanceté la plus odieuse ? Aussi ne saurait-on excuser une telle conduite qu'en supposant que ceux qui se la permettent (s'ils ont de la religion et un bon cœur) sont excessivement bornés et totalement privés de la faculté de réfléchir ; car *la première règle de la charité chrétienne* (et de l'honnêteté) *est qu'on ne peut croire le mal, si l'on n'a rien vu, et que l'on doit se taire, si l'on a vu* (1).

Si la haine est coupable quand les mauvais procédés l'ont fait naître, qu'est-elle donc, lorsqu'elle n'est fondée sur rien ? Comment prend-on de l'aversion pour une personne dont on n'a point à se plaindre, qu'on n'a jamais vue, et que très-souvent

(1) Lettres de Ganganelli.

on aimerait, si le hasard rapprochait d'elle ?

On a remarqué depuis long-tems que les personnes médisantes n'ont jamais un esprit véritablement étendu ; il y a toujours dans la médisance un certain commérage qui est incompatible avec la supériorité d'esprit. Cependant j'aime encore mieux ces gens légers, inconséquens et sans principes, qui prennent en aversion sans cause et sans sujet, et qui attaquent sans être provoqués, mais du moins ouvertement, que ces hypocrites de bonté qui, cachant de profonds ressentimens sous des apparences généreuses, affectent de se taire en public, et n'accusent que par un silence perfide, souvent plus éloquent que les discours les plus adroits. Ces gens qui refusent de s'expliquer et qui ne parlent que vaguement, parce qu'ils n'auraient rien de convaincant à dire, c'est à eux que s'adresse cette jolie comparaison de Murphy : « Your silence, that

» affects to suppress what you Know, » is a mute that strangles (1). » Ah ! chère amie, qu'il est cruel de se découvrir ainsi chaque jour de nouveaux ennemis, de penser qu'on en a encore une multitude d'autres dont on ne sait même pas les noms ! Un ennemi personnel est moins redoutable et moins affligeant ; on se défie de lui, on est sur ses gardes, on se flatte que ses calomnies pourront du moins paraître suspectes ; mais comment se garantir des traits lancés par une main inconnue, par une main meurtrière et cependant indifférente qui, n'étant armée ni par la haine, ni par le desir de la vengeance, semble n'attaquer que pour le seul intérêt de la vérité ? Comment éviter des atteintes qu'il est impossible de prévoir ? J'ai toujours aimé la solitude, mais j'avoue que

(1) Votre silence qui affecte de cacher ce que vous savez, est semblable au muet homicide qui étrangle.

la calomnie m'a rendu tout-à-fait sauvage : et c'est, je crois, l'effet qu'elle doit produire sur toutes les ames élevées. Je sais que si je voulais attirer du monde chez moi, recevoir les étrangers et tout le voisinage, j'aurais des partisans et de nombreux défenseurs ; mais je ne veux ni ne puis solliciter la justice ; il faut dans ce siècle intriguer pour l'obtenir, j'aime mieux m'en passer.

Adieu, mon amie ; j'adoucis mes peines en vous les confiant, et je m'en console en pensant à votre fidelle amitié.

LETTRE LXIV.

Du vicomte de St. Méran à monsieur du Resnel.

Dieppe, le 12 septembre.

Ne soyez pas effrayé, mon ami, en voyant cette écriture à peine lisible ; je suis en parfaite santé ; mais je viens d'éprouver de telles émotions qu'après deux heures de repos, je suis encore agité d'un tremblement universel !...

Je veux vous laisser tout le plaisir de la surprise ; ainsi je vais vous conter sans aucune préparation cette étonnante aventure.

J'ai soupé hier à Paris, et je suis aujourd'hui à Dieppe. Je soupais chez madame de *** en très-petite société. A minuit on s'avisa de parler *de navigation*. Madame de*** et sa sœur qui n'ont jamais vu la mer, nous proposèrent le voyage de Dieppe,

et il fut décidé que l'on partirait sur-le-champ. On envoie chercher des chevaux de poste, et nous partons à deux heures après minuit, madame de***, sa sœur, son mari et moi. A six heures du matin nous cassons et nous versons. Monsieur de*** a été assez grièvement blessé à la jambe; les dames se sont évanouies de frayeur; cet accident nous a retardés de quelques heures. Nous ne sommes arrivés aujourd'hui à Dieppe qu'à cinq heures après-midi. Mes compagnons de voyage très-fatigués se sont aussitôt retirés dans leurs chambres, avec l'intention de s'y reposer jusqu'au souper. Pour moi j'ai été me promener sur le port, afin d'y contempler de la jetée (1) la plus terrible tempête que j'aie vue de ma vie. L'air était excessivement chaud, mais il faisait un vent impétueux...

---

(1) C'est à Dieppe l'endroit du port d'où l'on découvre la plus grande étendue de mer.

En approchant de la jetée je vis un peuple immense sur le rivage, et j'appris qu'une petite barque contenant quelques personnes avait été submergée, mais que deux hommes s'étant élancés de la rive dans la mer, avaient sauvé les malheureux naufragés...

Touché de ce récit j'ai percé la foule, et au moment où j'arrivais sur le bord de la mer, j'en ai vu retirer deux jeunes personnes. Leurs libérateurs (qui sont deux matelots) les ont posées sur le rivage, en disant que l'une d'elles n'existait plus. J'ai jeté les yeux sur ce triste objet, et j'ai vu une figure angélique qui paraissait en effet privée de la vie !... L'autre jeune personne était évanouie..... et dans un état affreux ; mais du moins ses gémissemens prouvaient son existence. Tout mon cœur s'est ému ; j'ai donné de l'argent aux matelots en leur ordonnant d'enlever ces infortunées et de les porter chez le meilleur chirurgien de la

ville, qui heureusement loge sur le port. Cet homme très - habile était chez lui ; il a reçu dans sa chambre celle qui ne donnait aucun signe de vie, il a appelé ses servantes, et m'a dit de le laisser un quart-d'heure, parce qu'il allait la faire déshabiller et la mettre près du feu dans des couvertures de laine. L'autre jeune fille a été portée dans l'appartement de la femme du docteur, qui aussitôt l'a couchée dans son lit.

Un sentiment inexprimable de compassion m'inspirait le plus vif desir de savoir si la *belle naufragée* pouvait être rappelée à la vie. Au bout de quelques minutes on est venu me chercher de la part du chirurgien. Je suis entré dans sa chambre avec un violent battement de cœur. Eh bien ! ai - je dit en tremblant ? Eh bien ! a - t - il repris, elle n'est pas morte, et j'espère que nous pourrons la sauver ; mais il s'agit de rappeler promptement l'air dans ses poumons. Les matelots, continua-t-il,

sont restés à ma porte : en est-il un sain et robuste que vous puissiez engager pour de l'argent à l'opération que je vais diriger, et qui consiste à souffler dans la bouche de cette malheureuse fille, avec une force et une persévérance qui demandent une sorte de courage et beaucoup d'humanité? (1) Ah ! nul autre que moi !.. me suis-je écrié. A ces mots il m'a conduit près de la malade toujours sans connaissance et sans mouvement, enveloppée dans des couvertures blanches, et étendue près du feu. Sa jeunesse et sa beauté parfaite ajoutaient au saisissement qu'inspiraient son effrayante immobilité et la pâleur qui couvrait son visage, et que l'éclat de ses cheveux plus noirs que l'ébène rendait encore plus frappante. Cet objet touchant, environné des ombres de la mort, ne

(1) Tout le monde connaît cette opération ; on en trouve le détail dans le dictionnaire de Bomare et dans plusieurs ouvrages de médecine.

pouvait inspirer dans un tel état que le plus pur de tous les sentimens !.... et dans ce moment son amant même n'aurait pu profaner son innocence en la pressant contre son sein, et en appuyant sa bouche sur ses lèvres glacées.

Guidé par le médecin, j'ai fait tout ce qu'il m'a prescrit. Au bout d'un demi-quart-d'heure, l'inconnue a paru respirer, ses joues se sont colorées d'un léger incarnat, et quelques minutes après ses yeux se sont ouverts !... Ah ! mon ami, un père ayant vu son enfant dans le plus imminent péril, et l'arrachant des bras de la mort, ne saurait éprouver une sensation plus délicieuse que celle qui me pénétra dans cet instant !... Oui, j'oubliai son sexe et sa beauté, et le sentiment qui remplit mon cœur fut un sentiment véritablement paternel. Mais l'impression la plus douloureuse lui succéda rapidement. L'inconnue, recouvrant une demi-connaissance, frémit en

se voyant entre les bras d'un homme. Elle me repoussa avec effroi, et glacée de terreur, ses yeux se refermèrent. Le chirurgien m'assura qu'elle était hors de danger, et me renvoya.

Je fus dans un salon voisin. Au bout d'une demi-heure, le docteur est venu me retrouver, et m'a dit qu'il répondait de sa vie, mais qu'elle n'avait pas sa tête, quoiqu'elle n'eût point de fièvre... Je le questionnais encore, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et nous vîmes paraître l'autre jeune personne à moitié vêtue, les cheveux en désordre, les yeux égarés.... Elle s'avance vers nous, et joignant les mains d'un air suppliant : Oh ! laissez-moi la voir, nous dit-elle d'une voix étouffée !... Un torrent de larmes lui coupa la parole. Rassurez-vous, lui dis-je, votre amie est hors de danger.... A ces mots, cette jeune personne tombe à genoux, en levant ses bras vers le ciel. Elle oublie les témoins qui

la contemplent ; elle se croit seule avec l'être suprême qu'elle invoque et qu'elle remercie ; elle fait mentalement une prière dont l'éloquente ferveur, se peignant sur son visage avec la plus touchante énergie, fait passer dans mon ame tous les mouvemens de la sienne. Je partage les transports de sa joie et de sa reconnaissance, et mes pleurs coulent involontairement....

Dans ce moment nous entendons un grand bruit sur l'escalier. Le chirurgien sort, je le suis, et nous voyons trois domestiques dont je reconnais avec émotion la livrée, et qui s'écrient à la fois : *Où est madame la comtesse* ?... Qui cherchez-vous ? leur dis-je. — Notre maîtresse, madame la comtesse de Rosmond. — Oui, mon ami, c'est elle, c'est madame de Rosmond que je n'ai vue pour la première fois que pour la regretter et la pleurer !.... C'est elle dont le premier aspect devait m'inspirer un tendre intérêt

sans espérance, une admiration mêlée de douleur !..... Funestes présages !.....

Tandis que j'interrogeais les domestiques, le chirurgien était rentré dans le salon ; il y retrouva *Agnès*, c'est le nom de la jeune personne dont je viens de parler ; il lui conta ce que j'avais fait pour son amie, et lui dit qui j'étais (car il m'avait demandé mon nom). Quand il eut fini ce récit, Agnès le quitta sans lui dire une parole, et je la vis accourir vers moi les bras ouverts ; elle saisit mes mains qu'elle pressa fortement dans les siennes : oh ! que vous seriez heureux, dit-elle, si vous saviez quel ange vous avez sauvé !.... Ah ! repris-je, ne me montrez-vous pas combien elle mérite d'être aimée ?.... Rien, interrompit Agnès, rien n'en peut donner l'idée ; il faut la connaître, et je suis sûre qu'elle recevra son libérateur.....

Agnès me conjura de la faire conduire dans la chambre de la comtesse, et me fit promettre de l'attendre dans

le salon, afin de me parler encore. Elle revint au bout d'un quart-d'heure, elle était baignée de larmes, le délire de la comtesse la pénétrait d'effroi ; cependant le chirurgien calma sa douleur, en l'assurant que cet état n'avait rien de dangereux, et que la comtesse reprendrait sa connaissance après quelques jours de repos, et lorsqu'elle aurait recouvré le sommeil.

Agnès, aussi naïve, aussi communicative que sensible, m'a consulté sur ce qu'elle devait faire. La terre de la comtesse est auprès de la ville d'Eu, à quatre lieues de Dieppe. Il est impossible de songer à l'y transporter dans ce moment ; elle ne peut être mieux que chez le médecin qui la soigne, et dont la maison est grande et commode. Il a donc été convenu qu'elle y restera quelques jours. Avant de quitter Agnès et le chirurgien, je leur recommandai de ne dire à personne l'espèce de service que je venais de rendre à la comtesse, bien certain que ce détail serait conté de mille

manières, et ne manquerait pas d'être tourné en ridicule par la méchanceté.

Je retournai à notre auberge à huit heures trois quarts; on y savait déjà, mais vaguement, l'histoire du naufrage; on m'a beaucoup questionné sur madame de Rosmond, j'ai répondu très-négligemment, en assurant que je l'avais à peine entrevue, et que je n'étais resté si long-tems chez le chirurgien, que pour y attendre la fin de l'orage et de la pluie. Combien le souper m'a paru long et ennuyeux!... On n'a cependant parlé que de la comtesse de Rosmond, mais pour se moquer de ce qu'on appelle *sa sauvagerie*, et même de son goût pour l'étude, et enfin pour la calomnier!... Combien j'ai trouvé méchantes et haïssables madame de *** et sa sœur, qui jusqu'ici m'ont paru si aimables!... Pour cacher mon humeur, je me suis plaint d'un violent mal de tête et d'une grande envie de dormir. J'ai été me renfermer dans ma chambre en sortant de table, et au lieu de

me coucher, je me suis mis à vous écrire..... Il est deux heures après minuit. Cette lettre partira à sept; mais je vous écrirai demain au soir et tous les jours suivans; car je trouverai un prétexte pour rester ici au moins huit ou dix jours.

LETTRE LXV.

Du même au même.

De Dieppe, le 14 septembre.

J'AI été hier si agité, si occupé, que je n'ai pu vous écrire. Je suis heureusement débarrassé de mes compagnons de voyage, qui sont partis ce matin à dix heures. J'ai trouvé un excellent prétexte pour rester. M. le duc de P*** qui est à la ville d'Eu, ayant su, je ne sais comment, que j'étais ici, m'envoya hier un page chargé d'une lettre dans laquelle il me mandait qu'il desirait me parler sur une affaire qui intéresse vivement mon prince. J'ai montré ce billet à madame de ***, en lui déclarant que je restais, parce que je ne pouvais me dispenser d'aller le lendemain à Eu et d'y passer plusieurs jours. On a trouvé cette raison très-valable et très-simple, et de cette manière je puis rester ici

une quinzaine de jours, sans que, même au palais ***, on m'en sache mauvais gré.

J'étais levé hier avant le jour, tout le monde à l'auberge dormait encore; je courus chez le chirurgien, j'y trouvai l'intéressante Agnès qui ne s'était pas couchée, afin de veiller son amie. Elle me dit que la comtesse était exactement dans le même état, et aujourd'hui encore elle est sans fièvre et toujours en délire. Le chirurgien nous proteste que nous ne devons avoir aucune inquiétude, mais la situation où je la vois m'inquiète véritablement.... Un lien puissant m'attache à elle! J'ai eu le bonheur de contribuer à lui sauver la vie; je puis même dire, sans figure, qu'elle me doit *l'air qu'elle respire*; son existence est ma *création*. Je ne saurais exprimer ce que cette idée m'inspire; mais je vous proteste que je ne sens pour elle qu'une affection de père: il me semble qu'un *autre sentiment* profanerait ce que j'ai fait pour elle!

D'ailleurs, Poligni est mon ami ; il l'adore, et avec une constance d'autant plus touchante qu'il n'a jamais eu d'espérance ; il m'a confié cette passion ; j'en ai connu tous les progrès et toute la violence, je ne trahirai jamais l'amitié !... Aussi ai-je écrit à Poligni pour lui conter avec sincérité toute cette aventure. Je suis bien certain qu'il ne divulguera point *le détail* que je veux cacher; je m'en repose à cet égard sur sa délicatesse et même sur sa jalousie. Oh! combien il m'enviera!.

Je devais à la confiance entière qu'il me montre depuis plusieurs années, de ne lui déguiser rien sur-tout relativement à l'objet dont il est uniquement occupé ; enfin, je l'assure que, si la comtesse me reçoit chez elle, j'emploierai tous mes soins à détruire les préventions qu'elle a prises contre lui. Je l'ai promis, je tiendrai ma parole.

Je ne prétends qu'à l'amitié de madame de Rosmond, il me sera bien doux de jouir de sa reconnaissance.

Jugez combien il m'est pénible de ne pouvoir me présenter devant elle sans exciter son effroi !... car il paraît que son égarement est sur-tout causé par le souvenir confus de la situation extraordinaire dans laquelle, en ouvrant les yeux pour la première fois, elle me vit auprès d'elle. Cette image a gravé dans sa tête l'idée d'un outrage imaginaire... Dans son délire, elle se compare souvent à *Clarisse Harlowe*, et *je suis Lovelace*. Comme elle n'a pas de fièvre, elle n'est pas dans son lit, et passe la journée sur une chaise longue ; deux fois je suis entré chez elle ; mais, par malheur, elle a conservé le souvenir de mon visage, et aussitôt que ses regards tombent sur moi, elle est agitée de mouvemens convulsifs, et je suis forcé de m'éloigner précipitamment. Concevez-vous quelle serait ma douleur, si ce délire, en se prolongeant, finissait par altérer ses organes, et si elle devait conserver à jamais cet égarement et son erreur ?... Cette idée est horrible,

insupportable ; elle se présente sans cesse à mon imagination, et m'affecte tellement, que rien ne peut m'en distraire.

J'ai passé avec l'aimable Agnès une partie de la journée. Elle m'a conté l'histoire du naufrage, que voici. Agnès ne connaissait point Dieppe, et son amie, par complaisance pour elle, y vint lundi dernier. Le lendemain elles furent l'une et l'autre toutes seules se promener sur le port. Le tems était superbe ; un vieux batelier leur proposa de les prendre dans sa petite barque, et elles y consentirent. La mer était alors extrêmement calme, et la comtesse, familiarisée depuis long-tems avec ce terrible élément, (sa terre est sur le bord de la mer) voulut faire une longue promenade. A deux lieues en mer l'orage survint tout-à-coup. Le vieux batelier perdit la tête ; cependant il rassembla toutes ses forces pour rentrer dans le port, il y parvint ; mais dans cet instant la barque chavira, les deux

amies évanouies tombèrent dans la mer ; le batelier les abandonna et se sauva à la nage... Vous savez le reste. Les matelots libérateurs de la comtesse et d'Agnès ont déjà reçu vingt louis de cette dernière, avec la promesse d'une pension que leur fera sûrement la comtesse.

Voilà, mon ami, où nous en sommes. Je suis sûr que ces détails vous intéresseront vivement. C'est par *principe* que j'en rends compte à Poligni, mais c'est à vous seul que j'aime à les conter.

LETTRE LXVI.

Du même au même.

De Dieppe, le 17 septembre.

ENFIN, grace au ciel, madame de Rosmond a repris hier toute sa connaissance, et je suis soulagé du poids affreux dont mon cœur était oppressé. Je ne l'ai point encore revue depuis cet heureux changement. Agnès lui a conté l'histoire de sa guérison, et par quel moyen mes soins l'ont rappelée à la vie; mais Agnès a fait une imprudence en lui parlant du délire qui nous a tant inquiétés; ce détail joint à celui de ce que j'ai fait pour elle, lui cause un tel embarras, qu'elle n'a pu se résoudre encore à me recevoir. Je voudrais que cette première entrevue fût passée, je souffre d'avance de l'espèce de confusion qu'elle éprouvera... On m'annonce dans cet ins-

tant un message de la part de madame de Rosmond....

Elle me fait prier de l'aller voir demain à midi !..... Un billet d'Agnès m'apprend que la comtesse retourne demain à sa terre, et que recevrai l'invitation de l'y accompagner !... Pauvre Poligni ! que ne donnerait-il pas pour être à ma place !... Mais je vais m'occuper de ses intérêts. J'ignore comment tout ceci se terminera ; je ne suis sûr que d'une chose, c'est que je ne deviendrai point un mal-honnête homme, c'est que je ne deviendrai point un ami parjure.

LETTRE

LETTRE LXVII.

Du même au même.

De la M**, le 17 septembre.

Je vous écris d'un séjour véritablement enchanté. Pourrait-il ne pas l'être ! il est l'ouvrage de la divinité qui l'habite ! c'est madame de Rosmond qui en a fait les jardins. Je me suis souvent étonné que tant de gens qui font des jardins à l'anglaise, prodiguassent des sommes immenses pour ne produire que des jeux d'enfans, ou d'insipides imitations. Ici tout est inventé, tout est créé, tout parle au cœur et à l'esprit. Mais parlons d'abord de madame de Rosmond : tout ce qu'elle peut inventer de plus ingénieux, sera toujours bien au-dessous d'elle-même.

Hier à neuf heures et demie j'étais chez le chirurgien ; un instant après, madame de Rosmond, donnant le

bras à son amie, est entrée dans le salon où je l'attendais. Elle a prodigieusement rougi en m'apercevant ; mais malgré l'embarras et la timidité que lui inspiraient sa modestie et la singularité de son aventure, elle a su me témoigner la reconnaissance la plus touchante avec autant de grace que de sensibilité. De mon côté, j'ai eu un maintien si simple, des manières si respectueuses et un ton *si paternel*, que toute sa confusion s'est entiérement dissipée au bout de quelques minutes. Après m'avoir invité à partir avec elle, elle me dit qu'elle emmenait encore tous ses *autres libérateurs* ; et comme je vis qu'il y avait quelque embarras pour l'arrangement des voitures, je me chargeai de prendre dans la mienne le docteur et les deux matelots. Nous partîmes à onze heures. Je ne m'ennuyai point durant la route, je voyais devant nous la voiture de madame de Rosmond, et nous ne

parlions que d'elle !... Nous arrivâmes à midi trois quarts à la M** ; l'avenue était remplie de villageois qui, ayant appris l'accident arrivé *à leur dame* qu'ils adorent, voulaient la voir. Elle fit arrêter sa voiture, en descendit, et fut à pied jusqu'au château, et toujours environnée et suivie de toute cette multitude. La comtesse, après avoir remercié ces bonnes gens avec une expression pleine de charmes, nous présenta à eux comme ses libérateurs ; ensuite elle les invita à revenir le lendemain pour un bal champêtre qu'elle compte leur donner.

En attendant le dîner, la comtesse nous conduisit dans les jardins, disposés et composés dramatiquement, et représentant *la Vie humaine*. En sortant du château, on traverse une vaste pelouse, au bout de laquelle on trouve *le pavillon de l'Enfance*. C'est un grand salon d'une forme élégante, peint à fresque en grisaille, et dont les ornemens, les statues

et les peintures représentent des groupes d'enfans et tous les jeux de cet âge charmant. Après ce pavillon, on entre dans une longue allée, tapissée d'un gazon émaillé de fleurs; de superbes vases d'albâtre, posés au pied de tous les arbres, ne contiennent que des lys, symboles de l'innocence. A droite et à gauche de l'allée, dans des enfoncemens formant des espèces de bosquets, sont placés différens jeux, doux amusemens de l'adolescence : des jeux de quilles, de boule, une escarpolette, et au milieu de l'allée est un grand bassin; c'est un bain à la grecque, revêtu de marbre blanc, et rempli d'une eau transparente, image de la pureté. Au bout de cette allée, on se trouve vis-à-vis de deux chemins différens, l'un à droite, et l'autre à gauche. Une statue de la Vérité, posée entre ces deux chemins, semble inviter, par son geste, à prendre la première route. Sur le piédestal de la statue on lit les vers suivans :

« Toi qui sors de l'adolescence,
» O toi qui possèdes encor
» Le seul véritable trésor,
» La paisible et douce innocence;
» Ici tu dois mûrement réfléchir!
» Tu vois ces deux sentiers, entr'eux il faut choisir.
» L'un est celui de la sagesse,
» Et l'autre celui de l'erreur.
» Ah! pour faire un bon choix, crains sur-tout ta faiblesse,
» Laisse-moi te guider, je conduis au bonheur. »

L'entrée de *la route de l'Erreur* est décorée d'un élégant portique en treillage, recouvert de chèvre-feuille. Cette route est tortueuse, mais unie et facile; on y voit des deux côtés des caisses remplies de fleurs, qui ne cachent qu'à moitié des buissons *d'épines*, des orties et des plantes vénéneuses, véritables productions du terrein..... Après avoir fait environ deux cents pas, on entend distinctement le mugissement de la mer!..... et l'on découvre les débris du palais *de l'Inconstance*. Ce ne sont point des ruines; on voit que

c'est le caprice, et non la main du tems, qui a renversé une partie de cet édifice : ce qui en reste est dans le goût le plus moderne ; l'architecture offre un mêlange bisarre de différens genres ; sur une des grosses pierres neuves dispersées sur le sable léger qui servait de fondement au palais, on lit ces mots effrayans : *Détruire pour changer* !... Près de là on apperçoit une espèce de borne, une petite colonne tronquée, placée devant un massif très-touffu, qui représente un labyrinthe et qui paraît rempli de roses, mais au milieu duquel s'élève tristement un grand cyprès !... La statue de la Vérité se retrouve auprès de cette borne, et sur son socle on lit ces vers :

« Tu peux encor retourner en arrière !.....
» Tu peux encor poursuivre une heureuse carrière
» Dans les sentiers de la vertu :
» Mais à ce point fatal, qui diffère, est perdu.
» On passe de l'erreur au crime
» En osant le franchir ; dans un affreux abyme
» Un pas de plus va te précipiter.
» Là, tu me reverras, mais pour t'épouvanter. »

La comtesse a pensé, avec raison, qu'il fallait n'offrir *qu'en récit* la route du vice et du crime ; aussi ne pénètre-t-on point dans le redoutable labyrinthe ; on est forcé de céder à la voix *de la Vérité* ; on revient sur ses pas, et l'on va chercher la route *de la Vertu*. Cette partie de jardin est infiniment plus étendue que la précédente, parce que l'allégorie s'y trouve toute entière.

On entre d'abord dans une allée droite, mais étroite et raboteuse ; on voit devant soi un chemin très-escarpé..... mais à mesure qu'on avance, la route s'embellit. On arrive dans une plaine riante, entrecoupée de ruisseaux ; après l'avoir parcourue, on se trouve dans *le temple de l'Espérance* ; c'est une grande rotonde qui ne reçoit le jour que par l'ouverture de sa coupole, qui laisse voir le ciel à découvert (1). Un beau morceau de sculpture

(1) Comme celle du Panthéon à Rome.

fait tout l'ornement de ce temple ; c'est *l'Espérance*, non sur un piédestal, mais s'élevant du sein d'un amas de nuages, et soutenant la Vertu en lui montrant le ciel !..... A quelques pas de là, on apperçoit une haute montagne qui paraît couverte de rochers et de ronces !..... Fortifié par *l'Espérance*, on se décide courageusement à la gravir : on n'y trouve d'abord aucun sentier battu ; il faut marcher péniblement, à travers les épines, sur des roches glissantes... mais bientôt les rochers disparaissent, la montagne s'applanit, la verdure et les fleurs se reproduisent, et la perspective sur-tout s'embellit... On monte, on s'élève toujours, par un chemin doux, agréable, qui n'a rien de fatigant... on apperçoit dans le lointain une foule d'objets ravissans !... Enfin on parvient au sommet de cette longue montagne ; et là, le premier objet qui frappe les regards ; c'est la statue de la Vertu, représentée sous

l'emblême de la force ; c'est Hercule assis, appuyé sur sa massue, avec l'ancienne devise grecque : *Après les travaux le repos*... Sur l'autel de la Vertu, entouré de lauriers et posé sur une touffe d'immortelles, on lit l'inscription suivante :

« De tes heureux travaux, de ta persévérance,
» Ah ! la plus douce récompense
» Que la vertu puisse t'offrir,
» Est de t'en retracer le touchant souvenir ;
» Tourne les yeux et regarde en arrière ;
» Contemple la noble carrière
» Qu'avec tant de succès tu viens de parcourir ! »

En effet, en se retournant, on voit toute la route par laquelle on vient de passer ; ce coup-d'œil est enchanteur de ce côté ; il est disposé et décoré de manière que les objets qui avaient paru les plus tristes en gravissant la montagne, paraissent sous ce point de vue les plus agréables. On découvre de là des cascades, des fleurs, des buissons de lauriers qui étaient masqués de l'autre côté par des roches ef-

frayantes !..... *De l'autel de la Vertu* un sentier de gazon conduit *au temple de la Paix*. En sortant de ce temple, on se trouve sous une épaisse voûte de feuillages qui mène à *l'antre de Morphée*. Cette grotte charmante, entourée de pavots et de roses, est située dans une île ravissante par la beauté des ombrages et des eaux ; après avoir passé sur un pont d'une légéreté et d'une élégance remarquables, on découvre la grotte ; l'intérieur en est tapissé de mousse, elle est remplie de plantes odoriférantes qui exhalent les plus doux parfums ; un ruisseau qui la traverse, tombant mollement sur du gazon, semble, par son agréable murmure, inviter au repos. Sur l'entrée de la caverne, on lit cette inscription :

« Parmi les fleurs et la verdure,
» C'est ici qu'on jouit d'un paisible sommeil :
» C'est la vertu qui le procure,
» C'est elle aussi qui nous assure
» Le plus délicieux réveil !

Par-delà cette île, tout le reste du

jardin offre un véritable *Elysée*, où le goût, l'art et la nature ont rassemblé tout ce qu'on peut imaginer de plus charmant et de plus varié.

J'ai oublié de vous dire une chose qui ne laisse rien à desirer pour la justesse de l'allégorie générale ; c'est que la longue route de la vertu est toujours coupée par de petits sentiers tortueux de traverse, qui tous conduisent *au chemin de l'Erreur*.

Outre ce parc ingénieux et moral, la comtesse, de l'autre côté du château, a fait des potagers, un verger, une pépinière, dans lesquels elle a tiré le plus heureux parti de la mythologie et des usages champêtres suivis par les anciens. Ceci demanderait une trop longue description, et vous plairait moins que le jardin allégorique, qu'on ne peut comparer, pour l'intérêt, qu'à celui d'Erneville, comme on ne peut comparer que *deux femmes*, quand on a pu les connaître l'une et l'autre : *Pauline et la com-*

tesse de Rosmond! Après avoir parcouru ces jardins délicieux, nous sommes rentrés au château, où le dîner nous attendait. Les deux matelots se sont mis à table avec nous, et en sortant de table, la comtesse a donné, à chacun de ces braves gens, un contrat d'une pension viagère de six cents livres.

Ce château, par la manière simple et agréable dont il est distribué et arrangé, ressemble extrêmement à celui d'Erneville; mais j'y ai remarqué une singularité qui m'a beaucoup frappé. Il y a dans tous les appartemens un grand tableau décoré d'un cadre superbe, et recouvert d'une gaze ou d'un taffetas qui, posé de manière à laisser voir le cadre, cache entiérement la toile. J'observai que ces tableaux mystérieux sont tous placés en face de madame de Rosmond, de telle sorte qu'elle puisse toujours les voir du lieu où elle se tient ordinairement. Dans sa chambre à coucher, le tableau voilé est

est dans son alcove ; dans son cabinet d'étude, il est au-dessus de son bureau.

Je pensai d'abord que ces voiles n'étaient mis que pour conserver une peinture précieuse ; et, très-curieux d'en connaître les sujets, j'en ai parlé à Agnès, qui s'est mise à rire, en me disant de les aller regarder ; aussitôt je cours lever la gaze, et je ne vois qu'une toile de tableau tout unie sans aucune peinture ! et j'apprends que tous les autres tableaux sont semblables, et qu'ils sont là depuis plusieurs années !

Agnès croit et m'assure que ce n'est qu'une simple fantaisie de son amie, qui a le projet de remplir ces cadres en achetant un jour des tableaux, et qui jusqu'ici n'a pas encore voulu faire cette dépense. Mais ces cadres paraissent faits pour des *portraits*, et non pour des tableaux. La manière dont ils sont placés, semble annoncer un *sentiment*, et non une fantaisie ! Enfin, quand j'en ai parlé devant la

comtesse, j'ai cru voir un léger nuage obscurcir son front, et quelques larmes rouler dans ses yeux !.....

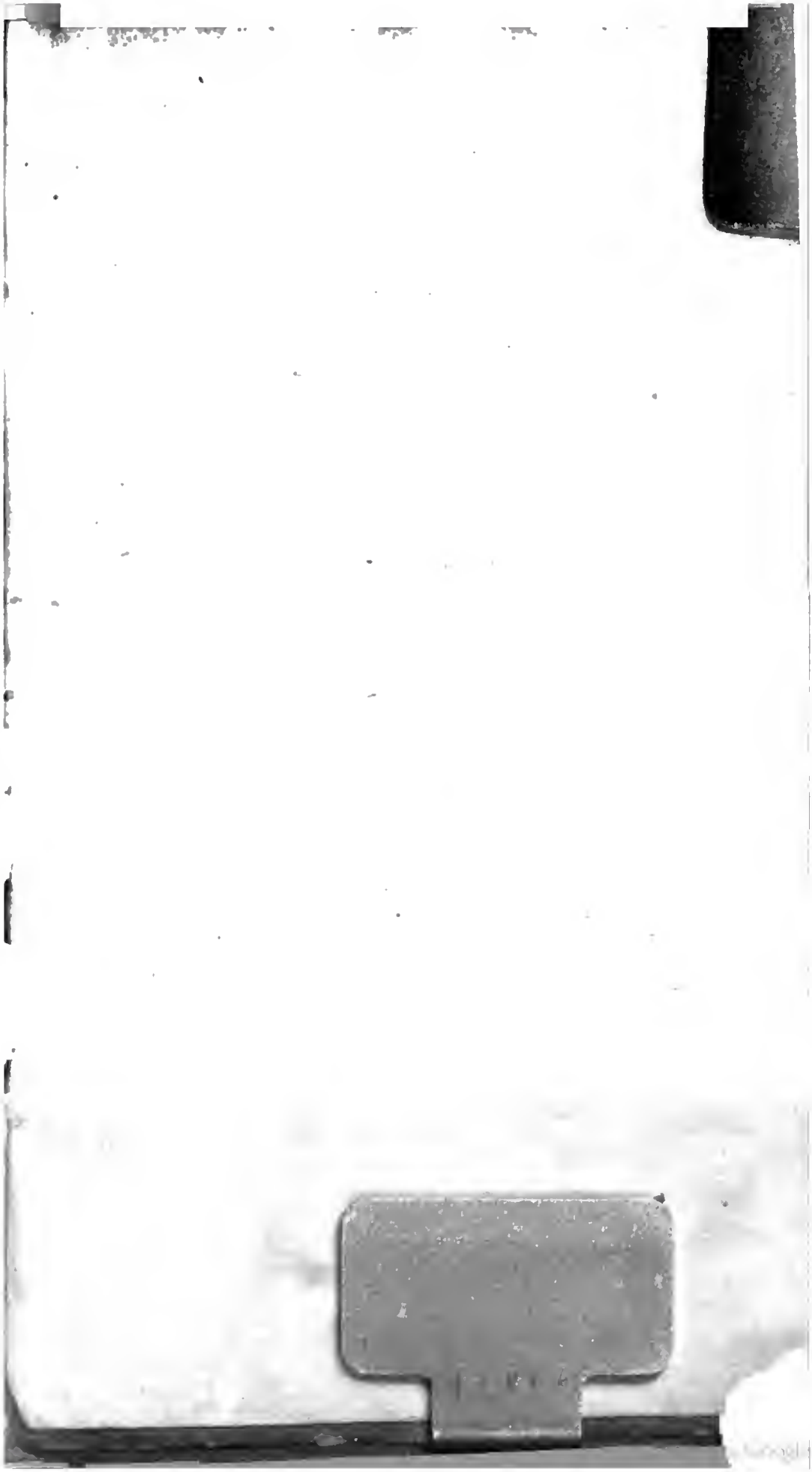
Il me reste à vous parler de son amie, cette intéressante Agnès, qui paraîtrait belle, s'il était possible de l'être auprès de madame de Rosmond ! Ces deux amies ont l'une pour l'autre le sentiment le plus tendre et le plus exalté ; j'ignore l'histoire qui les a réunies ; je sais seulement que la bonté et la bienfaisance de la comtesse ont formé leur liaison. Elles vivent ensemble depuis plus de cinq ans, elles se donnent le doux nom de sœur ; et comme elles sont décidées, l'une et l'autre, à ne point se marier, il est vraisemblable qu'elles ne se quitteront jamais. Agnès n'a pas les talens, l'instruction et la supériorité d'esprit de son amie ; mais elle est remplie de douceur, de franchise et de naïveté, et elle n'est assurément pas, d'ailleurs, une personne ordinaire ; pourrait-on l'être, lorsqu'on est capable d'apprécier madame de Rosmond, et qu'on sait l'aimer passionnément ?.....

Adieu, mon ami ; voyez comme je compte sur votre amitié, en me livrant au plaisir de vous parler si longuement de personnes qui vous sont totalement inconnues.

D'après l'invitation de la comtesse, je compte ne retourner à Paris que dans les premiers jours d'octobre.

Fin du second volume.

BIBLIOTECA REALE
Fondo
Reale Savoia Aosta
Napoli
5h6370



BIBLIOTECA